

ex. sur grand papier.

JULIEN LEMER

BALZAC

SA VIE — SON ŒUVRE

LETTRE ADRESSÉE A L'AUTEUR PAR M. ERNEST RENAN,

De l'Académie française.



PARIS
L. SAUVAITRE, ÉDITEUR
LIBRAIRIE GÉNÉRALE
72, BOULEVARD HAUSSMANN, 72



BALZAC

SA VIE — SON ŒUVRE

DU MÊME AUTEUR

Le Charnier des innocents, roman historique (1380-1418). Librairie nouvelle. 1 vol. in-18. 1860.

Les Poètes de l'amour. 1 vol. in-32. Garnier frères.

Lettres d'amour. 1 vol. in-32. Garnier frères.

Œuvres choisies de Pierre Corneille, avec introduction sur la vie et l'œuvre de Corneille. 2 vol. in-18. A. Delahays.

Paris au gaz, contes et nouvelles. 1 vol. in-18. Dentu, 1861.

Œuvres choisies de Vadé, avec introduction. 1 vol. in-18. Garnier frères.

Le Dossier des Jésuites. 1 vol. in-18. Germer-Baillière.

Un Crime légal, roman parisien. 1 vol. in-18. Marpon et Flammarion. 1883.

Les Gouvernements provisoires en France, 1830-1848-1870. 1 vol. in-8°. B. Simon.

Sous le pseudonyme de Jean Lux.

Le Plutarque populaire contemporain. 1 vol. grand in-8°. 1870. Librairie centrale.

Sarah, la mangeuse de cœurs, roman parisien. 3 vol. gr. in-8°, B. Simon.

En collaboration avec Octave Féré.

Le Fou de la Bourse : 1. *L'Assassinat de la rue du Cirque;* 2. *Les Millions du baron.* 2 vol. in-18. Librairie centrale, 1872.

Crimes d'amour. 1 vol. gr. in-8°. Librairie illustrée.

Robin-des-Bois, roman d'aventures. 1 vol. gr. in-8°. 1886. B. Simon.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

JULIEN LEMER

BALZAC

SA VIE — SON ŒUVRE

Lettre adressée a l'Auteur par M. Ernest RENAN,

De l'Académie française.



PARIS

L. SAUVAITRE, ÉDITEUR

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

72, BOULEVARD HAUSSMANN, 72

M DCCC XCII

A

LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

(ALMA PARENS)

CE LIVRE EST DÉDIÉ

A l'occasion
et en reconnaissance de la souscription ouverte par elle,
dans le but de consacrer un monument
à la gloire du grand homme
qui, selon moi, fut son créateur génial.

AVANT-PROPOS

Il me paraît utile d'exposer ici en peu de lignes en quelles circonstances ce livre a été conçu, préparé, exécuté, dans quel but il a été écrit, — sa raison d'être, pour ainsi dire ; — d'expliquer aussi à quoi j'ai dû l'insigne honneur de recevoir la bienveillante lettre que j'ai pris la liberté de placer, comme une égide, au frontispice de mon travail.

Il y a un peu plus de six ans, mon excellent ami, Emmanuel Gonzalès, me fit part du projet qu'il avait de donner, en sa qualité de délégué de la Société des Gens de lettres, un essor nouveau à la souscription jadis ouverte dans le but de faire élever sur une des places de Paris un monument à la gloire de Balzac.

En applaudissant vivement à ce dessein, je lui dis que, de mon côté, pendant qu'il préparerait les voies pour assurer le succès de l'entreprise, je voudrais réunir les éléments d'une étude sur la vie, le génie, l'œuvre du grand écrivain et d'en

composer un volume qui serait prêt à paraître au moment de l'inauguration de la statue.

Tous les deux nous avions connu, aimé Balzac, nous avions été témoins de sa vie, nous avions conservé pour son génie notre chaleur d'admiration de la trentième année ; il m'encouragea donc très fort à persister dans cette idée et à me mettre aussitôt à l'étude ; il me promit même de me prêter le concours de ses souvenirs personnels et des documents qu'il avait pu ou qu'il pourrait recueillir.

Malheureusement, j'eus la douleur de perdre cet éminent et dévoué confrère, qui a rendu de si précieux services à notre compagnie, avant d'avoir pu lui demander l'accomplissement de ses affectueuses promesses.

Je n'en continuai pas moins mes travaux pendant que la souscription suivait son cours. Toutes mes notes, mes impressions de lectures étaient coordonnées et j'avais écrit en entier la partie biographique, lorsque j'appris que l'Académie Française avait ouvert un concours dont Balzac était le sujet.

Nuturellement, je fus très curieux de savoir si les travaux déjà faits par moi pouvaient être utilisés pour prendre part à ce concours, je me fis aussitôt envoyer le programme et je constatai que le sujet était une Étude *sur l'œuvre d'Honoré de Balzac.*

Bien qu'en ce programme il ne fût question que de l'œuvre, j'estimai, d'après le vieil adage : *quod abundat non vitiat*, qu'à propos d'un pareil homme sa vie fait jusqu'à un certain point partie de son œuvre, j'achevai mon *Essai* sur le plan

primitivement adopté, et j'envoyai mon manuscrit à l'Institut.

Je n'éprouvai ni étonnement, ni déception en apprenant, quelques mois après, la décision de l'Académie ; mais je confesse que j'éprouvai quelque surprise en entendant dire autour de moi que j'avais eu le tort de ne pas rester dans les conditions du programme proposé par l'Académie, « qu'elle avait demandé un *discours* et que j'avais envoyé un *volume.* »

En effet, c'était bien un volume que j'avais voulu écrire. A quelque temps de là, comme je me trouvais au siège de la Société des Gens de lettres avec M. de Lovenjoul, que j'étais heureux de remercier des précieux documents fournis par ses travaux sur Balzac, il m'assura que M. Ernest Renan lui avait dit avoir remarqué et signalé à la commission un volumineux manuscrit excédant de beaucoup les conditions du programme, mais paraissant l'œuvre d'une personne qui avait connu et beaucoup étudié Balzac.

Cette opinion de l'illustre auteur de la *Vie de Jésus* et de l'*Abbesse de Jouarre* me flattait trop pour que je n'eusse pas aussitôt l'indiscrétion de lui demander si le manuscrit signalé par lui était bien le mien. C'est à ma lettre qu'il a daigné répondre par celle qu'on va lire.

Trois ans j'ai hésité à livrer ce volume à l'impression, attendant que l'inauguration du monument vînt donner à sa publication une sorte d'opportunité ; — trois ans j'ai tardé à initier le public aux motifs de mon ardente et toujours croissante admi-

ration pour le grand homme qui en est le sujet, à faire partager, autant qu'il est en moi, aux lecteurs qui ont le goût de Balzac les jouissances intellectuelles, toujours pénétrantes, toujours diverses, toujours nouvelles que j'ai dues aux lectures que j'ai faites de ses œuvres aux différentes époques de ma vie. Enfin, l'heure est venue où en relisant mon travail, en me rappelant tout le bonheur que j'avais eu à le faire, j'en suis venu à me dire que c'était presque un devoir pour moi de ne pas le garder plus longtemps dans un carton.

D'ailleurs, Balzac n'est-il pas encore et sans cesse à l'ordre du jour des esprits qui ont le goût des fortes pensées et des sensations émouvantes ? Ceux qui le liront ou le reliront comme je viens de le relire reconnaîtront avec moi qu'il est bien plus fin de siècle que pas mal de contemporains. D'aucuns même, plus vivement impressionnés par les hautes visées de ce puissant précurseur, pourront le juger déjà vingtième siècle. N'est-ce pas le don du génie d'immortaliser tout ce qui émane de lui ?

La Queue-en-Brie, 12 novembre 1891.

Lettre de M. Ernest RENAN

A Monsieur Julien Lemer, à La Queue-en-Brie (Seine-et-Oise).

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord), 11 juillet 1889.

Monsieur,

Je crois bien, en effet, que le volumineux manuscrit dont je fus le rapporteur, dans le concours Balzac, est bien l'ouvrage dont vous me parlez. Pour avoir la certitude absolue à cet égard, vous pourriez consulter M. Pingard, chef du secrétariat de l'Institut, qui vous dirait en feuilletant les registres si votre travail, qui doit être au secrétariat, est bien celui dont j'ai été le rapporteur. Le procès-verbal de la séance de l'Académie où la question fut discutée doit faire mention de mon opinion sur l'ouvrage dont l'examen m'avait été confié. Tout en partageant l'avis de la commission sur l'impossibilité d'admettre au concours un ouvrage

qui ne répondait pas au programme de l'Académie, je fis remarquer l'intérêt que présentait le travail en question, venant d'une personne qui avait connu Balzac et, en tout cas, l'avait étudié profondément. Je ne doute pas que cette minutieuse enquête ne soit fort appréciée du public lettré.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

E. RENAN.

Le génie, c'est la volonté et la patience.
Le génie, en toute chose, est une intuition.

La libre allure de ses livres permet à l'auteur de s'y montrer tour à tour épique, lyrique, tragique, comique, et d'y réunir toutes les qualités que renferment en soi les douces et agréables sciences de l'éloquence et de la poésie, car l'épopée peut aussi bien s'écrire en prose qu'en vers.

Cervantes. — *Don Quichotte.*

En mettant à part la rareté particulière des observateurs qui examinent la nature humaine sans scalpel et veulent la prendre sur le fait, souvent l'homme doué de ce microscope moral, indispensable pour ce genre d'étude, manque de la puissance qui exprime, comme celui qui saurait s'exprimer manque de la puissance de bien voir. Ceux qui ont su formuler la nature, comme le fit Molière, devinaient vrai, sur simple échantillon, puis ils volaient leurs contemporains et assassinaient ceux d'entre eux qui criaient trop fort. Il y a dans tous les temps un homme de génie qui se fait le secrétaire de son époque : Homere, Aristote, Tacite, Shakspeare, l'Arétin, Machiavel, Rabelais, Bacon, Molière, Voltaire, ont tenu la plume sous la dictée de leurs siècles.

Balzac. — *Théorie de la démarche.*

BALZAC

SA VIE — SON ŒUVRE

PREMIÈRE PARTIE

SA VIE

I

CE QUE SES CONTEMPORAINS ILLUSTRES PENSAIENT DE BALZAC

C'était le 21 août 1850, à la suite d'un des dîners hebdomadaires de M. Benoît Fould; quelques amis du célèbre banquier étaient réunis dans son salon.

Jules Janin, qui était un des plus charmants et des plus fins causeurs de son temps, parlait, selon son habitude, de littérature, de théâtres et de beaux arts.

Tout à coup le frère du maître de la maison, qui affichait dès cette époque des prétentions de Mécène, profita d'un temps d'arrêt entre deux anecdotes pous poser à brûle-pourpoint au spirituel causeur la question que voici :

— Ah ça, vous qui êtes journaliste et littérateur, monsieur Janin, vous allez pouvoir me dire ce que c'était que cet enterrement suivi par une si nombreuse cohue de monde, qui a barré le passage à ma voiture tantôt sur le boulevard ? Il paraît que c'était le convoi d'un faiseur de romans, d'un homme de lettres comme vous... Vous deviez connaître ça ?...

— Ça ! s'écria Janin en se levant, la lèvre frémissante, le teint animé, l'œil brillant d'indignation, le geste hautain, la voix vibrante, ça ! ça ! monsieur Achille, dont vous avez vu passer, peut-être sans la saluer, la dépouille mortelle, religieusement accompagnée de tout ce que Paris renferme d'hommes d'intelligence, d'esprit et de cœur, les plus illustres comme les plus obscurs, — parbleu, votre frère, notre ami, était du cortège ! ça, monsieur, c'était tout simplement un des plus grands hommes, un des génies les plus profonds, une des intelligences les plus vastes de notre époque ! Assurément, son peuple d'admirateurs d'élite lui a fait aujourd'hui de belles obsèques, décerné toute la part de gloire que les mortels savent faire à leurs contemporains illustres... Mais bien petite en vérité si on la compare à ce que lui réserve la postérité... Sachez-le bien, monsieur, la France de l'avenir s'honorera de l'avoir compté parmi ses fils, le dix-neuvième siècle s'enorgueillira du nom du grand Balzac et de

son génie, comme le seizième s'enorgueillit du grand Rabelais, le dix-septième du grand Molière, le dix-huitième du grand Voltaire !... Ça ! ce faiseur de romans, ce littérateur comme moi, ainsi qu'il vous plaît de dire, ne fut ni comme moi, ni comme vous, ni comme personne, ici ni ailleurs ; ce fut un homme unique, un de ces originaux puissants au front desquels le souverain maître imprime le sceau divin qui confère l'immortalité !.. Lisez, monsieur, lisez l'œuvre de cet homme universel dont l'esprit incisif a su pénétrer tout ce qui est du domaine de la vie morale et de la comédie sociale de son temps, s'assimiler, par l'observation et au moyen d'une concentration cérébrale et d'une puissance de volonté absolument uniques, toutes les connaissances humaines dont l'étude a tenté son intelligence investigatrice... Lisez tous ces beaux livres, monsieur, faites-les lire à tous vos collègues en politique, à vos administrateurs, à vos financiers, à vos grands industriels, à vos agronomes, à vos ingénieurs, à vos magistrats, à tous enfin, et vous serez émerveillés, vous comme eux, eux comme vous, de la prodigieuse multitude de leçons que vous y trouverez chacun en ce qui vous concerne, chacun dans votre sphère ; vous vous prendrez peut-être à scruter cette mine d'idées, si variée, si riche, si féconde, qu'il lègue à la Postérité avec mission de l'explorer et d'en dégager, d'en extraire les opulents filons ! Allez, messieurs, les législateurs, lisez, étudiez l'œuvre du grand Balzac, abreuvez vos esprits à cette source abondante, qu'elle leur inspire des pensées bienfaisantes et fertiles pour le progrès véritable, pour le bonheur maté-

riel et moral des peuples ! Ne craignez point de l'épuiser. Tenez pour certain que le vingtième siècle y trouvera, après vous, d'immenses trésors que vous aurez méconnus. Car je vous le dis, en vérité, Balzac est un de ces hommes sublimes qui, pour me servir de la poétique expression de Béranger, ont le plus richement « ensemencé les champs de l'avenir ! »

Je vous laisse à penser si les quinze ou vingt personnes de l'assistance qui savaient presque toutes, combien, depuis plusieurs années, les relations entre Balzac et Janin avaient été tendues, écoutaient avec plus de surprise encore que de curiosité ce panégyrique si éloquent et surtout si imprévu.

Madame Janin, qui, les yeux brillants d'émotion, avait paru suspendue aux lèvres de son mari tant qu'il avait tenu la parole, se leva, courut à lui et, dans un mouvement de tendresse enthousiaste, lui jeta ses deux bras autour du cou et l'embrassa chaleureusement.

Le lendemain, en racontant, dans son salon, cette petite scène à quelques amis de son mari, elle avait encore peine à retenir ses larmes.

« Tout le monde était étonné, disait-elle, de trouver en Jules cette chaleur d'éloquence à la fois indignée et admirative qu'on ne soupçonnait pas chez le causeur aimable et enjoué ; mais si tous ceux qui l'écoutaient avaient su, comme moi, à quelle violence d'attaques réciproques l'ardeur de leurs polémiques les avait entraînés l'un et l'autre, à quel point Balzac nous avait blessés, ils n'auraient pu s'empêcher d'admirer avec moi la générosité su-

perbe de sa colère et de son enthousiasme, de l'en aimer, de l'en estimer davantage. Car il a été vraiment magnifique, notre J. J ! »

« — Dame, reprit Janin, je me sens bouillir quand j'entends ces parvenus ignares traiter avec dédain, du haut de leurs sacs d'écus, des choses et des hommes qu'ils ne sont en état ni d'apprécier, ni de comprendre ! J'ai toujours envie de leur répondre comme Mercure à Sosie, dans *Amphitryon* :

Avec quelle irrévérence
Parle des dieux ce maraud !

» Qu'importe, du reste, que Balzac ait fait jaillir sur Janin quelques éclaboussures ? Je ne m'en souviens plus en présence de la perte immense que viennent de faire les lettres françaises. Je me suis fait honneur à moi-même en honorant ce grand homme, notre maître à tous. D'ailleurs ce n'est pas en mon nom seulement que j'ai parlé, c'est au nom de tous les penseurs, de tous les lettrés du monde, c'est au nom de la Postérité !

» Lisons et relisons, mes amis, l'œuvre magnifique qu'il nous laisse, en déplorant que la mort ne lui ait pas donné le temps de la compléter ! Rappelons-nous qu'il vient d'emporter dans la tombe tout un monde d'études de mœurs que nul ne pourra nous donner après lui ; car il a été frappé à l'heure de la maturité, de la plus grande puissance de son génie ; ses derniers livres étaient supérieurs aux précédents. Il avait mis vingt années à écrire ce qu'il laisse ; mais combien d'autres conceptions avaient dû germer, se concentrer dans ce cerveau

fécond et étaient prêtes peut-être à en éclore, plus belles encore et plus radieuses que leurs aînées! Sorti de la période des luttes et des tourments de la vie, il devait avoir devant lui vingt autres années de labeur paisible... En nous ravissant prématurément Balzac, la mort dérobe aux lettres françaises toute une seconde *Comédie humaine*, toute une série de chefs-d'œuvre où le monde aurait trouvé, je n'en doute pas, pour l'enseignement des siècles futurs, la conclusion sociale des profondes conceptions de ce vaste esprit, de ce puissant génie! »

II

Un des derniers volumes de Victor Hugo, publiés par ses exécuteurs testamentaires et intitulé : *Choses vues*, contient un admirable chapitre : *Mort de Balzac*.

On trouve, à l'avant-dernière page de ce récit poignant, ces mots caractéristiques :

« Le ministre de l'intérieur, Baroche, vint à l'enterrement. Il était assis à l'église près de moi devant le catafalque et de temps en temps il m'adressait la parole. Il me dit : — C'était un homme distingué. — Je lui dis : — C'était un génie. »

En lisant cette phrase, je me rappelai la façon dont avait été relevé, le même jour, le jugement porté sur Balzac par un autre puissant du moment. Je compulsai mes notes de l'année 1850 et j'y retrouvai tout au long les pages qu'on vient de lire, écrites le soir même en rentrant de chez Jules Janin.

J'ai pensé que ces deux citations pouvaient à la rigueur servir de préface à l'essai que je me propose d'écrire sur la vie et l'œuvre du grand homme qui constitue, avec Lamartine et Victor Hugo, si

l'on veut me permettre ce néologisme, le *triumgéniat* de la France du dix-neuvième siècle, comme Corneille, Molière et La Fontaine constituent le *triumgéniat* de la France du dix-septième.

III

L'ENFANCE

Balzac ne fut pas ce qu'on appelle un *enfant sublime*. J'ai même quelque lieu de douter, — surtout depuis que j'ai lu sa correspondance et les premiers écrits publiés sous divers pseudonymes et reniés par lui depuis, — qu'il ait été un jeune homme précoce.

Pour moi il ne commence à annoncer, à promettre le vrai, le grand Balzac, qu'après sa trentième année révolue.

Que l'enjouement de son caractère, que la bonté de son cœur se soient révélés dès ses plus tendres années, ainsi que le dit sa sœur, madame Surville, le plus intime de ses biographes et le mieux renseigné sur les faits, je l'admets bien volontiers et je trouve charmant le mot qu'elle cite de lui.

Un jour qu'elle venait de s'accuser elle-même devant ses parents d'un méfait enfantin que ceux-ci avaient imputé à son frère aîné :

— N'avoue donc rien une autre fois, lui dit-il, j'aime à être grondé pour toi.

Je vois là l'élan naïf d'un excellent cœur. Mais on peut être un homme de cœur sans devenir pour cela un homme de génie.

Ce qui ressort le plus clairement des renseignements que nous donne madame Surville sur les premières années de son glorieux frère, c'est qu'il eut une enfance comprimée d'abord par l'égoïsme paternel, puis par le rigorisme maternel, enfin par le rude régime du collège de Vendôme, dans lequel il passa sept années au sortir de l'externat de Tours où il avait fait ses études primaires.

Lui-même a peint, dans *Louis Lambert*, un tableau d'une précision merveilleuse de la vie qu'il mena dans cet établissement scolaire, tenu par des oratoriens et alors cité comme un des meilleurs de France.

La discipline se ressentait quelque peu de l'origine primitive de cette institution jadis moitié militaire et moitié religieuse. Les bâtiments très étendus formaient une vaste enceinte soigneusement close comprenant tous les établissements nécessaires à une institution dont les élèves devaient avoir le moins de rapports possible avec l'extérieur : une chapelle, un théâtre, une infirmerie, une boulangerie, des jardins, des cours d'eau. Les enfants étant presque tous recrutés dans des départements assez lointains ou dans les colonies, leurs parents leur faisaient de fort rares visites.

« La règle interdisait d'ailleurs, dit Balzac, les vacances externes. Une fois entrés, les élèves ne sortaient du collège qu'à la fin de leurs études. A l'exception des promenades faites extérieurement sous la conduite des Pères, tout avait été cal-

culé pour donner à cette maison les avantages de la discipline conventuelle.

» De mon temps, le Correcteur était encore un vivant souvenir, et la classique férule de cuir y jouait avec honneur son terrible rôle.

» Les punitions jadis inventées par la Compagnie de Jésus, et qui avaient un caractère aussi effrayant pour le moral que pour le physique, étaient demeurées dans l'intégrité de l'ancien programme.

» Les lettres aux parents étaient obligatoires à certains jours, aussi bien que la confession. Ainsi nos péchés et nos sentiments se trouvaient en coupe réglée. Tout portait l'empreinte de l'uniforme monastique.

» Je me rappelle, entre autres vestiges de l'ancien institut, l'inspection que nous subissions tous les dimanches : nous étions en grande tenue, rangés comme des soldats, attendant les deux directeurs qui, suivis des fournisseurs et des maîtres, nous examinaient sous les triples rapports du costume, de l'hygiène et du moral.

» Les deux ou trois cents élèves que pouvait loger le collège étaient divisés, suivant l'ancienne coutume, en quatre sections, nommées : les *Minimes*, les *Petits*, les *Moyens* et les *Grands*. La division des Minimes embrassait les classes désignées sous le nom de huitième et septième ; celle des Petits, la sixième, la cinquième et la quatrième ; celle des Moyens, la troisième et la seconde ; enfin, celle des Grands, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques spéciales, la physique et la chimie.

» Chacun de ces collèges particuliers possédait son bâtiment, ses classes et sa cour dans un grand

terrain commun sur lequel les salles d'étude avaient leur sortie, et aboutissaient au réfectoire. Ce réfectoire, digne d'un ancien ordre religieux, contenait tous les écoliers. Contrairement à la règle des autres corps enseignants, nous pouvions y parler en mangeant, tolérance oratorienne qui nous permettait de faire des échanges de plats selon nos goûts. Le commerce gastronomique est constamment resté l'un des plus vifs plaisirs de notre vie collégiale.. .»

Ce trait, à l'éloge de la tolérance oratorienne, est certainement placé là, dans cette critique de l'éducation parquée, comme un exemple offert à tous les internats où se maintient l'absurde interdiction de parler pendant les repas, interdiction aussi peu conforme aux habitudes sociales du monde où les enfants sont destinés à vivre qu'elle est cruellement anti-hygiénique, — car il est hors de doute que la conversation à table est un exercice préventif de la gloutonnerie et facilite singulièrement la digestion.

Du reste, je ne suis pas éloigné de croire que Balzac, tout en consacrant cette étude sur Louis Lambert à la glorification de son idéal et gigantesque ami, et de ses systèmes philosophiques, n'a pas été fâché d'y placer quelques aperçus critiques sur l'enseignement en commun. Il n'y a presque aucun de ses livres où l'on ne trouve en germe sous une forme quelconque l'idée d'une réforme sociale.

Quant à la question de savoir si c'est lui-même ou un personnage imaginaire que Balzac a voulu peindre dans ce Lambert que madame de Staël rencontre sur la lisière de son parc lisant attentivement la traduction du *Ciel et de l'Enfer* de Svedenborg, si ce personnage est en quelque sorte son double

intérieur et spirituel, comme les assertions de madame Surville, ainsi que celles de Théophile Gautier et de George Sand, ses trop laconiques biographes, autorisent à le croire, peu m'importe pour le moment.

Je reviendrai peut-être sur ce point de vue dans le cours de ce travail en examinant l'œuvre de l'homme. Quant à présent je ne veux recueillir dans *Louis Lambert* que ce qui touche particulièrement à l'éducation de l'enfant.

Nous avons vu l'organisation générale de l'institut. Voyons maintenant les conditions hygiéniques, le régime des études, de la discipline physique, intellectuelle et morale de cette grande agglomération scolaire.

« Pendant les premiers mois de son séjour à Vendôme, dit l'auteur de la *Comédie humaine*, Louis devint la proie d'une maladie dont les symptômes furent imperceptibles à l'œil de nos surveillants, et qui gêna nécessairement l'exercice de ses hautes facultés. Accoutumé au grand air, à l'indépendance d'une éducation laissée au hasard, caressé par les tendres soins d'un vieillard qui le chérissait, habitué à penser sous le soleil, il lui fut bien difficile de se plier à la règle du collège, de marcher dans le rang, de vivre entre les quatre murs d'une salle où quatre-vingts jeunes gens étaient silencieux, assis sur un banc de bois, chacun devant son pupitre. Ses sens possédaient une perfection qui leur donnait une exquise délicatesse, et tout souffrit chez lui de cette vie en commun.

» Les exhalaisons par lesquelles l'air était corrompu, mêlées à la senteur d'une classe toujours sale et encombrée des débris de nos déjeuners ou

de nos goûters, affectèrent son odorat ; ce sens qui, plus directement en rapport que les autres avec le système cérébral, doit causer par ses altérations d'invisibles ébranlements aux organes de la pensée.

» Outre ces causes de corruption atmosphérique, il se trouvait dans nos salles d'étude des baraques où chacun mettait son butin, les pigeons tués pour les jours de fête, ou les mets dérobés au réfectoire. Enfin nos salles contenaient encore une pierre immense où restaient en tout temps deux seaux pleins d'eau, espèce d'abreuvoir où nous allions chaque matin nous débarbouiller le visage et nous laver les mains à tour de rôle en présence du maître. De là, nous passions à une table où des femmes nous peignaient et nous poudraient. Nettoyé une seule fois par jour, avant notre réveil, notre local demeurait toujours malpropre. Puis, malgré le nombre des fenêtres et la hauteur de la porte, l'air y était incessamment vicié par les émanations du lavoir, par la peignerie, par la baraque, par les mille industries de chaque écolier, sans compter nos quatre-vingts corps entassés. Cette espèce d'*humus* collégial, mêlé sans cesse à la boue que nous rapportions des cours, formait un fumier d'une insupportable puanteur.

» La privation de l'air pur et parfumé des campagnes dans lequel il avait jusqu'alors vécu, le changement de ses habitudes, la discipline, tout contrista Lambert. La tête toujours appuyée sur sa main gauche et le bras accoudé sur son pupitre, il passait les heures d'étude à regarder dans la cour le feuillage des arbres ou les nuages du ciel ; il semblait étudier ses leçons ; mais voyant sa plume immobile

ou sa page restée blanche, le Régent lui criait : « Vous ne faites rien, Lambert ! Ce *Vous ne faites rien* était un coup d'épingle qui blessait Louis au cœur.

» Puis il ne connut pas le loisir des récréations, il eut des *pensum* à écrire. Le pensum, punition dont le genre varie selon les coutumes de chaque collège, consistait à Vendôme en un certain nombre de lignes copiées pendant les heures de récréation.

» Nous fûmes, Lambert et moi, si accablés de pensum, que nous n'avons pas eu six jours de liberté pendant nos deux années d'amitié. Sans les livres que nous tirions de la bibliothèque, et qui entretenaient la vie dans notre cerveau, ce système d'existence nous eût menés à un abrutissement complet.

» Le défaut d'exercice est fatal aux enfants. L'habitude de la représentation, prise, dès le jeune âge, altère, dit-on, sensiblement la constitution des personnes royales quand elles ne corrigent pas les vices de leur destinée par les mœurs du champ de bataille ou par les travaux de la chasse. Si les lois de l'étiquette et des cours influent sur la moelle épinière au point de féminiser le bassin des rois, d'amollir leurs fibres cérébrales et d'abâtardir ainsi la race, quelles lésions profondes, soit au physique, soit au moral, une privation continuelle d'air, de mouvement, de gaieté, ne doit-elle pas produire chez les écoliers ? *Aussi le régime pénitentiaire observé dans les collèges exigera-t-il l'attention des autorités de l'enseignement public lorsqu'il s'y rencontrera des penseurs qui ne penseront pas exclusivement à eux.*

» Nous nous attirions le pensum de mille manières. Notre mémoire était si belle que nous n'apprenions jamais nos leçons. Il nous suffisait d'entendre réciter à nos camarades les morceaux de français, de latin ou de grammaire, pour les répéter à notre tour ; mais si par malheur le maître s'avisait d'intervertir les rangs et de nous interroger les premiers, souvent nous ignorions en quoi consistait la leçon ; le pensum arrivait alors malgré nos plus habiles excuses. Enfin, nous attendions toujours au dernier moment pour faire nos devoirs. Avions-nous un livre à finir, étions-nous plongés dans une rêverie, le devoir était oublié : nouvelle source de pensum ! Combien de fois nos versions ne furent-elles pas écrites pendant le temps que le *premier*, chargé de les recueillir en entrant en classe, mettait à demander à chacun la sienne !

» Aux difficultés morales que Lambert éprouvait à s'acclimater dans le collège se joignit encore un apprentissage non moins rude et par lequel nous avions passé tous, celui des douleurs corporelles qui pour nous variaient à l'infini. Chez les enfants, la délicatesse de l'épiderme exige des soins minutieux. surtout en hiver, où, constamment emportés par mille causes, ils quittent la glaciale atmosphère d'une cour boueuse pour la chaude température des classes. Aussi, faute des attentions maternelles qui manquaient aux Petits et aux Minimes, étaient-ils dévorés d'engelures et de crevasses si douloureuses, que ces maux nécessitaient pendant le déjeuner un pansement particulier, mais très imparfait à cause du grand nombre de mains, de pieds, de talons endoloris... »

» Ces différents genres de douleur assaillirent Louis Lambert. Semblable aux hommes méditatifs qui, dans le calme de leurs rêveries, contractent l'habitude de quelque mouvement machinal, il avait la manie de jouer avec ses souliers et les détruisait en peu de temps. Son teint de femme, la peau de ses oreilles, ses lèvres se gerçaient au moindre froid. Ses mains si molles, si blanches, devenaient rouges et turgides. Il s'enrhumait constamment. Louis fut donc enveloppé de souffrances jusqu'à ce qu'il eût accoutumé sa vie aux mœurs vendomoises. Instruit à la longue par la cruelle expérience des maux, force lui fut de songer à *ses affaires*, pour me servir d'une expression collégiale. Il lui fallut prendre soin de sa baraque, de son pupitre, de ses habits, de ses souliers ; ne se laisser voler ni son encre, ni ses livres, ni ses cahiers, ni ses plumes ; enfin penser à ces mille détails de notre existence enfantine, dont s'occupaient avec tant de rectitude ces esprits égoïstes et médiocres auxquels appartiennent infailliblement les prix d'excellence ou de bonne conduite, mais que négligeait un enfant plein d'avenir, qui, sous le joug d'une imagination presque divine, s'abandonnait avec amour au torrent de ses pensées.

» Ce n'est pas tout. Il existe une lutte continuelle entre les maîtres et les écoliers, lutte sans trêve, à laquelle rien n'est comparable dans la société, si ce n'est le combat de l'Opposition contre le Ministère dans un gouvernement représentatif. Mais les journalistes et les orateurs de l'Opposition sont peut-être moins prompts à profiter d'un avantage, moins durs à reprocher un tort, moins âpres dans leurs moqueries, que ne le sont les enfants envers les

gens chargés de les régenter. A ce métier, la patience échapperait à des anges. Il n'en faut donc pas trop vouloir à un pauvre préfet d'études, peu payé, partant peu sagace, d'être parfois injuste ou de s'emporter. Sans cesse épié par une multitude de regards moqueurs, environné de pièges, il se venge quelquefois des torts qu'il se donne sur des enfants trop prompts à les apercevoir.

» Excepté les grandes malices pour lesquelles il existait d'autres châtiments, la férule était à Vendôme l'*ultima ratio Patrum*. Aux devoirs oubliés, aux leçons mal sues, aux incartades vulgaires, le pensum suffisait ; mais l'amour-propre offensé parlait chez le maître par sa férule. Parmi les souffrances physiques auxquelles nous étions soumis, la plus vive était certes celle que nous causait cette palette de cuir, épaisse d'environ deux doigts, appliquée sur nos faibles mains de toute la force, de toute la colère du Régent. Pour recevoir cette correction classique, le coupable se mettait à genoux au milieu de la salle. Il fallait se lever de son banc, aller s'agenouiller près de la chaire, et subir les regards curieux, souvent moqueurs de nos camarades. Aux âmes tendres ces préparatifs étaient donc un double supplice, semblable au trajet du Palais à la Grève que faisait jadis un condamné vers son échafaud. Selon les caractères, les uns criaient en pleurant à chaudes larmes, avant ou après la férule ; les autres en acceptaient la douleur stoïquement, mais, en l'attendant, les plus forts pouvaient à peine réprimer la convulsion de leur visage.

» Louis Lambert fut accablé de férules, et les dut

à l'exercice d'une faculté de sa nature dont l'existence lui fut pendant longtemps inconnue. Lorsqu'il était violemment tiré d'une méditation par le — *Vous ne faites rien!* du Régent, il lui arriva souvent, à son insu d'abord, de lancer à cet homme un regard empreint de je ne sais quel mépris sauvage, chargé de pensée comme une bouteille de Leyde est chargée d'électricité. Cette œillade causait sans doute une commotion au maître, qui, blessé par cette silencieuse épigramme, voulut désapprendre à l'écolier ce regard fulgurant. La première fois que le Père se formalisa de ce dédaigneux rayonnement qui l'atteignit comme un éclair, il dit cette phrase que je me suis rappelée :

» — Si vous me regardez encore ainsi, Lambert, vous allez recevoir une férule !

» A ces mots, tous les nez furent en l'air, tous les yeux épièrent alternativement et le maître et Louis. L'apostrophe était si sotte que l'enfant accabla le Père d'un coup d'œil rutilant. De là vint entre le Régent et Lambert une querelle qui se vida par une certaine quantité de férules.

» Ainsi lui fut révélé le pouvoir oppresseur de son œil. Ce pauvre poète si nerveusement constitué, souvent vaporeux autant qu'une femme, dominé par une mélancolie chronique, tout malade de son génie comme une jeune fille l'est de cet amour qu'elle appelle et qu'elle ignore ; cet enfant si fort et si faible, déplanté par Corinne de ses belles campagnes pour entrer dans le moule d'un collège auquel chaque intelligence, chaque corps doit, malgré sa portée, malgré son tempérament, s'adapter à la règle et à l'uniforme, comme l'or s'arrondit en

pièces sous le coup du balancier ; Louis Lambert souffrit donc par tous les points où la douleur a prise sur l'âme et sur la chair. Attaché sur un banc à la glèbe de son pupitre, frappé par la férule, frappé par la maladie, affecté dans tous ses sens, pressé par une ceinture de maux, tout le contraignit d'abandonner son enveloppe aux mille tyrannies du collège. Semblable aux martyrs qui souriaient au milieu des supplices, il se réfugia dans les cieux que lui entr'ouvrait sa pensée. Peut-être cette vie tout intérieure aida-t-elle à lui faire entrevoir les mystères auxquels il eut tant de foi !

» Notre indépendance, nos occupations illicites, notre fainéantise apparente, l'engourdissement dans lequel nous restions, nos punitions constantes, notre répugnance pour nos devoirs et nos pensum, nous valurent la réputation incontestée d'être des enfants lâches et incorrigibles.

» Nos maîtres nous méprisèrent, et nous tombâmes également dans le plus profond discrédit auprès de nos camarades à qui nous cachions nos études de contrebande, par crainte de leurs moqueries.

» Cette double mésestime, injuste chez les Pères, était un sentiment naturel chez nos condisciples. Nous ne savions ni jouer à la balle, ni courir, ni monter sur les échasses. Aux jours d'amnistie, ou quand par hasard nous obtenions un instant de liberté, nous ne partagions aucun des plaisirs à la mode dans le collège. Étrangers aux jouissances de nos camarades, nous restions seuls assis sous quelque arbre de la cour.

» Le Poète et Pythagore — c'étaient les deux sur-

noms dont les loustics de l'établissement avaient affublé les *deux faisants* (on qualifiait ainsi deux élèves qui paraissaient unis l'un à l'autre par une sympathie, une préférence très intime ; depuis on a adopté l'expression de *copains*) ; le Poète était le jeune Balzac à cause de ses airs rêveurs ; Louis Lambert, le philosophe précoce, était Pythagore, — le Poète et Pythagore furent donc une exception, une vie en dehors de la vie commune.

» L'instinct si pénétrant, l'amour-propre si délicat des écoliers leur fit pressentir en nous des esprits situés plus haut ou plus bas que ne l'étaient les leurs. De là, chez les uns, haine de notre muette aristocratie ; chez les autres, mépris de notre inutilité. Ces sentiments étaient entre nous à notre insu, peut-être ne les ai-je devinés qu'aujourd'hui. Nous vivions donc exactement comme deux rats tapis dans le coin de la salle où étaient nos pupitres, également retenus là durant les heures d'études et pendant celles des récréations.

» Cette situation excentrique dut nous mettre et nous mit en état de guerre avec les enfants de notre division. Presque toujours oubliés, nous demeurions là tranquilles, heureux à demi, semblables à deux végétations, à deux ornements qui eussent manqué à l'harmonie de la salle. Mais parfois les plus taquins de nos camarades nous insultaient pour manifester abusivement leur force, et nous répondions par un mépris qui fit rouer de coups le Poète et Pythagore.

» La nostalgie de Lambert dura plusieurs mois. Je ne sais rien qui puisse peindre la mélancolie à laquelle il fut en proie. Louis m'a gâté bien des

chefs-d'œuvre. Ayant joué tous les deux le rôle du LÉPREUX DE LA VALLÉE D'AOSTE, nous avions éprouvé les sentiments exprimés dans le livre de M. de Maistre, avant de les lire traduits par cette éloquente plume. Or, un ouvrage peut retracer les souvenirs de l'enfance, mais il ne luttera jamais contre eux avec avantage. Les soupirs de Lambert m'ont appris des hymnes de tristesse bien plus pénétrants que ne le sont les plus belles pages de WERTHER. Mais aussi, peut-être n'est-il pas de comparaison entre les souffrances que cause une passion réprouvée à tort ou à raison par nos lois, et les douleurs d'un pauvre enfant aspirant après la splendeur du soleil, la rosée des vallons et la liberté. Werther est l'esclave d'un désir, Louis Lambert était toute une âme esclave. A talent égal, le sentiment le plus touchant ou fondé sur les désirs les plus vrais, parce qu'ils sont les plus purs, doit surpasser les lamentations du génie... »

On a de la peine à s'arrêter quand on copie de telles pages, si pleines de faits instructifs et si chargées de pensées, tant on redoute l'insuffisance de ce qu'on va écrire comparé aux lignes du maître.

Cependant je ne puis ni ne veux prolonger cette citation peut-être déjà trop longue malgré le soin que j'ai pris de la borner aux documents de nature à intéresser les législateurs chargés de la réforme de l'enseignement public, les pédagogues et les publicistes préoccupés actuellement de la question si importante du surmenage des jeunes intelligences, lesquels y trouveront plus d'une idée digne de leurs méditations, — et aux renseignements particulièrement relatifs à la vie de Balzac durant ses premières

années, à la compression cruelle qu'eurent à subir, au moment de leur formation, le corps et l'esprit de cet être humain que la nature avait si généreusement doué.

Car il est bien évident, soit que l'on considère Louis Lambert comme un personnage fictif, soit que l'on admette son existence réelle, que l'histoire de sa douloureuse enfance est faite des souvenirs de la propre enfance de Balzac, qu'il a mis dans ces récits profondément navrants tous les ressentiments de son âme blessée, de son corps torturé par la claustration et les pénitences, de son esprit opprimé par la routine de la pédagogie.

Que le Poète et Pythagore aient été deux à souffrir, ou qu'ils représentent à eux deux un seul et même être, l'un extérieur, l'autre purement intérieur, — son double — (et je crois avoir de bonnes raisons d'être convaincu qu'il en fut réellement ainsi) il n'en ressort pas moins de la lecture de *Louis Lambert* que l'enfance et la prime jeunesse de Balzac eurent à subir de rudes épreuves, de ces épreuves auxquelles résistent seules les natures exceptionnellement trempées.

Ce qui m'étonne seulement, — je tiens à le dire dès à présent, — c'est que Balzac, après avoir si atrocement pâti du régime d'éducation des Oratoriens, se soit laissé entraîner par je ne sais quel motif à écrire, à peine au sortir de cette enfance douloureusement comprimée, une sorte de pamphlet apologétique sur la Compagnie de Jésus et sur les bienfaits du système d'éducation des Jésuites.

Cet écrit, publié sous le titre d'*Histoire impartiale des Jésuites*, sans nom d'auteur, en un volume

petit in-18°, chez Delongchamps, porte la date d'avril 1824 (Balzac avait vingt-cinq ans). Il a été exhumé, on ne sait trop dans quel intérêt, non dans l'intérêt de sa gloire, en tout cas, pour figurer dans l'édition définitive des *Œuvres complètes*, et est évidemment, comme beaucoup d'autres, une de ces œuvres anonymes et pseudonymes si énergiquement reniées par lui dans sa belle préface de la *Comédie humaine.*

On ne peut nier qu'il soit sorti çà et là quelques esprits éminents, quelques intelligences d'élite des étouffoirs systématiques des instituts de la célèbre Compagnie, mais, pour ces quelques brillantes exceptions assez fortement douées et constituées pour briser les liens dans lesquels elles étaient enserrées, combien de milliers d'autres ont été détournées de leur voie, annihilées, atrophiées, émasculées par les appareils de Procuste des Révérends Pères et de leurs disciples !

Que de semences, que de germes de génies détruits ou oblitérés depuis des siècles ! Sans compter l'action qu'exerce sur l'intellect de certaines victimes l'inoculation du virus congréganiste, et cela jusqu'à leur parfaite maturité, parfois pendant leur vie entière !

Qui peut dire, par exemple, en ce qui concerne Balzac, combien d'années l'esprit de ce grand homme a gardé le stigmate de ces premières compressions, à quel point son développement a été paralysé par le souvenir de ces tortures physiques et morales, par l'effet de ces contraintes et de ces dépressions intellectuelles, à quel degré il s'imprégna de l'atmosphère malsaine de ce milieu dans lequel il vécut

durant sept des plus tendres années de sa vie?

N'est-on pas autorisé à attribuer en grande partie à cette influence la mobilité de ses pensées, la fluctuation de ses tendances, l'infériorité de ses premiers essais littéraires pendant sa première jeunesse, les doutes, les incertitudes, les difficultés contre lesquels il lutta en se cherchant lui-même avant d'entrer en pleine possession de son génie?

Pendant cette période, de sa vingtième à sa trentième année, que de belles œuvres, toutes brillantes des premiers éclairs de l'imagination, toutes brûlantes du premier feu de la jeunesse, nous aurait peut-être données dans son libre essor ce génie s'il eût pu germer, croître, s'épanouir, suivre enfin le cours de la nature, affranchi des emmaillotements du collège de Vendôme!

Que l'on compare cette *culture forcée*, — pour me servir de l'expression employée par les jardiniers, fabricants de fleurs, de plantes, de légumes et de fruits qu'ils contraignent à fleurir, à pousser, à mûrir, au moyen de procédés contre nature, en dehors des lois de leur espèce et du mouvement des saisons, — qu'on la compare cette *culture forcée* dont Balzac, après et avant tant d'autres, fut un des plus illustres sujets, à l'éducation à peu près indépendante, mais presque constamment *familiale* d'un Lamartine, d'un Victor Hugo, d'un Alexandre Dumas, et qu'on se demande ce qu'aurait pu être le génie de Balzac, s'il lui eût été donné de se former et de croître librement en dehors de la contrainte oratorienne qui tortura son enfance et des contradictions paternelles, maternelles et amicales qui gênèrent et firent plusieurs fois dévoyer sa jeunesse!

IV

LA JEUNESSE

Il avait quatorze ans lorsque, sur l'invitation du directeur du collège, sa mère alla le chercher à Vendôme pour le ramener dans sa famille. Il était atteint d'une espèce de *coma*, que ses maîtres ne pouvaient attribuer à la fatigue intellectuelle d'un écolier jugé par eux paresseux, incapable, ce qu'on appelle *un cancre* dans les établissements d'enseignement.

Balzac, en cherchant depuis à se rendre compte de cet état maladif de son enfance, a dit qu'il croyait avoir été en proie à une sorte de congestion d'idées produite par l'excès de lectures auquel il s'était livré.

Il se faisait mettre journellement au cachot pour pouvoir lire dans la solitude et le recueillement les livres qu'il tirait, à l'insu de ses maîtres, de l'abondante bibliothèque de la maison. Il en avait dévoré la plus grande partie, et le hasard ou plutôt son in-

tuition lui avait fait choisir les plus sérieux et les plus substantiels.

On ne peut s'empêcher, à ce sujet, de songer aux excès de lecture de J.-J. Rousseau pendant son enfance.

Naturellement l'effort intellectuel avait réagi sur la nature physique, en même temps que la privation d'exercices et de grand air contrariait son développement. L'enfant était resté chétif, était devenu malingre.

Tel était son état de dépression corporelle quand il rentra dans la maison paternelle, que sa grand'mère s'écria en l'embrassant :

— Voilà donc comme le collége nous rend les jolis enfants que nous lui envoyons !

Ce cri n'est-il pas la conclusion finale du drame bourgeois de l'internat ?

Mais sa famille se rassura bientôt en voyant le grand air, les exercices physiques rendre à l'adolescent les belles couleurs, la force, la vivacité de son âge et de son tempérament, ainsi que sa gaieté native.

L'étude n'y perdait rien cependant; il suivait comme externe les cours du collége de Tours et recevait chez lui des répétitions particulières.

Sa sœur nous affirme que, dès cette époque, il commençait à dire qu'il ferait un jour parler de lui. comme s'il avait eu une intuition de sa célébrité future.

On riait volontiers dans le cercle familial des ambitions précoces de ce jeune chercheur de gloire, et il s'en raillait lui-même de fort bonne grâce.

Néanmoins les annales du collége ne le revendi-

quent point comme un de ces lauréats favoris qui préludent à leur gloire ultérieure par des palmes universitaires.

Il est vrai qu'il ne resta qu'un an au collège de Tours.

Son père, appelé à la direction des vivres de la première division militaire en 1814, l'emmena à Paris, où il lui fit achever ses études, d'abord chez M. Lepitre, ensuite chez MM. Sganzer et Beuzelin. Il suivit probablement les cours du collège Charlemagne.

Ses succès ne paraissent pas y avoir été beaucoup plus grands, bien que madame Surville assure que son frère, en composant ses *Discours* de rhétorique, commençait à s'éprendre des beautés de la langue française. Elle dit même avoir conservé une de ses compositions de concours, — le discours de la femme de Brutus à son mari après la condamnation de ses fils; — et elle ajoute que « la douleur de la mère y est peinte avec énergie » et que « cette faculté puissante que possédait Balzac d'entrer dans l'âme de ses personnages s'y fait déjà remarquer. »

S'il en est ainsi, on est en droit de regretter que la sœur si dévouée à la gloire de Balzac, et qui a fourni tant de documents pour l'édition définitive de ses œuvres, n'ait pas jugé à propos d'y intercaler ce morceau, ne fût-ce qu'à titre de renseignement. A coup sûr il y eût été mieux placé qu'un grand nombre de *factum* non signés et reniés par lui. Au moins il porte sa signature d'adolescent, et il eût été plus curieux pour la postérité et plus utile à consulter pour le critique et pour le biographe.

Ses *humanités* terminées, on lui fit étudier sous

le toit paternel les sciences physiques, à cette époque fort négligées dans les collèges, en même temps qu'il suivait les cours de la Sorbonne. Son goût, son tempérament devaient naturellement l'emporter vers les lettres.

C'était au commencement de la seconde Restauration. Ce trio d'illustres orateurs, Guizot, Cousin et Villemain, venait d'inaugurer, l'histoire a dit avec quel éclat, cette admirable période de haut enseignement philosophique et littéraire qui a joué un si grand rôle dans les annales de l'éloquence française. L'étudiant Balzac ne pouvait manquer de s'enflammer, comme toute la jeunesse des écoles de ce temps-là, à l'audition de la parole pénétrante de ces maîtres qui faisaient de leurs chaires autant de tribunes. Mais, docile aux volontés paternelles, il n'en suivait pas moins assidument ses cours de droit, en même temps qu'il travaillait d'abord chez l'avoué Merville, qui avait été aussi le patron de Scribe, puis chez Me Passez, notaire.

En se rappelant les portraits d'avoués et de notaires et les intérieurs d'*études* de la COMÉDIE HUMAINE, on ne peut contester, s'il est vrai qu'il se soit inspiré des impressions de ce temps-là, que le jeune clerc de vingt ans était dès lors doué d'une singulière finesse d'observation et d'une prodigieuse mémoire.

Le soir, il faisait un quatrième à la table de whist ou de boston de sa grand'mère, et l'excellente femme se faisait un malin plaisir de lui laisser ou de lui faire gagner l'argent qu'elle savait devoir être employé à bouquiner sur les quais pour y acheter des livres rares ou curieux.

Parfois il allait au bal avec ses sœurs. Mais une

chute malencontreuse qu'il fit en plein salon l'humilia si profondément; il fut surtout si vivement blessé des éclats de rire des femmes témoins de sa chute (ce sexe est sans pitié... pour ces choses-là) qu'il renonça définitivement à la danse et n'assista plus aux bals que comme spectateur... et comme observateur.

Heureux accident! les lecteurs de Balzac n'ont pas à se plaindre de ses conséquences!

Le jeune homme avait passé tous ses examens, il atteignait sa majorité et était en âge de revêtir la robe virile; une occasion se présenta pour lui de prendre résolument un parti décisif, de fixer sa destinée. Un notaire de Paris, ami de son père, offrit de le prendre avec lui et de lui céder son étude dans de bonnes conditions après quelques années de stage.

C'était, sinon la fortune, tout au moins l'aisance assurée à assez bref délai. Mais il fallait être notaire. Balzac, notaire, y songe-t-on?

Ce n'était évidemment point là l'objet de ses rêves, de ses secrètes ambitions.

Savez-vous à quoi il pensait, ce jeune rêveur, de qui l'on prétendait faire un notaire?

Il avait déjà en projet un roman antique, qu'il devait « faire mot à mot, pensée à pensée, *ab hoc et ab hac* », et dont, je crois, il n'a jamais écrit une ligne; — puis son fameux *Cromwell*, dont on parlera tout à l'heure; — enfin, un opéra-comique.

Étonnez-vous donc que, le cerveau plein de si séduisantes expectatives, il combattît énergiquement les visées notariales de son père; aussi, après avoir argumenté contre lui avec l'éloquence la plus

convaincue, il refusa résolument les propositions qu'on lui faisait et déclara nettement qu'il voulait être et serait homme de lettres !

Son père, au comble de la surprise, mais fasciné peut-être par l'accent du futur écrivain, consentit à lui accorder deux ans pour faire ses preuves de talent et à lui servir une modique pension.

Mais, comme cette concession paternelle était taxée de faiblesse par quelques membres de la famille, le père, obligé de quitter Paris par suite de sa mise à la retraite et de quelques revers de fortune, voulut, avant de partir pour Ville-Parisis, où il venait d'acheter une maison de campagne, consulter quelques intimes qu'il jugeait sans doute parfaitement compétents, sur la vocation littéraire et sur les aptitudes de son cher fils.

Un de ces conseillers, très catégorique et fort absolu, déclara péremptoirement que le jeune Honoré n'était propre qu'à faire un expéditionnaire ; il avait *une belle main !*

On sait ce que devint cette *belle main* lorsque Balzac fut devenu un grand écrivain.

— A votre place, ajouta l'ami, je mettrais Honoré dans quelque administration où, grâce à votre protection, il arriverait rapidement à se suffire.

A propos de *belle main*, on se rappelle que ce fut en raison de sa *belle main* qu'Alexandre Dumas père, recommandé comme fils du général Dumas, fut admis dans les bureaux de la maison du duc d'Orléans comme expéditionnaire et y toucha des appointements qui lui permirent de vivre maigrement et d'écrire autre chose.

Les grands ont de singulières vues sur les hommes

éminents de leur temps. Si l'on en croit les mémoires de madame Hugo, c'est pour avoir offert courageusement un asile à Lahorie que le jeune Victor Hugo, déjà depuis longtemps sacré *enfant sublime* par Chateaubriand, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur par Louis XVIII.

On raconte aussi qu'un jour le même roi Louis XVIII se faisant promener dans la galerie du Louvre, et étant arrêté devant un tableau, un des gardes du corps qui entouraient son fauteuil à roulettes laissa tomber son shako et se baissa pour le ramasser. Le bruit et le mouvement attirèrent l'attention du monarque. Il se tourna vers un de ses familiers et lui demanda le nom du garde à qui venait d'arriver cet accident.

— C'est, lui fut-il répondu, M. Alphonse de Lamartine, l'auteur des *Méditations*.

— C'est un bien bel homme! s'écria le roi.

Or, Louis XVIII était un roi lettré et même quelque peu littérateur!

Le père de Balzac, qui était déjà presque un vieillard, soit par faiblesse pour son fils, soit que l'air de conviction de celui-ci lui inspirât une secrète confiance, laissa dire les amis et se décida à laisser seul à Paris le jeune chercheur de gloire tenter de s'ouvrir les voies de la célébrité; mais il y mit la condition qu'il vivrait très retiré, de façon à éviter la rencontre des amis de la famille et serait censé, jusqu'à ce qu'il eût conquis une suffisante notoriété, être aller passer quelque temps à Alby chez des parents de sa mère.

Madame de Balzac, qui avait moins de foi que son mari dans le talent de son fils, pensa que le meil-

leur moyen de faire rentrer le jeune présomptueux dans les voies pratiques de la fortune bourgeoise était de lui laisser manger un peu de *vache enragée*, comme on dit trivialement à propos des fils insoumis que leurs parents condamnent au régime de la portion congrue.

Elle décréta donc que le chiffre de la pension serait très minime. Mais elle tint, avant son départ, à installer elle-même le garçon dans une mansarde qu'elle garnit des meubles strictement indispensables, rue Lesdiguières, près de la Bibliothèque de l'Arsenal, où il se promettait de faire de longues et nombreuses séances d'étude.

Pour rassurer son cœur de mère, elle laissa auprès de lui, en la chargeant de veiller sur sa santé, une vieille femme attachée depuis de longues années au service de la famille. C'est celle qu'il appelle dans ses lettres l'*Iris messagère* ou *Iris-Comin*. Son véritable nom était madame Comin.

Madame Surville ne veut pas ou plutôt n'ose pas dire à la Postérité, dans la notice qu'elle a placée en tête de la Correspondance de son frère, quel était au juste le chiffre de cette pension allouée comme entrée de jeu à l'audacieux lutteur pour engager la partie dont la gloire et la fortune devaient être le prix.

Mais on peut assez aisément se faire une idée de l'exiguïté de ce pécule en lisant dans ses premières lettres que, pour avoir mangé deux melons, il sera obligé de payer ce luxe à force de noix et de pain sec, et que, « n'ayant pas encore vu jouer de pièces de Corneille, *Notre général!* », il est fort tenté de « faire la folie d'aller voir *Cinna* », joué par Talma,

Lafon, Michelot et mademoiselle Duchesnois, mais que « son estomac en tremble ! » et que décidément il n'ira pas...

Il donne dans la même lettre des nouvelles désastreuses de son ménage. « Ce coquin de Moi-Même (c'était le nom de son domestique) se néglige de plus en plus. Il ne descend que tous les trois ou quatre jours pour les achats, va chez les marchands les plus voisins et les plus mal approvisionnés du quartier ; les autres sont trop loin, et le garçon économise ses pas ; de sorte que ton frère (destiné à tant de célébrité !) est déjà nourri comme un grand homme, c'est-à-dire qu'il meurt de faim ! »

Cette lettre est datée d'octobre 1819. On y voit, ainsi que dans celles écrites vers la même époque, que sa bonne humeur et sa philosophie juvéniles ne l'abandonnent point, bien qu'il ait déjà éprouvé quelques mécomptes sur ses projets littéraires et renoncé à son roman dans le genre antique, à deux autres romans, *Stella* et *Coqsigrüe*, à son opéra-comique, à une certaine comédie, les *Deux philosophes*, et peut-être encore à bien d'autres (les cerveaux de vingt ans sont féconds en embryons d'idées !)

Il continuait à se chercher et croyait s'être enfin trouvé en raison de l'ardeur que lui inspirait son sujet de tragédie de *Cromwell*, et peut-être aussi à cause des difficultés qu'il y rencontrait. — Il a toujours aimé à lutter contre les obstacles littéraires !

Le mois suivant, il écrit à M. Théodore Dablin, un brave quincaillier de la rue Saint-Martin, lié avec sa famille, passionné pour la littérature et les beaux-arts, qui s'est épris d'une vive amitié pour lui

et qu'il appelle familièrement « mon petit père » pour lui demander une *Bible latine*, très complète, avec le français en regard, et le prier de lui prêter, au cas où il achèterait cette pièce *pour son instruction*, les *Vêpres siciliennes* de Casimir Delavigne.

Il compte aussi sur lui pour les journaux de la session, par huitaine (car la politique commence à le préoccuper).

Enfin il ajoute à sa lettre, en *post-scriptum*, ces lignes qui achèvent de nous renseigner sur sa gêne pécuniaire et sur son principal objectif littéraire du moment.

« Vous me causeriez encore une plus grande joie si vous mettiez en réquisition M. Pepin-Lehalleur, et me procuriez et envoyiez un billet de parterre pour les Français, un jour qu'on donnerait *Cinna*. On ne me reconnaît pas dans les rues (il était censé habiter Alby), et je n'ai pas encore vu une seule pièce de mon vieux général Corneille. C'est mal à un jeune soldat. »

En 18 0, il se met définitivement à l'œuvre ; mais il n'est pas très content de son premier jet.

« Je viens, écrit-il à sa sœur, de découvrir à mon régicide un défaut de conformation, et il fourmille de mauvais vers ! Je suis aujourd'hui un vrai *Pater dolorosa*. J'ai trouvé un biais qui ne me satisfait pas trop : Ah ! si je suis un Pradon, je me pends ! Lorsque tu verras de mauvais vers, mets en marge : « Gare à la potence ! » Je dévore mes quatre auteurs tragiques : Crébillon me rassure, Voltaire m'épouvante, Corneille me transporte, Racine me fait quitter la plume. »

Et plus loin : « Que j'aie ou non du génie, je me prépare dans les deux cas bien des chagrins!

» Sans génie, je suis flambé ! Il faudra passer la vie à sentir des désirs non satisfaits, de misérables jalousies, tristes peines !...

» Si j'ai du génie, je serai persécuté, calomnié ; je sais bien qu'alors Mademoiselle la Gloire essuiera bien des pleurs !... »

Quelles alternatives de prévisions chez ce jeune homme de vingt ans !

Cependant il paraît que, pour le moment, l'actif des espérances dépasse le passif des appréhensions, car il est de très jolie humeur et écrit avec une charmante philosophie :

« J'éprouve aujourd'hui que la richesse ne fait pas le bonheur, et le temps que je passerai ici sera pour moi une source de doux souvenirs! Vivre à ma fantaisie, travailler selon mon goût, et à ma guise, ne rien faire si je veux, m'endormir sur l'avenir que je fais beau, penser à vous en vous sachant heureux, avoir pour maîtresse la Julie de Rousseau, La Fontaine et Molière pour amis, Racine pour maître et le Père-Lachaise pour promenade !...

» Oh ! si cela pouvait durer toujours !

» ..... Je te quitte pour aller au Père-Lachaise faire des études de douleur, comme tu faisais des études d'écorché. J'ai abandonné le Jardin des Plantes parce qu'il était trop triste....

» Me voilà revenu du Père-Lachaise, où j'ai *piffé* de bonnes grosses réflexions inspiratrices. Décidément il n'y a de belles épitaphes que celles-ci : La Fontaine, Masséna, Molière, un seul nom qui dit tout et fait rêver !... De toutes les affections de l'âme, la

douleur est la plus difficile à peindre ; nous autres modernes, nous sommes les très humbles valets des anciens, et cela redouble mes craintes pour le cinquième acte du *Régicide.* »

C'est du haut de ce sommet de la grande nécropole que bientôt son *Rastignac*, à l'issue de l'enterrement du *Père Goriot*, fera le serment de dominer ce Paris qui grouille à ses pieds !

Le régicide c'est *Cromwell.*

En septembre, son plan est arrêté ; il veut « avoir fini en cinq ou six mois, mais grossièrement et d'un seul jet, parce que *je* veux pouvoir, le tableau une fois dessiné, y mettre le coloris à mon aise. »

Il commence à passer assez *gentiment* les nuits, mais le froid le *pipe;* il veut pourtant, « dût-il en crever, venir à bout de *Cromwell* et terminer quelque chose avant que sa mère vienne demander compte de son temps. »

Et il ajoute :

« Je suis plus engoué que jamais de ma carrière pour une foule de raisons dont je ne déduirai que celles que tu n'aperçois peut-être pas. Nos révolutions sont bien loin d'être terminées (remarquez la date — septembre 1820 !) ; à la manière dont les choses s'agitent, je prévois encore bien des orages. Bon ou mauvais, le système représentatif exige d'immenses talents ; les grands écrivains seront nécessairement recherchés dans les crises politiques ; ne réunissent-ils pas à la science l'esprit d'observation et la profonde connaissance du cœur humain?

« Si je suis un *gaillard* (c'est ce que nous ne savons pas encore, il est vrai), je puis avoir un jour autre chose que l'illustration littéraire ; et ajouter

au titre de grand écrivain celui de grand citoyen, c'est une ambition qui peut tenter aussi ! Rien, rien que l'amour et la gloire ne peut remplir la vaste place qu'offre mon cœur... »

Ainsi l'idée de jouer un grand rôle politique préoccupe déjà cette jeune ambition d'aspirant poète tragique de vingt ans !

La lettre suivante contient le plan de *Cromwell*, qu'il envoie à sa jeune sœur (POUR TOI SEULE), en la priant d'écrire en marge ses observations, ses réflexions et les pensées *sublimes* qui pourront lui venir à propos de cette tragédie, destinée « à être le bréviaire des peuples et des rois ! »

« Pourvu, dit-il, que le *Château* (les Tuileries) n'aille pas défendre ma tragédie ! »

Pourtant il termine par cette ligne modeste !

« Ah ! sœur ! sœur ! que d'espérances et de déceptions... peut-être ! »

Hélas ! oui de déceptions, car il ne va plus être question de ce fameux *Cromwell* dans sa correspondance, si ce n'est dans une lettre de 1822, où il dit, en propres termes : « Je vois aujourd'hui que *Cromwell* n'avait pas même le mérite d'être un embryon... »

Quant à ce qui se passa à propos de ce premier essai, je résume en quelques lignes le récit de madame Surville qui s'embrouille parfois avec les dates.

A la fin d'avril 1820, prétend-elle, le jeune poète arriva chez son père avec son manuscrit achevé. Il veut qu'on réunisse quelques amis pour en entendre la lecture, particulièrement celui qui avait si sévèrement jugé l'aspirant littérateur.

A mesure que la lecture avance, le désastre devient de plus en plus évident pour toute l'assistance et pour l'auteur lui-même.

Le dernier vers entendu, le juge sévère s'empresse de dire son opinion en termes fort crus. L'auteur se rebiffe et décline la compétence du juge. Mais l'opinion des autres auditeurs, quoique moins vertement exprimée, n'est guère plus favorable.

Le père du poète, un peu perplexe, appuie l'appel de son fils et propose de soumettre l'objet à l'appréciation d'une autorité compétente et impartiale. Tout le monde consent à ce pourvoi en cassation ; M. Surville, ingénieur des ponts et chaussées, qui va être ou est déjà le beau-frère de l'inculpé, désigne M***, son ancien professeur à l'École polytechnique ; Balzac accepte cet arbitre, lequel déclare, après une lecture consciencieuse, que l'auteur doit faire *quoi que ce soit, excepté de la littérature.*

On voudrait connaître le nom de ce faiseur de binômes !

Mais, quelle drôle d'idée aussi d'aller choisir un mathématicien pour juger en dernier ressort d'une tragédie et des aptitudes d'un poète !

Ce n'est pas que je croie l'œuvre mal jugée. Le plan est absolument enfantin, et, d'après les quelques vers de Balzac qu'on connaît, on est fondé à penser que la plupart de ceux de sa tragédie devaient être fort médiocres ; — la forme du vers au lieu de lui faire pousser des ailes aux pieds, comme aux vrais lyriques, lui infligeait des entraves ; — mais il devait certainement y avoir çà et là quelques pensées dans lesquelles se révélaient le cœur

et l'imagination de l'homme qui écrivait ses lettres de 1819 et 1820.

Un mot encore sur ce sujet.

Il est curieux qu'à cinq ou six années de distance deux des plus beaux génies littéraires qui aient illustré notre siècle et notre pays aient été tentés, au début de leur carrière, par la grande et complexe figure de ce César bourgeois, doublé d'un Machiavel austère et parfois railleur jusqu'à la bouffonnerie.

Mais Balzac n'avait voulu voir dans le protecteur que le régicide, préparant, organisant l'exécution de Charles Ier; il avait presque négligé le vaillant capitaine, le profond politique, le père de famille.

Victor Hugo, en écrivant en 1827 son drame de *Cromwell*, chercha à montrer sous toutes ses faces cette puissante et multiforme individualité. Il lui donna des développements qui la rendent *irreprésentable* sur un théâtre français dans les conditions où notre théâtre est constitué, mais il en fit en quelque sorte le spécimen du drame tel qu'il le concevait, tel qu'il aurait voulu qu'il pût être joué, et il plaça en tête de sa pièce en la faisant imprimer sans l'avoir offerte à aucun théâtre, cette mémorable préface, qui était alors un cri de protestation contre les anciennes poétiques et est restée depuis, en quelque sorte la déclaration des droits du poète et du dramaturge !

Ce qui m'étonne c'est que, depuis plus de soixante ans que le *Cromwell* de Victor Hugo est écrit, il ne se soit trouvé aucun directeur de théâtre et aucun grand tragédien étranger qui aient essayé de traduire sur une scène d'une des capitales du

monde ce drame d'une si puissante originalité.

Une fois, à ma connaissance, à Paris même, un directeur s'est rencontré, plus lettré que ne le sont la plupart de ces industriels en distractions publiques, à qui vint la tentation de monter *Cromwell* au théâtre de la Gaîté, alors situé sur le boulevard du Temple.

Hippolyte Hostein avait en ce moment sous la main le grand comédien Frédérick Lemaître, déjà vieux, mais peut-être encore l'artiste le mieux trempé pour représenter dignement cette figure grandiose, détailler ce caractère dans toutes ses parties tragiques, fines et comiques.

Hostein me communiqua son idée et me montra son projet de distribution des rôles et de réduction des scènes calculé de façon à ramener à quatre ou cinq mille vers cette œuvre qui en a bien dix mille.

C'était peu de temps après le départ du poète pour l'exil. Je crois qu'il était encore à Jersey. Il s'agissait de se mettre en correspondance avec lui pour lui soumettre le projet, lui demander s'il ferait lui-même le travail de réduction, ou bien qui il chargerait de le faire. Je dis à Hostein que je croyais connaître assez Victor Hugo pour être convaincu qu'il ne consentirait jamais ni à opérer, ni à autoriser une mutilation de *Cromwell* sous prétexte d'appropriation à un théâtre quelconque. Comme il paraissait avoir quelques doutes, je l'adressai à Paul Meurice qui était en correspondance suivie avec l'illustre exilé.

Je crois que l'idée d'Hostein ne fut même pas communiquée au poète ; car lorsque je lui en parlai à Bruxelles en 1868, il me répondit, tout en convenant que Frédérick eût été un magnifique Cromwell,

qu'il ne se rappelait pas que personne lui eût jamais fait une si *drôle* de proposition.

Revenons à Balzac.

Il ne se laissa pas décourager par la condamnation si péremptoire de son premier essai littéraire. Il en conclut seulement que la tragédie n'était pas son fait.

Puis il se dit que, pour un esprit ardent, résolu, persévérant, énergique, la littérature offrait d'autres domaines à exploiter. Il se décida donc à chercher par d'autres voies le moyen de réaliser ses rêves de gloire et de fortune.

Avant tout, son père exigeait, pour lui permettre de renoncer aux carrières favorites de la bourgeoisie, notariat, barreau ou fonctions administratives, qu'il lui prouvât que les travaux littéraires pouvaient être assez lucratifs pour lui fournir des moyens d'existence, et cela dans un délai assez bref.

D'autre part, sa mère, qui trouvait que l'essai de studieuse vie de Paris pratiqué en 1819 et 1820 lui avait considérablement amaigri, pâli, détérioré physiquement son cher enfant, se refusa absolument à l'exposer de nouveau au régime délétère de la grande ville. Elle tint à le garder auprès d'elle à Ville-Parisis ; alléguant sans doute que le mouvement et le tumulte de Paris ne lui étaient pas indispensables pour composer et écrire les œuvres d'imagination qu'il se proposait de faire ; elle dut lui permettre tout au plus quelques voyages à Paris dans le but de compulser les bibliothèques publiques, de se mettre en rapport, tant avec des écrivains qu'avec des maisons de librairie ; enfin de chercher des commandes et de conclure des traités.

C'est vraisemblablement au retour d'une de ces excursions qu'il écrivit à sa sœur, alors établie à Bayeux, la longue et charmante lettre où il raille en vrai libre-penseur la dévotion et les dévotes : « Il doit y avoir une furieuse provision d'amourettes et d'intrigues, car la dévotion est l'enseigne de tout cela. »

Un autre passage de cette lettre nous autorise à supposer qu'il assista, sinon comme acteur, au moins comme spectateur sympathique, à la grande manifestation politique qui eut lieu le 3 juin 1821 à l'occasion de l'anniversaire de la mort du jeune étudiant Lalemand, tué, l'année précédente, sur la place du Carrousel, par un soldat de la Garde royale dans un attroupement formé à propos de la discussion du projet de loi sur le Double-Vote.

Un service funèbre de bout-de-l'an avait été commandé à saint Eustache. Il fut interdit par l'autorité ; l'église fut fermée et une bande posée sur la porte, comme l'annonce d'un *relâche* sur l'affiche d'un théâtre. Un jeune homme écrivit au crayon sur cette bande que « vu l'extrême liberté des cultes », on invitait les amis du défunt à se réunir au boulevard Bonne-Nouvelle, pour aller de là au Père-Lachaise.

Au rendez-vous on se trouva sept ou huit mille. Mais la garnison de Paris et la gendarmerie tout en armes défendant les approches du cimetière, les étudiants essayèrent de forcer la consigne ; un officier ordonna de faire feu ; la gendarmerie n'obéit pas. Alors un jeune homme se fit porter de bras en bras jusqu'à cet officier et, découvrant sa poitrine, s'écria : « S'il vous faut une autre victime, frap-

pez ! Je suis prêt, *sûr que ma mort sera utile à la liberté de mon pays !* » (Littéralement les mêmes paroles que le sergent Bories prononçait, l'année suivante, en montant sur l'échafaud !)

Puis on se rendit dans un champ voisin où à la suite d'un discours prononcé par un étudiant, on jura de revenir l'année suivante, « portant le deuil de nos libertés. »

« Cette cérémonie écrit le jeune Balzac, après ce récit, a causé une grande émotion dans Paris. »

Rien dans cette lettre, ni dans celles qui suivent ne dit quand et comment il conçut le premier projet de ses romans de métier. Toutefois, dans sa dernière lettre de 1821, je trouve cette page assez mélancolique, qui peut donner une idée de la lutte intime qu'il avait à soutenir dans sa famille et de ce qu'il souffrait :

« ... Il faut pourtant écrire, écrire tous les jours pour conquérir l'indépendance qu'on me refuse, essayer de devenir libre à coup de romans, et quels romans ! Ah ! Laure, quelle chute de mes projets de gloire !

» Avec quinze cents francs de rente assurés, je pourrais travailler à ma célébrité ; mais il faut le temps pour de pareils travaux, et il faut vivre d'abord ! Je n'ai donc que cet ignoble moyen pour m'*indépendantiser*. Fais donc gémir la presse, mauvais auteur (et, le mot n'a jamais été si vrai !).

» Si je ne gagne pas promptement de l'argent, le spectre de la place reparaîtra ; je ne serai pas notaire toutefois, car M. T... vient de mourir. Mais je crois que M. G... me cherche sourdement une place ; quel terrible homme ! Comptez-moi pour mort si on

me coiffe de cet éteignoir, je deviendrai un cheval de manège qui fait ses trente ou quarante tours à l'heure, mange, boit, dort à des instants réglés d'avance.

» Et l'on appelle vivre cette rotation machinale, ce perpétuel retour des mêmes choses !...

» Encore si quelqu'un jetait un charme quelconque sur ma froide existence ! Je n'ai pas les fleurs de la vie et je suis pourtant dans l'âge où elles s'épanouissent ! A quoi bon la fortune et les jouissances quand ma jeunesse sera passée ? Qu'importent les habits d'acteur si l'on ne joue plus de rôle ? Le vieillard est un homme qui a dîné et qui regarde les autres manger ; et moi, jeune, mon assiette est vide et j'ai faim ! Laure, Laure, mes deux seuls et immenses désirs, *être célèbre et être aimé*, seront-ils jamais satisfaits ?... »

On peut conclure de ce passage qu'il avait déjà commencé à écrire ce qu'on a appelé ses *romans de jeunesse*, qui furent publiés sans nom d'auteur ou signés de divers pseudonymes, Horace de Saint-Aubin, Villerglé, lord Rhoone, etc.

Ces romans lui furent-ils commandés par des libraires, sur des plans concertés d'avance ? Les écrivit-il seul ou avec des collaborateurs ? Lepoitevin Saint-Alme, par exemple, comme on l'a souvent dit lorsqu'ils reparurent en librairie (en 1836, je crois), dans le format in-8° de cabinet de lecture, comme le père Saint-Alme aimait à le dire lui-même lorsque je travaillais sous sa direction au *Corsaire-Satan*, en 1846, et à la *Liberté* qu'il fonda le 28 février 1848 avec Dutacq et Polydore Millaud ?

Cette question a peu d'importance à propos de la vie de Balzac.

Ce qui paraît résulter de la correspondance, c'est que seul *le Vicaire des Ardennes* aurait été écrit en collaboration avec madame et M. Surville ; ce qui est certain aussi, c'est que Balzac commence la lettre suivante, datée de Paris 1822, par un cri de joie, parce que l'*Héritière de Birague* a été vendue *huit cents francs*.

Et le voilà aussitôt qui se met, sur cette première donnée, à échafauder des calculs à perte de vue, comme il le fera, hélas ! bien souvent, durant le cours de sa vie, dans de plus grandes proportions.

Ce premier enfantement l'a rendu malade, il faut qu'il aille se retremper à Ville-Parisis ; néanmoins il est très joyeux, parce que *notre* roman prochain se vendra mille francs et qu'au lieu de faire quatre-vingt-douze volumes pour douze mille francs, nous n'en ferons plus que quarante-huit. »

Pour que le lecteur ne se récrie pas sur l'invraisemblance de ce chiffre de volumes, il est peut-être bon de l'édifier sur les conditions de la librairie de romans destinés spécialement à l'alimentation des cabinets de lecture de 1820 à 1830. Un roman comportait de quatre à cinq volumes de deux cents à deux cent cinquante pages d'un petit in-12, à raison d'une vingtaine de lignes par page.

C'est dans ces conditions que se publiaient alors les romans du facétieux Pigault-Lebrun, du sentimental Ducray-Duminil, du dramatique Victor Ducange, du grivois Paul de Kock, du solennel baron de Lamothe-Langon, du populaire Raban, de

l'ingénieux Auguste Ricard, de l'emphatique vicomte d'Arlincourt.

Comment se fait-il, se demandera-t-on peut-être, que ces éditeurs, MM. Hubert, Pollet, Barba, etc., eussent, de confiance, chargé d'écrire des romans pour faire concurrence à ceux de ces auteurs en vogue, un jeune homme de vingt-trois ans, absolument ignoré, qui ne se recommandait, comme valeur littéraire, que par son *Cromwell* avorté et par son bon vouloir ?

Une phrase d'une lettre de Balzac à sa sœur nous donnera peut-être la clef de cette énigme : « Il y a disette de romans, lui écrit-il, pour expliquer l'insistance avec laquelle l'éditeur réclame le manuscrit du *Vicaire des Ardennes.*

Il faut bien se reporter à ce que pouvait, à ce que devait être l'état de la littérature française pendant les premières années de la Restauration.

La classe moyenne avait peu lu sous l'empire. Les bulletins des armées victorieuses étaient presque sa seule pâture ; quant aux classes populaires, elles ne lisaient pas du tout. D'ailleurs le maître ne se souciait pas beaucoup qu'on aimât trop la lecture dans ses états.

On comprend qu'il ne se fût guère formé d'écrivains, surtout de romanciers dans cette période, où l'histoire des faits actuels était à elle seule le plus émouvant, le plus tragique, le plus poétique des romans, presque une épopée.

L'empire deux fois renversé, le gouvernement des Bourbons établi avec certaines apparences de solidité, les esprits qui échappaient aux agitations des passions politiques voulurent chercher des dis-

tractions dans la lecture. Les cabinets littéraires, faute d'avoir été suffisamment alimentés depuis plusieurs années, étaient pauvrement approvisionnés de ces œuvres d'imagination, de ces fictions intéressantes, d'une lecture facile, qu'on appelle romans et que le public aurait désiré voir se multiplier, pour lui permettre de varier ses plaisirs.

En dehors des auteurs que j'ai cités, il n'y avait guère que des ouvrages sérieux, les livres de Châteaubriand, de madame de Staël, puis les œuvres de Voltaire, de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, lectures excellentes qui élevaient, éclairaient l'intelligence, mais exigeaient une tension d'esprit dont les liseurs, les liseuses surtout aimaient à se reposer de temps à autre par des lectures moins absorbantes et d'une digestion plus rapide et plus aisée, de ces entremets littéraires en quelque sorte aussi favorables à la bonne et agréable alimentation de l'esprit que peuvent l'être les entremets culinaires à la satisfaction du goût et de l'estomac.

Faute d'une suffisante variété de productions indigènes à offrir aux appétits des consommateurs français, la librairie parisienne s'était rejetée sur les traductions, non sans succès. L'Angleterre fournissait Anne Radcliffe et le grand Walter Scott; l'Amérique, Fenimore Cooper; l'Allemagne, Auguste Lafontaine. Mais il en fallait encore, il fallait surtout des auteurs français, ne fût-ce que par patriotisme, des auteurs travaillant selon le goût du jour, à l'instar des écrivains à la mode.

Ce dut être dans ces circonstances que les éditeurs, jaloux de répondre aux désirs du public formulés par l'intermédiaire des cabinets de lecture,

cherchèrent de jeunes romanciers, à la fois laborieux, besogneux et aptes à exécuter rapidement et à bon marché leur programme de fournitures littéraires.

Balzac fut un de ceux que la librairie française trouva à point sous sa main.

Toutefois le jeune aspirant romancier, si avide de gloire, si pressé de gagner de l'argent qu'il fût, ne voulut point signer de son véritable nom ces premières besognes. Il réservait cet honneur à des travaux plus dignes de lui qu'il se sentait destiné à composer dans un avenir plus ou moins prochain. Il ne voulait pas déshonorer sa future célébrité par ces essais exclusivement marchands.

Ce *voyant* a eu, à toutes les époques de sa vie, en même temps que la vision de sa gloire, la conscience de son génie.

Cependant il accepta avec assez d'entrain ces travaux de mercenaire ; il s'agissait pour lui, d'une part, de prouver à sa famille que le métier d'homme de lettres pouvait être aussi lucratif que celui d'employé, et, d'autre part, d'amasser assez d'argent pour se donner le moyen de travailler plus tard indépendamment des exigences mercantiles, suivant les inspirations et les aspirations de son propre génie.

Agissant comme un peintre qui, tout en consacrant ses heures de laborieux loisir à des études sérieuses de la nature, à des croquis et à des esquisses d'artiste, s'exercerait au maniement de la brosse en barbouillant des enseignes pour gagner sa vie et acquérir les ressources indispensables à ses grandes études d'art, il entreprit son nouveau labeur avec une ardeur fiévreuse.

Au bout de quelqse mois, il se félicite de ses progrès, non dans la conception, dans l'exécution de ses romans, car il convient franchement qu'ils ne valent pas le diable et ne sont pas aussi tentateurs que l'était son *Cromwell*, — mais ses progrès dans l'art d'en tirer un profit pécuniaire.

En effet, l'*Héritière de Birague* a été vendue 800 fr; *Jean Louis* est vendu 1300 fr; *Clotilde de Lusignan* rapporte 2000 fr. En outre, il a à faire le *Vicaire des Ardennes*, — *le Savant*, — *Odette de Champdivers*, — *la famille R'hoone*, et une foule de pièces de théâtre.

Il prédit qu'avant peu lord R'hoone sera l'homme à la mode, l'auteur le *plus fécond*, le plus aimable... et qu'il aura des bonnes fortunes en foule,... et il espère gagner, cette année, les vingt mille francs qui doivent commencer sa fortune.

Malgré cette gaieté un peu vantarde et *bon enfant* qui règne dans ses lettres de cette époque, il ne peut pas toujours dissimuler complètement l'arrière amertume qu'il ressent en réfléchissant au rôle qu'il s'est infligé lui-même.

Quelle ironie presque douloureuse dans cette signature d'une de ces lettres.

« Honoré, *écrivain public et poète français à deux francs la page !* »

Et dans ces quelques lignes :

« Je commence toutefois à tâter et reconnaître mes forces. Sentir ce que je vaux et sacrifier la fleur de mes idées à de pareilles inepties ! C'est navrant !

« Ah ! si j'avais ma pâtée, j'aurais bien vite ma niche, et j'écrirais des livres qui resteraient peut-être !

« Mes idées changent tellement, que le *faire*

changerait bientôt !... Encore quelque temps, et il y aura entre le moi d'aujourd'hui et le moi de demain la différence qui existe entre le jeune homme de vingt ans et l'homme de trente ! Je réfléchis, mes idées mûrissent, je reconnais que la nature m'a traité favorablement en me donnant mon cœur et ma tête. »

Eh bien, s'il a raison de reconnaître la valeur des dons qu'il doit à la nature, je crois qu'il se trompe en parlant du sacrifice de la fleur de ses idées et de l'époque prochaine de sa maturité intellectuelle.

Non, la vérité vraie, c'est qu'il commence à sentir cette lassitude, cette répugnance que causent aux esprits élevés ce qu'on peut appeler le supplice des travaux forcés littéraires.

Écrire autre chose que ce que l'on conçoit, que ce que l'on pense, le contraire de ce qu'on voudrait écrire, se faire, de force, l'interprète des idées d'autrui, ce supplice, combien d'hommes d'élite, voués à la carrière des lettres, se sont vus réduits à le subir par leur pauvreté, par la nécessité de donner du pain à leurs familles, pendant les fréquentes éclipses de la liberté durant le cours de ce siècle !

Avec quel empressement avide les spéculateurs en encyclopédies, en dictionnaires, en recueils biographiques plus ou moins universels, saisissent ces occasions de chômage pour convier les intelligences distinguées à leur prêter, au meilleur marché possible, le concours de leur savoir !

A ces moments d'oppression de la pensée, l'écrivain à qui son patrimoine ou un autre gagne-pain fournit des moyens d'existence remet sa plume au

fourreau et s'abstient ; mais le pauvre est obligé de travailler, quoiqu'il fasse ; c'est alors qu'il subit les besognes collectives, les traductions, les imitations, les compilations, les prospectus, les articles réclames, en un mot « tout ce qui concerne son état », d'après les plans, les indications, les idées intéressées de l'entrepreneur qui le fait vivre et dont il devient le vassal.

Dans les premières années du second empire, j'ai été témoin et confident des douloureux mouvements de révolte auxquels étaient en proie de nobles esprits torturés par la nécessité de subir ces suggestions des industriels littéraires ! Quel courage, quelle force d'âme il leur fallut pour résister aux tentations, ne livrer que le travail de leurs plumes et rester maîtres de leur pensée ?

Plusieurs succombèrent. Honneur à ceux qui eurent la force de résister !

Quelque temps après, le maître interrogeait confidentiellement Sainte-Beuve sur les causes de la décadence littéraire de son règne. Celui-ci, qui savait bien la contrainte qu'il avait eu lui-même à subir, eut l'audace de lui répondre :

— Peut-être la littérature voudrait-elle un peu plus de liberté !

V

BALZAC INDUSTRIEL

Ce n'était certes pas cette liberté politique qui manquait au jeune Balzac en ce moment. Il est probable qu'il ne s'en inquiétait guère. Il semble même, d'après sa correspondance, qu'il s'intéressait peu aux luttes de partis qui agitaient Paris et le pays.

S'il a raconté la manifestation qui signala l'anniversaire de la mort du jeune Lalemand, c'est sans doute parce qu'il s'y trouva mêlé ; mais je constate avec surprise qu'il n'est question dans aucune de ses lettres de 1820, de 1821, de 1822, d'aucun des événements, ni des noms à sensation qui durent évidemment impressionner vivement l'opinion publique.

Pas un mot de l'assassinat du duc de Berry, de la naissance du duc de Bordeaux, du procès et de l'exécution des quatre sergents de la Rochelle ; rien de l'attitude de l'opposition, de Manuel ; rien des chansons de Béranger, des pamphlets de Paul-

Louis Courier, le grand écrivain, Tourangeau comme lui !

Non, la liberté qu'ambitionnait, que voulait le jeune apprenti romancier, c'était la liberté d'écrire, en dehors de toute commande, de tout programme arrêté d'avance par une volonté étrangère, les conceptions, les combinaisons, les récits, les pensées, à mesure que son cerveau les produisait, de voir imprimé ce qu'il écrivait, d'en élaguer les scories, les boursouflures, ajouter à son gré les idées nouvelles qui peuvent jaillir de la revision de la première composition, de se livrer enfin à ce prodigieux travail de remaniement sur épreuves qui fut à la fois une des plus absorbantes occupations et un des plus grands bonheurs de sa vie d'artiste.

S'aperçut-il que, pour atteindre ce but, il avait pris une mauvaise voie ? Espéra-t-il avoir trouvé un moyen d'y arriver plus directement ? Sa correspondance, dans laquelle on remarque une lacune de près de trois ans (1822 à 1825), est absolument muette a cet égard. Les hypothèses, d'ailleurs assez vagues, de madame Surville ne jettent que fort peu de lumière sur cette époque de la vie de son frère.

Ce qu'il y a de certain, c'est que d'auteur de romans il s'improvisa éditeur-libraire, prévoyant peut-être que ce pourrait être la façon la plus expéditive d'être certain de pouvoir lui-même faire imprimer et publier ses propres ouvrages, sans autre contrôle que son contrôle personnel.

Avant cette transformation, dont une lettre adressée à un graveur permet de fixer l'époque à 1825, il avait écrit en 1824, vraisemblablement sur commande aussi, une brochure en faveur du *Droit d'aî-*

nesse et son *Histoire impartiale des Jésuites*, — en 1825, en collaboration avec Horace Raisson, le *Code des gens honnêtes*, — en 1826, le *Petit Dictionnaire des enseignes de Paris*, au moins s'il faut en croire le savant et laborieux auteur de l'*Histoire des œuvres de Balzac*, M. de Lovenjoul.

Que les mânes de l'immortel peintre de la société contemporaine pardonnent à ses éditeurs posthumes le crime d'avoir accolé de pareils factums et bien d'autres encore à la *Comédie humaine*, la seule composition que, de son vivant, il ait jugée digne de son génie et de la gloire de son nom!

Libraire-éditeur, il veut débuter par une entreprise originale et utile. Il conçoit la pensée de populariser les grands chefs-d'œuvre et les grands génies de la littérature française, en réunissant en un seul volume les œuvres complètes de Molière et en appliquant le même procédé aux œuvres complètes de La Fontaine.

Il commençait par les deux grands maîtres de la poésie française. Et, comme il ne jugeait pas nécessaire de faire appel à une autre plume que la sienne pour écrire des notices sur ces deux grands hommes, il écrivit lui-même ces deux introductions qui n'ont guère plus de valeur littéraire que de simples prospectus, sauf toutefois la première page du *Molière*, parce qu'on y trouve, en quelques lignes, une sorte de résumé, de programme, de l'œuvre que rêve déjà peut-être, qu'accomplira, en grande partie, l'auteur de la *Comédie humaine*.

« S'il était possible, écrit-il, de corriger entièrement les hommes en les faisant rougir de leurs ridicules, de leurs défauts et de leurs vices, quelle

société parfaite n'eût pas fondée ce législateur sublime ! Il eut banni du sein de la nation l'esprit faux, le jargon, l'équivoque, la jalousie, tantôt folle, tantôt, et plus souvent cruelle, l'amour honteux des vieillards, la haine de l'humanité, la coquetterie, la médisance, la fatuité, la disproportion des mariages, la basse avarice, l'esprit de chicane, la corruption, la frivolité des magistrats, la petitesse qui fait aspirer à paraître plus grand qu'on n'est, l'empirisme ignorant des médecins et la risible imposture des faux dévôts. »

Sauf l'épithète de *risible* appliquée à l'imposture, épithète que lui-même aurait sans doute changée, quelques années plus tard, en celle de terrible ou de monstrueuse, ne croirait-on pas lire le plan de la campagne qu'il entreprendra bientôt contre les travers, les ridicules, les vices, soit communs à l'humaine nature, soit propres à la société de son temps ?

Mais, en écrivant ces deux notices, Balzac semble oublier qu'il est écrivain, pour ne se souvenir que de sa nouvelle profession et de ses intérêts d'éditeur. Tout entier à ses affaires industrielles, il n'écrit ou du moins il ne publie rien, car il est certain que son cerveau et sa plume ne chômaient pas pendant ces années d'apparente stérilité.

Dès 1824, il avait conçu le plan de la *Physiologie du Mariage.* On comprend qu'une œuvre d'une telle importance et d'une si puissante originalité comportât une gestation de plusieurs années.

De même le roman *les Chouans*, dont la première version parut en 1829, porte la date de 1827.

Enfin, si l'on songe à l'exorbitante quantité (70

à 80) de compositions diverses, dont plusieurs n'ont pas moins d'un volume, articles, études critiques, historiques, analytiques, romans, que vit éclore l'an 1830, avec quel étonnement respectueux on admire ce silence fécond de cinq années pendant lesquelles ce cerveau si magnifiquement organisé a eu la force de concentrer, d'étudier, de mettre au point tant d'idées, sur des sujets si variés et d'en préparer l'explosion presque simultanée.

C'est une curieuse et instructive étude que celle de la formation et des progrès de ce talent pendant cette période de la vingt-cinquième à la trentième année.

Comme celui de Molière, son génie semble avoir attendu la maturité pour se manifester; comme lui il reste longtemps enveloppé dans les langes de la médiocrité; tout à coup il se met à marcher, et quels pas de géant! Et encore, je crois qu'il y a plus loin des romans d'Horace de Saint-Aubin aux premières *Scènes de la vie privée* que de la *Jalousie de Barbouillé* à l'*Etourdi*.

Pourtant c'est au milieu des plus cruelles angoisses morales et matérielles que s'était achevée cette formation intellectuelle.

En s'improvisant éditeur dans l'espoir d'arriver promptement à la fortune qui devait lui assurer l'indépendance, Balzac ne s'était préoccupé que de la pensée de faire imprimer sous une forme nouvelle de beaux et bons livres bien corrigés, d'un prix modique. La vente prompte et facile de ces ouvrages ne lui paraissait pas devoir être un instant douteuse. Aussi ne s'était-il nullement inquiété des débouchés, des moyens d'écoulement; il s'était figuré que tous

les libraires, marchands et commissionnaires allaient s'empresser de s'approvisionner, eux et leurs correspondants de la province et de l'étranger, de volumes si consciencieusement fabriqués; il ignorait encore, qu'à cette époque surtout, la plupart des négociants en librairie qui faisaient leur commerce au moyen de courtiers, de commis-voyageurs et de correspondants et en accordant de longs crédits, ne s'occupaient avec zèle du placement, de la vente d'un livre que quand ce livre avait été fabriqué à leurs risques et périls, c'est-à-dire lorsque leurs propres capitaux étaient engagés.

Il se trouva donc, au bout de quelques mois, en possession de plusieurs milliers d'exemplaires du *Molière* et du *La Fontaine*, qu'il fallait vendre à la hâte à un prix bien inférieur au prix de revient s'il voulait faire face aux engagements pris envers l'imprimeur, le marchand de papier, le brocheur, etc., et satisfaire son bailleur de fonds.

Celui-ci, qui a un de ses parents enrichi dans l'imprimerie, conseille au jeune éditeur déconcerté de chercher à se rattraper dans cette lucrative industrie.

Balzac s'enthousiasme pour le métier de typographe ; il se rappelle que l'auteur de *Clarisse Harlowe* a acquis en même temps fortune et gloire en imprimant son chef-d'œuvre ; il rêve peut-être de devenir un Richardson français. On bat le rappel des capitaux pour acheter un brevet et un matériel.

Le père, qui avait refusé d'allouer à son fils quinze cents francs de rente pour le mettre à même de s'essayer dans l'art de la composition littéraire en dehors de toute préoccupation mercantile, le père

fournit aisément le capital de cette rente, trente mille francs.

De peur de manquer de connaissances pratiques, on a la prudence d'associer à la maison un jeune ouvrier distingué et très habile dans le métier.

On s'installe largement rue des Marais-Saint-Germain, petite rue très étroite, mais alors très commerçante, dans une grande maison voisine de celle qu'habitèrent Racine et la Champmeslé, et dans la cour de laquelle ils plantèrent une vigne qui, dit-on, existe encore.

Mais ni Balzac ni son jeune associé ne sont initiés aux conditions commerciales et financières de l'industrie typographique.

On a tant dépensé en frais d'installation et en achats de matériel qu'il ne reste plus de fonds de roulement. Les clients viennent, mais ils règlent à longues échéances. Plusieurs sont véreux, leur papier est inescomptable. Il faut emprunter pour payer les *banques* des ouvriers.

Bientôt on rencontre une magnifique occasion de joindre à l'imprimerie une fonderie de caractères, et l'on assume de nouvelles et lourdes charges, au lieu de trouver dans cette opération un moyen de se procurer de nouveaux capitaux ou de contracter un emprunt important.

Le père et la mère viennent bien encore au secours du fils pour parer aux plus pressants besoins, mais la perspective d'une ruine complète les effraie et ils se refusent à faire de plus grands sacrifices.

C'est alors que le spectre de la faillite apparaît à Balzac.

L'honneur de son nom, de ce nom qu'il rêve entouré d'une auréole de gloire, il veut le sauvegarder à tout prix. Il a supputé son actif et son passif; il ne peut avoir d'espoir de se tirer d'affaire honorablement qu'en vendant son établissement. C'est renoncer à la fortune industrielle. Il se résigne enfin à céder sa maison moyennant le prix très minime qui lui en avait été offert par des spéculateurs, à un de ses amis, M. Deberny, qui sut faire fortune avec la fonderie.

Le voilà donc détaché des affaires industrielles, mais non point libéré ; il a au pied un boulet qu'il traînera pendant presque toute la durée de sa vie : les dettes qu'il a contractées envers ses parents et des amis qui lui ont donné des preuves d'intérêt et de confiance.

Le chiffre de ces dettes est colossal, si on le compare aux seules ressources qui lui restent pour les payer.

Il n'a que sa plume. Mais cette plume est dirigée par un cerveau armé d'une volonté énergiquement agissante ; il est, il va être par excellence le *tenax propositi vir !*

Il va engager contre les choses, contre les hommes, parfois contre lui-même, une série de luttes dont il sortira glorieux, mais si fatigué, si énervé, que la mort ne lui laissera pas le temps de compléter son œuvre et de jouir de son triomphe !

Suivons l'homme dans ces héroïques combats pour la vie et pour la gloire.

Ici se pose une question : Est-ce à ses malheurs industriels, à la nécessité qui s'ensuivit, qu'il dut son génie de penseur, d'observateur et d'écrivain,

ainsi que sa sœur et quelques critiques après elle l'ont donné à entendre ?

Je ne le crois pas. Je serais plutôt enclin à penser que le poids de la chaîne qu'il portait, la conscience des responsabilités qu'il avait assumées furent pour lui des entraves, au moins durant les premiers temps, à la rapidité du développement de ses hautes facultés, parce qu'elles le contraignirent à disséminer son esprit, à le dépenser en petite monnaie et le détournèrent de sa tendance à la concentration des idées, qui fut une de ses maîtresses forces.

Non, ce ne fut ni l'adversité, ni la nécessité qui éveilla, qui surexcita son génie, ce fut sa volonté. Il aurait pu s'appliquer cette devise latine : *è voluntate genium et gloria !* Du reste, n'est-on pas fondé à penser que telle est réellement la signification profonde de ce qu'il raconte dans *Louis Lambert* à propos de ce fameux *Traité de la volonté*, confisqué et brûlé par les Pères.

VI

L'ÉRUPTION LITTÉRAIRE

Les deux années 1830 et 1831 sont celles qui paraissent de beaucoup les plus fécondes en raison du nombre des titres d'ouvrages et d'articles. La première comprend soixante-dix numéros, la seconde soixante-quinze. Et je remarque, parmi ces numéros :

En 1830, *El Verdugo*, — *Étude de femme*, — *la Paix du ménage*, — *la Maison du Chat-qui-pelote*, — *le Bal de Sceaux*, — *la Vendetta*, — *Gobseck*, — *Une double Famille*, — *Adieu*, — *les Deux Rêves*, — *Études publiées dans le feuilleton des journaux politiques* (un recueil hebdomadaire fondé par Balzac en société avec Émile de Girardin, Varaigne et Hippolyte Auger, où il publia quarante-neuf articles de critique littéraire, scientifique, philosophique, historique et théâtrale, entre autres une longue et violente diatribe contre *Hernani*). — *Jésus-Christ en Flandre*, — *Une Passion dans le désert*, — *Un Épisode sous la Terreur*, — *Lettres sur Paris*.

En 1831, *la Femme de trente ans*, — la fin des *Lettres sur Paris*, — *l'Enfant maudit*, — *le Réquisitionnaire*, — *les Proscrits*, — *la Peau de chagrin*, — *l'Auberge rouge*, — *le Chef-d'œuvre inconnu*, — *la belle Impéria* (conte drôlatique), — *la Comédie du Diable*, — *Maître Cornélius*.

Évidemment Balzac a passé les deux années qui ont précédé cette merveilleuse éclosion, non seulement à la préparer, mais aussi à s'étudier, à se chercher lui-même.

Ainsi je lis, dans une très belle lettre adressée par lui à madame la duchesse d'Abrantès le 22 juillet 1828, quelques passages où son âme et son caractère se peignent avec une remarquable précision :

« Je puis vous assurer, madame, que, si j'ai une qualité, c'est, je crois, celle que vous me verrez le plus souvent refuser, celle que tous ceux qui croient me connaître me dénient, l'énergie. Vous devez avoir éprouvé vous-même combien les malheurs développent chez nous cette terrible faculté de se raidir contre la tempête et d'opposer à l'adversité un front calme, immobile. Moi (excusez-moi de parler toujours à la première personne, mais vous m'y forcez malgré toute ma répugnance), j'ai contracté l'habitude d'y sourire. Et il n'y a qu'une seule occasion pour moi de me *moquer*, c'est quand le sort me tourmente, et il n'a pas encore cessé. Je suis vieux de souffrances, et vous n'auriez jamais présumé mon âge d'après ma figure gaie. Je n'ai même pas eu de revers, j'ai toujours été courbé sous un poids terrible. Ceci peut vous paraître une exagération, une manière d'attirer sur moi votre intérêt;

non, car rien ne peut vous donner une idée de ma vie jusqu'à vingt-deux ans. Je suis tout étonné de n'avoir plus à combattre que la fortune. Vous interrogeriez tout autour de moi, vous n'obtiendriez aucune lumière sur la nature de mes malheurs. Il y a des gens qui meurent sans que le médecin ait pu dire quelle maladie les a emportés.

» Tout ceci n'est à autre fin que de vous assurer que, de la dure contrainte dans laquelle j'ai vécu, il est au moins résulté une sauvage énergie et une horreur pour tout ce qui sent le joug dont vous ne pouvez pas avoir l'idée. L'habitude du commandement doit vous faire souffrir un refus comme le plus grand mal; eh bien, je ne parle pas des refus (il n'y a rien de philosophique au monde comme un refus ou un mépris non mérité), mais d'une domination ! Une domination m'est insupportable ; j'ai tout refusé, en fait de places, à cause de la subordination, et, sur cet article, je suis un vrai sauvage...

» Au surplus, madame, comme je ne veux plus avoir à vous parler de moi, car rien ne m'est plus à charge et n'est plus ridicule, je vous dirai que vous ne pouvez rien conclure de moi, contre moi ; que j'ai le caractère le plus singulier que je connaisse. Je m'étudie moi-même comme je pourrais le faire pour un autre. Je renferme dans mes cinq pieds deux pouces toutes les incohérences, tous les contrastes possibles, et ceux qui me croiront vain, prodigue, entêté, léger, sans suite dans les idées, fat, négligent, paresseux, inappliqué, sans réflexion, sans aucune constance, bavard, sans tact, malappris, impoli, quinteux, inégal d'humeur, auront tout autant raison que ceux qui pourraient dire que

je suis économe, modeste, courageux, tenace, énergique, négligé, travailleur, constant, taciturne, plein de finesse, poli, toujours gai ; celui qui dira que je suis poltron n'aura pas plus tort que celui qui dira que je suis extrêmement brave, enfin savant ou ignorant, plein de talents ou inepte ; rien ne m'étonne plus de moi-même. Je finis par croire que je ne suis plus qu'un instrument dont les circonstances jouent.

» Ce kaléidoscope-là vient-il de ce que, dans l'âme de ceux qui prétendent vouloir peindre toutes les affections et le cœur humain, le hasard jette toutes ces affections mêmes, afin qu'ils puissent par la force de leur imagination, ressentir ce qu'ils peignent ? et l'observation ne serait-elle qu'une sorte de mémoire propre à aider cette mobile imagination ? Je commence à le croire. »

Si j'ai emprunté une si longue citation à cette belle lettre, c'est parce que j'y ai trouvé non seulement des indications sur le caractère de Balzac qui expliquent bien des événements de sa vie, mais encore quelques vues psychologiques qui me mettent sur la voie de ses procédés de composition littéraire, d'observation physiologique et de conduite de caractères.

A tort ou à raison, je me figure qu'il s'appliquait à lui-même la théorie curieuse du docteur Richard sur les hallucinations volontaires.

Le docteur disait que, si Talma exprimait d'une façon si saisissante l'horreur qu'il éprouvait, au moment où il entrait en scène au cinquième acte d'*Andromaque*, c'est qu'il s'était mis lui-même en proie à une horreur terrible au moyen d'une hallu-

cination volontaire qui lui faisait réellement voir la salle tendue de noir et peuplée de squelettes et de têtes de mort.

Eh bien, ne peut-on pas admettre que Balzac, par une force intense de volonté et de concentration cérébrale, en arrivât à ce degré d'hallucination mentale de se croire lui-même un ou successivement plusieurs des personnages créés par son imagination, de pénétrer dans le fond de leurs âmes, d'entrer dans leurs caractères, de s'affubler de leurs costumes, de leurs travers, de leurs ridicules, de s'inoculer leurs vices, d'assister enfin, témoin attentif et observateur, aux scènes dramatiques ou comiques résultant du contact de leurs personnes ou du choc de leurs passions ?

Ne se plaisait-il pas peut-être, cet immense artiste, — qui ne reculait devant aucun effort pour atteindre cette perfection de vérité vraie qui, depuis l'âge de trente ans, fut toujours son objectif, — à entrer, comme on dit en argot de coulisses, *dans la peau des bonhommes* qu'il créait et à se demander : Voyons, si j'étais un tel, puis un tel, puis tel autre, avec leurs caractères, leur passé, leurs ambitions, leurs desseins, qu'est-ce que je ferais, étant donnée telle situation ? Quels événements pourraient résulter de la rencontre de ces personnages ? Comment doivent-ils agir ? Comment agirais-je si j'étais eux ?

Ne serait-ce pas un admirable et quelque peu héroïque moyen d'essayer de traiter les maladies, les épidémies morales d'une société ou d'une fraction de société en se les inoculant à soi-même, afin de pouvoir observer, étudier les ravages que fait leur

virus dans la conscience et dans les organes de l'intelligence, et chercher des curatifs ou des préservatifs contre la propagation de ces fléaux, commencer tout au moins par la description des phénomènes produits par la contagion de cet état pathologique?

Quant à moi, je ne doute pas que Balzac ait expérimenté cette méthode. Plus je revois dans ma mémoire tous les personnages de la *Comédie humaine*, — plus je lis et relis sa *Correspondance* qui me permet, malgré ses nombreuses lacunes, de reconstituer ou de deviner les principales scènes du drame de sa vie, — plus je demeure convaincu que ce grand pathologiste a vécu ou essayé de vivre courageusement plusieurs personnages de son œuvre.

Je ne crois pas devoir indiquer ici lesquels. Ceux de mes lecteurs qui possèdent bien leur Balzac et qui se sont bien pénétrés de sa Correspondance, me comprendront suffisamment.

Au moment où Balzac écrivait à madame d'Abrantès cette belle lettre, dont l'idée culminante est sa répulsion, son aversion inéluctable pour tout joug, pour toute subordination, à ce point qu'on le sent prêt à s'écrier comme La Fontaine, comme s'est écrié, depuis, si énergiquement Proudhon :

> Notre ennemi, c'est notre maître,
> Je vous le dis en bon français!

à ce moment il avait, depuis près d'un an, quitté son imprimerie de la rue des Marais-Saint-Germain pour aller habiter un petit entresol de la rue de Tournon, et il s'était trouvé là en relations de voi-

sinage et de littérature avec un homme d'une valeur assez considérable comme poète, comme romancier et comme journaliste.

Henri de Latouche avait eu l'honneur d'exhumer et de publier le premier les poésies posthumes d'André Chénier. Le bruit a même été répandu et s'est fort accrédité, pendant un certain temps, qu'il avait lui-même composé ce recueil de poèmes admirables qui est resté pendant plusieurs années le bréviaire de la jeune école de poésie romantique. Toutefois, les vers qu'il publia avec sa signature sont loin d'avoir la haute saveur poétique de ceux qui portent le nom d'André Chénier.

Quoi qu'il en soit, il dut à cette exhumation et à l'introduction qu'il plaça en tête du volume, une renommée littéraire qui le mit en vedette et lui ouvrit les portes des bureaux de rédaction de tous les recueils et de tous les journaux.

Une étroite amitié lia bientôt les deux voisins. La date de 1829, placée à la fin de l'article de Balzac sur *Fragoletta*, nous indique l'époque où cette amitié était dans toute sa fleur. Comme cette année 1829 est celle même où Balzac débuta dans divers journaux, j'ai quelque lieu de penser que l'influence d'Henri de Latouche ne fut pas étrangère à la facilité avec laquelle le jeune et ardent écrivain, encore inconnu, fut admis à la collaboration de divers recueils périodiques.

De Latouche exerçait alors, et exerça encore durant plusieurs années, une sorte de patronage sur les nouveaux venus de la littérature et du journalisme à Paris. Doué d'un flair particulier, il pressentait, devinait les vocations littéraires et les déter-

minait pour ainsi dire au moyen de l'initiation par laquelle il consacrait les aspirations des jeunes adeptes. Il s'était fait à peu près introducteur de débutants.

Assurément, il n'accomplit pas un énorme tour de force de divination en pressentant un Balzac, un George Sand, un Jules Sandeau. En devina-t-il d'autres? Je ne le sais. En tout cas il n'en introduisit point d'aussi marquants dans le monde des lettres et des lettrés.

Je ne sais quelle fut la cause de la brouille de Balzac et de son ami.

Madame Surville nous dit que de Latouche devint l'ennemi le plus acharné de son frère. Le fait est que Balzac lui-même a publié en 1840, dans sa REVUE PARISIENNE, un article sur *Léo*, roman de de Latouche, qui respire presque la haine, sentiment très rare dans ses critiques littéraires.

Plusieurs fois, pendant nos quarante-cinq ans de vive et réciproque amitié, j'ai demandé à Jules Sandeau les motifs de ces refroidissements qui s'étaient produits dans les relations d'Henri de Latouche avec les écrivains qu'il avait paru le plus aimer; il m'a toujours répondu avec une réserve qui me laissait deviner que, lui aussi, il avait eu à se plaindre de celui qui avait guidé ses premiers pas sur le terrain du journalisme, mais que la reconnaissance lui faisait un devoir de n'en point parler.

Mais le caractère assez dominateur de de Latouche qui, probablement, tenait à garder à l'égard de ses protégés littéraires les allures d'un *protecteur* à la Cromwell, opposé au caractère indépendant de Bal-

zac, peut expliquer en partie les premiers nuages qui troublèrent cette amitié.

Ce qui dut achever de mettre la discorde entre eux, ce fut la divergence de leurs opinions politiques. De Latouche était républicain. Je crois qu'aucun doute n'est permis sur la fermeté et la sincérité de ses convictions. Son remarquable roman de *Grangeneuve* fait foi de son admiration pour notre première Révolution et de ses ardentes sympathies pour le parti girondin.

Or Balzac, qui venait d'écrire sa première version des *Chouans* et s'était vraisemblablement enthousiasmé de ses héros en vivant de leur vie, en pensant de leur pensée, en faisant entrer leur âme dans la sienne, se disait et se croyait bien certainement royaliste et partisan de l'ancien régime.

L'auteur de *Fragoletta* usa-t-il, abusa-t-il de son autorité d'ancien et de *protecteur* pour essayer de régenter le jeune et fougueux auteur des *Chouans*? Ses observations furent-elles mal accueillies par le débutant littéraire qui professait une si invincible horreur pour la subordination? C'est ce que personne ne sait, mais ce qu'on est en droit de supposer, en raison des deux caractères des deux amis dissidents.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils cessèrent de se voir et furent bientôt en hostilité ouverte, hostilité qui n'empêcha point Balzac de débuter presqu'aussitôt comme rédacteur attitré au journal hebdomadaire la *Caricature*, où de Latouche devait avoir des accointances et dont la rédaction avait des tendances républicaines assez nettement accusées.

Je ne veux pas rechercher ce que furent, au point

de vue politique, les centaines d'articles que Balzac publia dans ce recueil et dans divers autres en 1830. Il est évident que, comme la plupart de ses congénères, il dut çà et là être entraîné par des courants opposés.

Il venait d'achever une œuvre sérieuse et soigneusement étudiée, et véritablement originale : la *Physiologie du mariage*, et ses premières lectrices, les femmes de son entourage, les amies de sa famille, avaient fort mal accueilli cette étude ou plutôt ne l'avaient pas comprise, ce qui ne l'avait point empêché de vider son sac de provisions littéraires et romanesques dès le mois d'avril, de cette année 1830, la *Paix du ménage*, — la *Maison du Chat-qui-pelote*, — le *Bal de Sceaux*, — la *Vendetta*, etc., en même temps qu'il continuait le métier de littérateur en une foule d'articles de journaux sur les sujets tour à tour les plus graves et les plus légers, cherchant surtout à gagner de l'argent pour satisfaire aux lourds engagements pécuniaires qu'il a contractés, — tout en étudiant lui-même les cordes variées de sa lyre d'écrivain et de penseur, — socialiste humanitaire, avant-coureur dans l'*Oisif et le Travailleur*, — anticlérical dans *Madame Toutendieu*, — mondain dans les *Mots à la mode*, la *Nouvelle théorie du déjeuner*, la *Physiologie de la toilette*, etc., etc., critiquant les mœurs politiques, les aspirations, les jugements, les goûts littéraires de son temps.

Le dernier article qu'il publie en cette mémorable année 1830 avant la révolution de Juillet porte la date du 29 mai. C'est sous la forme d'une lettre adressée à une dame de Tours, madame la comtesse

d'O....t, qui lui a demandé des renseignements pour écrire un livre, une sorte d'introduction à une série de révélations sur les sanctuaires des *petits grands hommes* du jour.

Vous allez voir comment il traite ce public fantasque à qui il faut « aujourd'hui des feux d'artifice en littérature, comme un monde élégant et toujours paré, comme des boutiques brillantes et des bazars magiques », ce public cependant qui, avec sa manie d'acheter des bons livres, a eu la simplicité de prendre soixante mille exemplaires de Lamartine et quarante mille exemplaires de Béranger. »

Après avoir parlé de l'institution de *l'encensement mutuel* ou *camaraderie* et des auteurs qui se font chacun un petit public à son usage, il ajoute :

« Vous viendriez donc au milieu d'une crise sans exemple, et au moment où le public manque aux auteurs, où la littérature est mesquine devant la politique, où la poésie succombe sous les événements, vous arriveriez au milieu des charlatans qui ont tous un paillasse, une grosse caisse, une clarinette et vous seriez seule avec quelque ouvrage naturel parmi des gens qui font des tours de force... »

« Probablement, une oisiveté de quinze années nous pèse, et nous avions une impatience d'avenir qui nous fait tous piaffer, caracoler, tout essayer, tout laisser. C'est toujours cette même France, constante dans son inconstance, difficile à captiver. *Sa littérature n'a pas de but* : Voilà le grand mot. Elle n'a rien à démolir, rien à construire. Nous avons mis la poésie dans la prose, et nous sommes tout étonnés de ne plus avoir de poésie ; nous avons fatigué toutes les situations, et nous voulons du drame ;

nous ne croyons plus à rien, et nous voulons des croyances. Bref, un homme de génie est presque impossible au milieu d'une foule aussi puissamment intelligente. Napoléon commandait à des soldats silencieux, tandis qu'en littérature chacun s'adresse à des gens qui raisonnent. Or, quand chacun en sait assez pour se faire une opinion, il n'y a plus d'unité possible dans les doctrines, chaque homme est une opinion, nous voulons tous notre piédestal. »

On le voit, tout en dépeignant cette espèce d'anarchie du goût à laquelle le public parisien est en proie, en déplorant que la littérature n'ait pas de but (il compte peut-être bien déjà en donner un à la littérature qu'il apprête et qu'il vient de commencer !) il semble prévoir la révolution qui signalera cette année féconde en événements et qui se prépare déjà.

Cependant, où est-il ce révolutionnaire inconscient au moment où cette révolution s'accomplit ? Il est à la *Grenadière*, où il étudie probablement le théâtre de la merveilleuse nouvelle qui a pour titre le nom de ce cottage (car il visite et il visitera toujours les lieux dans lesquels il encadrera les mises en scène de ses romans, de ses nouvelles !) C'est de là, de la *Grenadière* qu'il date, le 21 juillet 1830, une étonnante lettre adressée à Victor Ratier, directeur du journal la *Silhouette*, dans lequel il a écrit de nombreux articles...

« Oh ? lui écrit-il, si vous saviez ce que c'est que la Touraine !... On y oublie tout. Je pardonne bien aux habitants d'être bêtes, ils sont si heureux ! Or, vous savez que les gens qui jouissent beaucoup

sont naturellement stupides. La Touraine explique admirablement bien le lazzarone. J'en suis arrivé à regarder la gloire, la Chambre, la politique, l'avenir, la littérature comme de véritables boulettes à tuer les chiens errants et sans domicile, et je dis : La vertu, le bonheur, la vie, c'est six cents francs de rente au bord de la Loire... »

... La Touraine me fait l'effet d'un pâté de foie gras où l'on est jusqu'au menton, et son vin délicieux, au lieu de griser, vous bêtifie et vous béatifie. Aussi ai-je loué une maisonnette pour jusqu'au mois de novembre, car, en fermant mes fenêtres, je travaille, et je ne veux revoir ce luxurieux Paris qu'armé de provisions littéraires.

« Figurez-vous ensuite que j'ai fait le plus poétique voyage qui soit possible en France ! Aller d'ici au fond de la Bretagne, à la mer, par eau, pas cher, trois ou quatre sous par lieue, en passant par les plus riantes rives du monde ; je sentais mes pensées grandir avec ce fleuve, qui, près de la mer, devient immense. Oh ! mener une vie de Mohican, courir sur les rochers, nager en mer, respirer en plein air le soleil ! Oh ! que j'ai conçu le sauvage ! Oh ! que j'ai admirablement compris les corsaires, les aventuriers, les vies d'opposition ; et là, je me disais : « La vie, c'est du courage, de bonnes carabines, l'art de se diriger en pleine mer et la haine de l'homme (de l'Anglais par exemple) « Oh ! trente gaillards qui s'entendraient... et mettraient bas les préjugés... »

Puis, après ce bel élan de sauvagerie, le voilà qui retombe dans les réalités de la vie pratique.

« Figurez-vous maintenant un homme aussi *vagabonnant* qui part d'un article intitulé *Traité de la vie*

élégante pour faire un volume in-octavo que la *Mode* va imprimer et quelque libraire réimprimer. Cette entreprise comique et tuante me tient dans un étau... »

Voyez-vous Balzac, à trente-et-un ans, en même temps qu'il scrute les profondeurs du drame de la vie, se morfondant à la campagne sur ce traité de la vie élégante, à l'instant même où la chute d'un trône va jeter une immense perturbation dans la société française.

Ces études sur l'élégance, sur les manifestations extérieures du goût, du caractère, de l'esprit, des mœurs par le costume et par les manières l'ont toujours d'ailleurs fort préoccupé.

Est-ce en ce temps-là, ou à une autre époque de sa vie qu'il s'associa avec Gavarni pour fonder et publier le *Journal des gens du monde*, entreprise dont l'insuccès leur laissa à l'un et à l'autre une somme assez considérable de dettes ? Je ne vois pas qu'il en soit question, ni dans ses lettres, ni dans le catalogue de ses publications ; je suis bien certain cependant que Gavarni, à l'époque où je me liai avec lui, vers 1842, m'en a parlé plusieurs fois comme d'un souvenir néfaste de ses premières relations avec Balzac. — M. de Lovenjoul m'a affirmé qu'il n'y avait pas une ligne de Balzac dans le *Journal des gens du monde*.

Voici en quels termes cet apôtre de l'Élégance, inspiré sans doute par le terroir de la patrie de Rabelais, dont il hume les fortes senteurs, poursuit cette curieuse lettre à Victor Ratier.

« Sacredieu ! mon bon ami, je crois que la littérature est, par le temps qui court, un métier de

fille des rues qui se prostitue pour cent sous : cela ne mène à rien, et j'ai des démangeaisons d'aller vaguer, chercher, me faire drame vivant, risquer ma vie ; car, pour quelques misérables années de plus ou de moins !... Oh ! quand on voit ces beaux cieux, par une belle nuit, on est prêt à se déboutonner pour pisser sur la tête de toutes les royautés ! Depuis que je vois ici les splendeurs véritables comme un beau et bon fruit, un insecte d'or, je prends des allures bien philosophiques, et c'est surtout en mettant le pied sur une fourmilière que je dis comme cet immortel Bonaparte : « Ça ou des hommes!... Qu'est-ce devant Saturne ou Vénus, ou l'étoile polaire ? » Et mon philosophe vient achever des pointes pour un journal. *Proh pudor!* Et il me semble que l'Océan, un brick et un vaisseau anglais à démolir, quitte à s'engloutir, c'est quelque chose de mieux qu'une écritoire, une plume et la rue Saint-Denis... »

Et il termine par ces mots, ce contempteur de trônes, ce démolisseur d'Anglais, ce *dédaigneur* de la littérature :

« Ah ! j'ai bien du regret de n'avoir pas avec moi un camarade qui puisse développer tous les textes que je conçois et qui viennent trop en foule pour que je fasse tout. »

Evidemment, il sent que son esprit se féconde sous l'action de l'atmosphère de la Touraine, et de la solitude. Il est en gésine d'idées, le grand Balzac se forme, s'achève, il va surgir !

Cependant il ne prolonge pas son séjour à la Grenadière jusqu'au mois de novembre ; car voici une lettre datée de Paris 15 octobre, adressée à une

amie de sa famille, une confidente de ses chagrins, madame Zulma Carraud ; il lui dit qu'il a « considéré la fortune de M. Odilon Barrot comme fortement compromise » et qu'il a « plaint madame Barrot d'être sous la puissance d'un être qu'il suppose aussi profondément *politique* »... C'est pourquoi il n'ira à ses soirées que pour ne pas refuser, « mais avec l'intention de n'y être qu'un indifférent. » Et il ajoute : « Je vous devais compte de cela, puisque vous aviez eu la bonté de me servir d'introductrice. »

Avait-il donc été tenté de nouveau par la politique et avait-il pensé à se placer sous le patronage d'Odilon Barrot ? Cela prouverait qu'il avait, à ce moment, des aspirations sinon démocratiques, tout au moins assez libérales.

En effet je trouve dans une autre lettre, du mois de novembre, où il constate qu'il est « obligé pour vivre et pour soutenir même quelques amis encore plus malheureux que *lui*, de faire des efforts inouïs, de travailler nuit et jour, en ne dormant que deux heures à peine. »

Mais il ne se dissimule pas que « notre pays entre dans des circonstances bien graves. Je suis effrayé, dit-il, de la lutte qui se prépare... je vois de la passion partout, de la raison nulle part. Si la France lutte, je ne serai pas de ceux qui lui refuseront leurs bras et leurs talents, quoi qu'en puissent dire quelques amis. Et c'est alors que la science, dont nous avons porté si loin les ressources, et le courage pourront aider la France à triompher. Mais où sera le dénouement, et pouvons-nous être les maîtres de la révolte des intérets froissés qui sont au dedans du

corps politique ?... Le nombre de ceux, parmi les patriotes, pour qui le mot patrie n'est rien, est bien grand ! Personne ne veut l'unir aux principes mitoyens dont je vous ai tracé en deux mots le plan constitutif. Nous sommes entre les exagérés du libéralisme et les gens de la légitimité, qui vont s'unir pour renverser. »

En ce temps-là, c'était déjà comme ça ! — Puis il poursuit ce cours de politique du moment :

« Le génie gouvernemental consiste à opérer une fusion des hommes et des choses ; et voilà ce qui a fait de Napoléon et de Louis XVIII deux hommes de talent. L'un n'a pas été compris et l'autre s'est compris tout seul. Tous deux ont contenu en France tous les partis, l'un par la force, l'autre par la ruse, parce que l'un montait à cheval et l'autre en voiture. Aujourd'hui, nous avons un gouvernement sans plan, pour notre malheur. Cet état de choses me ruine et m'enlève chaque jour une espérance. Ainsi, voyez si je ne suis pas pour la consolidation des choses !... »

Le mois suivant, à la fin de cette année 1830, il développe ses idées sur la monarchie constitutionnelle héréditaire.

S'il veut un pouvoir fort, une aristocratie puissante et privilégiée, cet autoritaire, par une contradiction curieuse qui explique les hésitations politiques de sa vie, cet autoritaire passionné pour la vérité et la justice sociales témoigne en même temps de ses aspirations, sinon démocratiques, tout au moins libérales, de sa sympathie pour les classes déshéritées et laborieuses, ce qu'on appelait alors le *peuple*.

« La masse des lois, dit-il, et leur esprit doit tendre à éclairer le plus possible le peuple, les gens qui n'ont rien, les ouvriers, les prolétaires, etc., afin de faire arriver le plus possible d'hommes à l'état d'aisance qui distingue la masse intermédiaire... »

N'est-ce pas chose bizarre? Ce programme d'instruction, d'éducation des classes populaires pour leur faciliter l'accession à la fortune, au savoir, à la puissance de la bourgeoisie est précisément celui des démocrates convaincus et logiques, celui que le gouvernement républicain a inauguré et dont il s'efforce d'organiser l'application à tous les degrés.

Mais, plus loin, il ajoute : « La plus grande liberté possible à la classe aisée ; car elle possède, elle, quelque chose à conserver, elle a tout à perdre, elle ne peut jamais être licencieuse.

« Au gouvernement autant de force que possible. Ainsi gouvernement, riches et bourgeois ont intérêt à rendre la classe infime heureuse et à agrandir la classe moyenne, où est la puissance véritable des États.

« Si les gens riches, les fortunes héréditaires de la chambre haute, corrompus par leurs mœurs, engendrent des abus, ils sont inséparables de l'existence de toute société ; il faut les accepter avec les avantages qu'ils donnent. »

Il avait pu constater pourtant, en dépit de cette théorie de la prétendue garantie de stabilité qu'offrent aux gouvernements les intérêts conservateurs de la classe moyenne, que la révolution de juillet 1830 avait été faite par cette même classe moyenne.

Cette théorie : « Enrichissez-vous ! » fut aussi

professée et mise en pratique par le gouvernement de juillet. On ne peut néanmoins méconnaître que la révolution de février 1848 fut aussi préparée et déterminée par la classe moyenne.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher et d'indiquer les causes de ces phénomènes.

Quoi qu'il en soit, il me paraît bien certain que le grand esprit de Balzac fut longtemps agité, tiraillé en sens contraires par ces deux tendances, ces deux principes antinomiques : l'utilité d'une aristocratie riche et puissante, de grandes et fastueuses fortunes, — et la nécessité, de par la justice sociale et le sentiment de la solidarité humaine, d'élever les masses populaires au plus haut degré de perfectionnement matériel, intellectuel et moral.

Je trouve des témoignages de cette lutte entre ces deux principes, non seulement dans sa vie et dans sa correspondance, mais encore dans plusieurs parties de cette œuvre immense, de ce tableau si vrai et si profondément critique de nos mœurs contemporaines et de notre état social, dont l'étude attentive et consciencieuse conduit tout esprit éclairé et de bonne foi à conclure à la nécessité urgente de réformes rapides et radicales.

Au commencement de 1831, il semble avoir renoncé aux visées politiques, car, en mai, il écrit de Nemours à Victor Ratier pour lui proposer un plan d'abondante collaboration théâtrale, laquelle ne doit avoir pour but que leur bien-être pécunaire, « et qu'il s'agit plus de *chaircuiterie* littéraire que de réputation. Si nous avons le bonheur de faire un bon *Scribe* de notre raison sociale Ratier, ce sera tant mieux... »

Presque en même temps (18 mai) il écrit à Charles

Rabou, alors directeur de la *Revue de Paris*, qu'il commence l'*Auberge rouge*, qu'il est seul, « dans un pavillon au fond des terres, vivant avec la *Peau de Chagrin*, qui, Dieu merci, s'achève », travaillant nuit et jour, ne vivant que de café.

Mais, le mois suivant, tout est changé. Il est de nouveau en proie au prurit de la politique. Car le voilà qui confie à madame Carraud qu'il n'a pas « écrit une ligne de la *Peau de Chagrin* depuis le peu de pages qu'il a écrites à Saint-Cyr. »

Dans cette lettre datée de Paris, il annonce que les travaux politiques que lui imposent ses obligations de candidat dans deux arrondissements absorbent tout. Il faut mener de front ses occupations littéraires qui le font vivre, et ses études politiques, de sorte que souvent il « succombe. »

En effet, après avoir publié sa brochure : *Enquête sur la politique des deux ministères*, il pose sa candidature à Angoulême et à Cambrai, ainsi que l'atteste une lettre adressée à M. S. Henry Berthoud, rédacteur de la *Gazette de Cambrai*, de qui il réclame l'appui en échange du service qu'il va lui rendre en l'aidant à entrer à la *Revue de Paris*.

Dans cette lettre curieuse, il affiche de hautes prétentions : « Une ville, dit-il, aime toujours assez à se voir représentée par un orateur, et, si j'aborde l'Assemblée, c'est avec la pensée de jouer un rôle politique... »

Je ne sais pas ce qui advint de ces deux candidatures ; il n'en est plus question dans ses lettres ; sa sœur n'en fait point mention et le bibliographe de ses œuvres n'a pu retrouver ses professions de foi de cette époque.

De même aussi l'Histoire a négligé d'enregistrer les noms des deux honorables que les électeurs d'Angoulême et de Cambrai préférèrent à Balzac.

On ne peut nier que, ce faisant, ils rendirent, sans s'en douter, un bien immense service à la littérature du dix-neuvième siècle. Quels chefs-d'œuvre eût pu nous faire perdre le rôle politique qu'il prétendait jouer, et qu'il aurait joué très probablement en vertu de son énergique et puissante volonté! On frémit rien que d'y penser! Sur quels bancs se serait-il assis? A droite? A gauche? Au centre? Si on l'avait interrogé à ce sujet, cet autoritaire aristo-démocrate, peut-être aurait-il répondu comme fit plus tard Lamartine.

On lui demandait où il comptait siéger. — Là, répondit-il fièrement en montrant le plafond.

Une façon de dire : « Au-dessus de tous les partis! »

VII

LES PREMIERS ROMANS

En juillet 1831, Balzac est à Paris, tout entier à la *Peau de Chagrin*, qui s'imprime et va paraître. « J'ai bien préparé le succès, écrit-il à son éditeur Charles Gosselin. Madame Récamier a réclamé une lecture ; en sorte que nous aurons encore une immense quantité de prôneurs dans le faubourg Saint-Germain. »

Quelques jours après, le livre est en vente. Dès le 13 août, Charles de Bernard consacre à son appréciation critique un feuilleton de la *Gazette de Franche-Comté*. Balzac lui écrit de Paris le 25 pour le remercier de sa promptitude.

A propos de quelques observations critiques sur la tendance de la jeune littérature à imiter les chefs-d'œuvre étrangers, l'auteur de la *Peau de Chagrin* défend vaillamment l'originalité de notre littérature nationale. « Croyez-vous, dit-il, que le fantastique d'Hoffmann ne soit pas virtuellement dans *Micromégas*, qui, lui-même, était dans Cyrano de Bergerac, où Voltaire l'a pris ?... »

Et il ajoute :

« Je ne me suis vraiment pas inspiré d'Hoffmann, que je n'ai connu qu'après avoir *pensé* mon ouvrage ; mais il y a dans ceci quelque chose de plus grave. Nous manquons de patriotisme entre nous, et nous détruisons notre nationalité et notre suprématie littéraire, en nous démolissant les uns les autres. Les Anglais ont-ils été dire eux-mêmes que *Parisina* était la *Phèdre* de Racine, et vont-ils se jetant à la tête les littératures étrangères pour étouffer la leur ? Non ; imitons-les. »

« Ceci, dit-il en terminant, n'est point une question personnelle, parce que j'espère qu'à la seconde édition de mon livre, le public reconnaîtra l'immensité, la nouveauté de l'entreprise sous le faix de laquelle je succomberai peut-être, ou que j'exécuterai mal, mais que j'ose tenter. »

Songeait-il déjà à la Comédie humaine ? Ou bien ces mots font-ils seulement allusion à la partie de son œuvre intitulée *Contes philosophiques*, qu'il développa en effet à chaque nouvelle édition, sur laquelle Philarète Chasles et Félix Davin publièrent des travaux fort remarquables et Balzac lui-même écrivit deux curieux articles imprimés, l'un dans la *Caricature* de 1831, l'autre, posthume, dans l'*Amateur d'autographes* de 1865?

Ces contes philosophiques forment du reste un ensemble assez vaste et assez imposant pour justifier l'ambition littéraire de l'auteur.

Le succès fut très grand. Mais un succès de librairie, à cette époque, était pécuniairement peu productif.

Le vaillant lutteur, qui avait si noblement entre-

pris de payer avec le travail de sa plume l'énorme dette contractée pour assurer la tranquillité de sa famille, n'avait pas le temps et ne se croyait pas le droit de se reposer sur ce laurier.

Quelques jours après, il est à l'ouvrage !

« Je me couche à six heures du soir, écrit-il à madame d'Abrantès, je me lève à minuit, et je travaille ainsi seize heures de suite... J'ai juré d'avoir ma liberté, de ne devoir ni une page, ni un sou, et, dussé-je crever comme un mousquet, j'irai courageusement jusqu'à la fin. »

« Quoi de plus honorable, lui écrit-il encore dans une autre lettre, de plus grand, que de relever son nom, sa fortune, avec son esprit ? Cela ne peut qu'exciter l'envie, et je ne plains guère les envieux. »

Cependant l'esclavage de corps et d'esprit dans lequel le tiennent ses obligations et ses travaux ne l'empêche point de répondre aux lettres qu'il reçoit, surtout quand il s'agit de prendre la défense de quelqu'une de ses œuvres.

Ainsi, dans une réponse datée de Paris 3 octobre 1831, et adressée à une inconnue (c'était madame la duchesse de Castries), il affirme que la *Physiologie du mariage* « fut un livre entrepris dans le but de défendre les femmes », et il explique les motifs qui l'ont déterminé à « envelopper ses idées et les rouler, pour ainsi dire, dans une forme nouvelle, acerbe et piquante, qui réveillât les esprits en leur laissant des réflexions à méditer... Donc, pour une femme qui a passé par les orages de la vie, le sens de mon livre est l'attribution exclusive de toutes les fautes commises par les femmes à leurs maris.

C'est, en un mot, une grande absolution ». « Il n'y a pas de mariage heureux possible si une connaissance parfaite des deux époux, comme mœurs, habitudes, caractères, ne précède leur union, et je n'ai reculé devant aucune des conséquences de ce principe. Ceux qui me connaissent savent que j'ai toujours été fidèle depuis l'âge de raison à cette idée, et, pour moi, la jeune fille qui a fait une faute est plus digne d'intérêt que celle qui reste ignorante, et prête aux malheurs de l'avenir, par le fait même de son ignorance. Aussi, célibataire pour le moment, si je me marie plus tard, ce ne sera jamais qu'avec une veuve. »

N'est-ce pas vraiment chose curieuse que l'indication de cette idée de réforme de l'éducation des filles et de la transformation du rôle que les femmes jouent dans la société, contenue implicitement dans la *Physiologie du mariage ?*

Ce qui suit, dans cette belle lettre, ne l'est pas moins : « C'est pour développer ses pensées et les jeter dans les âmes jeunes par de frappants tableaux qu'il a fait les SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE. Dans ce livre, tout de morale et de sages conseils, rien n'est détruit, rien n'est attaqué ; je respecte les croyances, *celles même auxquelles je n'ai pas foi...* »

En ce qui concerne la *Peau de Chagrin*, cet ouvrage n'est pas destiné à rester seul ; il renferme les prémisses d'un ouvrage qu'il sera fier d'avoir tenté, même en succombant, et il engage sa correspondante à lire la seconde édition sous le titre de *Romans et contes philosophiques*, et surtout l'introduction, dans laquelle Philarète Chasles a soulevé le voile de sa « pensée intime et future ». Vous

verrez là que, si parfois je détruis, j'essaye parfois aussi de reconstruire. *Jésus-Christ en Flandre,* l'*Enfant maudit*, *Étude de femme*, les *Proscrits*, les *Deux Rêves*, vous prouveront peut-être que je ne manque ni de foi, ni de conviction, ni de douceur ; je trace mon sillon consciencieusement... La *Peau de Chagrin* devait formuler le siècle actuel, notre vie, notre égoïsme ; les reproductions de nos types ont été méconnues... »

Il témoigne enfin le regret qu'au lieu « de voir dans son livre la peinture obligée d'une femme célèbre pour n'avoir pas aimé, la lectrice ne se soit pas attachée à celle qui consacre les beaux dévouements de la femme, son amour naïf et les riches poésies de son cœur. Pour moi, Pauline existe, et plus belle même. Si j'en ai fait une illusion, ce fut pour ne rendre personne maître de mon secret. »

Ne veut-il pas donner à entendre qu'il a *vécu* au moins une partie de ce roman ?

Mais il ne faut pas trop s'arrêter à de pareilles suppositions.

En ce moment, il consacrait tant de temps aux divers travaux qu'il s'était imposés, tant de force de pensée et de volonté aux conceptions qu'enfantait son cerveau, qu'il ne devait lui rester ni volonté, ni esprit, ni temps matériel à donner aux amours et même à l'amour.

Sa détresse était grande ; il l'écrit à Urbain Canel, un de ses éditeurs, dans une lettre datée de Saché, 25 novembre 1831, où il lui dit qu'il néglige même la *Revue de Paris* pour les *Contes bruns*. Dans cette lettre je remarque cette phrase caractéris-

tique, qui nous dit quel cas il faisait en poésie de la rude et éloquente énergie :

« Envoyez-moi promptement Barbier ; c'est, avec Lamartine, le seul poète vraiment poète de notre époque ; Hugo n'a que des moments lucides. »

Il est vrai que Victor Hugo n'avait encore fait ni les *Feuilles d'automne*, ni les *Rayons et les Ombres*, ni la *Légende des siècles*, ni les *Châtiments*, ni l'*Année terrible !*

L'année suivante, il se sent de nouveau entraîné vers la politique, et il écrit à madame Carraud le 1er juin 1832 :

« Il y a des vocations auxquelles il faut obéir, et quelque chose d'irrésistible m'entraîne vers la gloire et le pouvoir. Ce n'est pas une vie heureuse. Il y a chez moi le culte de la femme et un besoin d'amour qui n'a jamais été satisfait, désespérant d'être jamais bien aimé et compris de la femme que j'ai rêvée ; ne l'ayant rencontrée que sous une forme, celle du cœur, je me rejette dans la sphère tempêtueuse des passions politiques, et dans l'atmosphère orageuse et desséchante de la gloire littéraire.

» J'échouerai peut-être dans l'une et dans l'autre; mais croyez bien que, si j'ai voulu vivre de la vie du siècle même, au lieu de passer heureux et obscur, c'est que précisément le bonheur pur et médiocre m'a manqué. Quand on a une fortune entière à faire, il vaut mieux la faire grande et illustre, car, peine pour peine, il est préférable de souffrir dans une haute sphère que dans une basse, et j'aime mieux les coups de poignard que les coups d'épingle. »

Cependant, avant qu'il se lance dans la politique, voici que la gloire littéraire lui arrive. Je trouve, dans une lettre du 2 juillet 1832, adressée à madame Carraud, ce passage significatif : « Croiriez-vous que la gloire se traduit pour moi par des ports de lettres, et que je reçois jusqu'à trois et quatre lettres de femme par jour ? Elles viennent du fond de la Russie, de l'Allemagne, etc. Je n'en ai pas eu d'Angleterre ! Puis des lettres de jeunes gens. »

Il est bien certain que le succès de ses livres, et, par suite, la gloire lui vinrent des femmes, de l'étranger et de la jeunesse. Si ses ouvrages se vendaient en France, ce n'était guère que pour les cabinets de lecture et par nombres restreints ; mais la contrefaçon commençait à les exploiter et à les propager largement à l'étranger.

Aussi la fortune ne lui venait-elle pas en même temps que la gloire.

A cette époque, il vient de renoncer à un projet de mariage, il a songé à éditer lui-même ses œuvres, mais, écrit-il à sa mère, « plus nous irons, moins la librairie réussira. » Sa détresse est affreuse. Dans cette année, il aura publié huit volumes in-octavo. Il ne peut plus rien donner... » Aussi j'ai pris, bien à contre-cœur, et dans le but de me tirer tout d'un coup d'affaire, le parti de composer deux ou trois pièces de théâtre ! C'est le plus grand malheur qui puisse m'arriver ; mais la nécessité est plus forte et il m'est impossible de m'en tirer autrement. Je verrai si je ne pourrais pas me servir de quelqu'un pour ne pas compromettre mon nom. »

Il est évident qu'il a pensé alors à faire, pour l'art

de l'auteur dramatique, ce qu'il a déjà fait pour l'art du romancier, avec ses œuvres de jeunesse, étudier et pratiquer les procédés du métier pour devenir artiste. A-t-il mis son projet à exécution ? J'en doute. Je ne crois pas qu'il ait collaboré, à cette époque, à aucun vaudeville, à aucun mélodrame. S'il l'avait fait, il se serait trouvé dès lors assez lancé dans le monde dramatique, assez initié à ses procédés pour ne pas laisser à d'autres le profit des nombreuses adaptations théâtrales qui se firent de ses romans à peu de temps de là.

Mais, au moment où il écrivait cette lettre si navrante, il avait la tête bouleversée par l'inquiétude :

« J'ai été bien désolé pendant huit jours ! Il me faudrait au moins six semaines de tranquillité parfaite pour te remettre les quatre mille huit cents francs des deux ouvrages que je vais faire. Si tu ne trouves aucun moyen d'arriver à cela, écris-le moi ; je suis déterminé à tout fondre et à recommencer sur nouveaux frais. Ce serait absurde, car, sauf cette gêne de six mois environ, je ne me suis jamais trouvé dans une plus belle position. Tôt ou tard, la littérature, la politique, le journalisme, un mariage ou une grande affaire me feront une fortune. Il nous faut encore un peu souffrir. Si je souffrais seul !... Voilà quatre ans que vingt fois j'ai eu l'idée de m'expatrier. Mais tu es maintenant bien souffrante, et la nécessité te force à devenir une des causes de mes tourments secrets. Je t'ai donné presque tous mes embarras, outre les tiens ; cela me fait un mal affreux. »

Le mois suivant, il ne pense plus guère qu'à la littérature ; il est un peu rasséréné. Une lettre de

sa sœur a opéré ce prodige. « Merci, lui écrit-il ; le dévouement des cœurs aimés nous fait tant de bien ! Tu m'as rendu cette énergie qui m'a fait jusqu'ici surmonter les difficultés de ma vie ! Oui, tu as raison, je ne m'arrêterai pas, j'avancerai, j'atteindrai le but, et tu me verras un jour compté parmi les grandes intelligences de mon pays ! »

Quelle confiance dans son courage ! Quelle superbe conscience de son génie ! Quelle merveilleuse intuition de l'avenir !

« Mais, continue-t-il, quels efforts pour arriver là ! Ils brisent le corps, et, la fatigue venue, le découragement suit !

» Cette *Notice biographique sur Louis Lambert* est une œuvre où j'ai voulu lutter avec Gœthe et Byron, avec *Faust* et *Manfred*, et c'est une joute qui n'est pas encore finie ; les épreuves ne sont pas encore corrigées. Je ne sais si je réussirai, mais ce quatrième volume de *Contes philosophiques* doit être une dernière réponse à mes ennemis et doit faire pressentir une incontestable supériorité. Aussi faut-il pardonner au pauvre artiste sa fatigue, ses découragements et surtout son détachement momentané de toutes sortes d'intérêts étrangers à son sujet. *Louis Lambert* m'a coûté tant de travaux ! Que d'ouvrages il m'a fallu lire pour écrire ce livre ! Il jettera peut-être, un jour ou l'autre, la science dans des voies nouvelles. Si j'en avais fait une œuvre purement savante, il eût attiré l'attention des penseurs, qui n'y jetteront pas les yeux. Mais, si le hasard le met entre leurs mains, ils en parleront peut-être !...

» Je crois *Louis Lambert* un beau livre ! Nos

amis l'ont admiré ici, et tu sais qu'ils ne me trompent pas !

» Pourquoi revenir sur son dénouement ? Tu connais la raison qui me l'a fait choisir ! Tu as toujours peur. Cette fin est probable, et de tristes exemples ne la justifient que trop ; le docteur n'a-t-il pas dit que la folie est toujours à la porte des grandes intelligences qui fonctionnent trop ?...

» Quelque jour, quand mes œuvres seront développées, vous verrez qu'il a fallu bien des heures pour avoir pensé et écrit tant de choses ; vous m'absoudrez alors de tout ce qui vous aura déplu, et vous pardonnerez, non l'égoïsme de l'homme (l'homme n'en a pas), mais l'égoïsme du penseur et du travailleur... »

Dans cette lettre pleine de tendresse pour sa famille, il annonce encore que, si, l'hiver suivant, sa position n'est pas changée, il est décidé à faire du théâtre, et à sortir sa pauvre mère de sa situation. « Je lui sacrifierai, dit-il, mon avenir politique... »

En même temps il écrit des *Contes drôlatiques*, continue sa collaboration régulière à la *Revue de Paris*, a un manuscrit prêt pour la *Revue des Deux-Mondes*, un autre pour l'*Artiste;* et c'est d'Aix qu'il écrit en septembre à sa mère pour lui annoncer qu'il va aller à Genève et à la Grande-Chartreuse, qu'il a fait ses comptes et qu'au 15 février, elle aura reçu les dix mille francs. Il n'a dépensé que quatre cent soixante-dix francs en trois mois ! « Hein, mère, si je suis un peu poète et rêveur, avoue que je suis bien économe ! »

Le même mois, il écrit aussi à madame Carraud

qu'il a encore corrigé *Lambert*. « Comme une ourse, j'ai léché mon petit... En somme, je suis satisfait. C'est une œuvre de profonde mélancolie et de science. Vrai, je mérite bien d'avoir une maîtresse et, tous les jours, mon chagrin s'accroît de n'en point avoir, parce que l'amour, c'est ma vie et mon essence... »

Quelle note ! Que de sentiments demandent à s'épanouir dans ce large et riche cœur ! Que de pensées, que de projets, que d'aspirations se heurtent dans ce puissant cerveau !

Et il a trente-trois ans !

Deux lignes plus loin : « La *Bataille* est commencée. » Il s'agit de la bataille d'Austerlitz, un livre qui n'a jamais paru. Balzac a, plus tard, pour parfaire cet ouvrage, et donner à certains épisodes un caractère d'exactitude, visité lui-même le champ de bataille et levé des plans topographiques.

J'ai vu, en 1855, entre les mains d'Armand Dutacq, une carte sur laquelle Balzac avait indiqué les positions des corps commandés par divers généraux et colonels dont les noms figurent dans la Comédie humaine. Cette carte curieuse devait être jointe à des fragments du manuscrit destiné à faire partie des *Scènes de la vie militaire*.

Ces fragments ont probablement été perdus, ainsi que quelques autres, car il n'en est pas question dans les Œuvres complètes.

A deux lignes de là encore, autre visée. La tentation politique reparaît.

» M. Bergès a dû recevoir mon livre. Si les Angoumoisins veulent de moi pour député, je veux bien d'eux pour commettants. »

Quelque intérêt que je trouve et que le lecteur puisse trouver à suivre ainsi, presque au jour le jour, ce noble esprit dans ses développements et ses oscillations entre les tendances diverses qui se disputent son âme et son cerveau et les nécessités pécuniaires qui tracassent sa vie, je ne pousserai pas plus loin ce commentaire de ses pensées et de ses actes par ses lettres. Il y aurait tout un gros livre à faire sur ce sujet : « Balzac commenté par ses actions, par sa correspondance et par ses préfaces. » Peut-être essayerais-je de l'entreprendre si l'âge et les forces physiques m'en laissaient le temps et le moyen !

Mais tel n'est pas le sujet de cet essai qui doit avoir pour objet moins la vie de l'homme que son œuvre, son immense portée, son influence dans ce siècle si troublé, dont elle reflète si exactement les grandeurs, les petitesses, les splendeurs, les faiblesses, les enthousiasmes, les doutes, comme pour satisfaire à ce programme littéraire qu'il a lui-même tracé dans cette seule phrase :

« Une littérature doit être l'expression de la société de son temps. »

J'ai seulement tenu à analyser minutieusement les premiers essais littéraires de ce grand esprit, à suivre le mouvement de sa formation, de sa croissance, en même temps qu'à signaler les obstacles formidables contre lesquels il eut à lutter avant d'arriver à cette virilité d'âme, de génie et de talent qu'il avait acquise à la fin de 1832, obstacles qu'il lui fallut encore combattre, même après l'épanouissement de sa célébrité.

Désormais je tâcherai de me borner, dans cette

partie biographique, à signaler les faits culminants de son caractère et de son existence.

J'ai dit que la politique l'avait ressaisi.

En effet, tout en projetant un voyage à Rome et à Naples dont les frais seront couverts par le prix d'un petit volume in-18, qu'il vient d'écrire en trois jours et trois nuits, — *le Médecin de campagne*, rien que cela, s'il vous plaît ! — il pose encore sa candidature à Angoulême ; et, dans le cas où il échouerait, comme il va avoir pour compagnons de son voyage en Italie madame de Castries et le duc de Fitzjames, il compte sur celui-ci, qui sera probablement élu dans deux collèges pour le recommander à celui des deux collèges pour lequel il n'optera pas.

« Je ferai ce beau voyage, écrit-il à sa mère, avec le duc, qui sera comme un père pour moi. Alors, je serai en relation partout avec la haute société. »

Etre en relation avec la haute société, c'était une de ses grandes ambitions, je dirai plus, c'était peut-être un des besoins de son génie, une des nécessités de l'œuvre entreprise.

Cette haute société qu'il a commencé à esquisser dans quelques-unes de ses *Scènes de la vie privée*, cette société qu'il a presque devinée grâce à sa merveilleuse puissance d'intuition de *voyant*, il veut l'étudier de près, vivre de sa vie, vérifier l'exactitude de son premier crayon, la justesse de ses premières touches, et c'est pour ce motif et, je crois, dans ce but profondément littéraire qu'il va prêter l'appui de son talent au parti légitimiste, lequel ne l'accueillera que comme auxiliaire, quoiqu'il ait l'espoir de devenir son guide et son chef.

C'est ce qui résulte d'une belle lettre écrite le même jour à madame Carraud pour lui annoncer que « la *Bataille* va paraître, et quelque chose de mieux que la *Bataille*, un livre selon votre cœur, le *Médecin de campagne*. »

Remarquez bien qu'au moment où il se déclare légitimiste et se dispose comme tel à demander à Angoulême les suffrages des électeurs royalistes, il vient d'écrire le *Médecin de campagne*, un livre qui, bien qu'il le proclame *bienfaisant* et digne du prix Montyon, respirait, même dans son premier jet et avant qu'il le complétât par ses développements définitifs, les sentiments de la plus pure et de la plus haute démocratie et contenait des idées qui se rapprochent beaucoup de celles de certaines écoles socialistes.

Mais voici comment il concilie ses aspirations, ses idées, ses principes, avec le parti qu'il a pris, « non pas aveuglément, non point mû par aucune considération personnelle. »

« Mon plan de pouvoir, écrit-il à madame Carraud, mes idées sont saines et justes, je le crois du moins. Elles comportent beaucoup plus des vôtres que vous ne pensez. Seulement, je prends une route que je crois plus sûre pour arriver à un bon résultat. Vous ne voyez qu'une partie des intérêts, des choses, des personnes et des mœurs. Je crois voir tout et tout combiner pour un pouvoir politique prospère. Jamais je ne me vendrai. Je serai toujours, dans ma ligne noble, et généreux. La destruction de toute noblesse hors la Chambre des pairs ; la séparation du clergé d'avec Rome ; les limites naturelles de la France ; l'égalité parfaite de la classe moyenne ; la

reconnaissance des supériorités réelles; l'économie des dépenses, l'augmentation des recettes par une meilleure entente de l'impôt, l'instruction pour tous. voilà les principaux points de ma politique, auxquels vous me trouverez fidèle. Il y aura cohésion entre mes paroles et mes actions. »

Tel est le programme secret de Balzac.

Eh bien, jugez vous-même s'il ne se rapproche pas encore aujourd'hui en un grand nombre de points des *desiderata* des démocrates les plus avancés!

Et c'est au parti légitimiste qu'il va demander de lui ouvrir les voies pour arriver à la réalisation de ces grandes et fécondes réformes. Il ne dissimule pas toutefois qu'il ne doit pas les lui révéler.

« Je vous parle à cœur ouvert, dit-il plus loin, parce que je sais que vous respecterez les secrets de ma pensée politique ; elle est de nature à me vouer à la haine de mon parti, s'il la connaissait. Mais il est impossible de la faire triompher sans la coopération, sans la conviction des chiffres. Je ne le trompe pas. Je crois que son existence est liée à la reconnaissance sans arrière-pensée des choses voulues par la nature des idées du siècle. »

Non certes, il ne le trompait pas, le parti légitimiste; sincèrement il croyait, il espérait le convertir aux idées, aux nécessités modernes.

Combien d'autres ont eu cette généreuse illusion de croire à la conciliation possible du principe royaliste avec l'esprit, les aspirations, les intérêts du siècle!

Pour ne citer que les plus illustres, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, n'ont-ils pas com-

mencé par mettre leur génie au service de ces principes ?

Ces trois grands hommes ont reconnu l'inutilité de leurs efforts, la stérilité de leur dévouement. Le premier s'est retiré fièrement sous sa tente en prophétisant avec un accent mélancolique, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, l'avènement prochain de la démocratie.

Les deux autres se sont mis, sans marchander, au service des idées modernes et ont contribué puissamment à leur triomphe. La Postérité en tiendra compte à leur mémoire !

Combien de temps dura l'illusion de Balzac sur le parti légitimiste? Je ne sais. Le 9 octobre il écrit encore d'Annecy à sa mère :

« J'enverrai encore un article au *Rénovateur;* car, au prochain renouvellement de la Chambre, je veux être député. »

Mais, à la fin de ce mois, tout semble changé dans ses dispositions; il renonce provisoirement à son voyage en Italie et écrit de Genève qu'il va rentrer en France et est « bien mécontent de M. Laurentie », un des meneurs du parti royaliste, rédacteur en chef du *Rénovateur*.

Bientôt il est absolument reconquis par la littérature. Avant la fin de l'année, après un court séjour à Nemours, il s'installe à Paris, rue Cassini, d'où il écrit à madame Carraud, en février 1833 :

« Il faut vous dire que je suis enfoncé dans un travail exorbitant. Ma vie est changée mécaniquement. Je me couche à six ou sept heures comme les poules ; on me réveille à une heure du matin, et je travaille jusqu'à huit heures ; je dors encore une

heure et demie ; puis, je prends quelque chose de peu substantiel, une tasse de café pur et je m'attelle à mon fiacre jusqu'à quatre heures ; je reçois, je prends un bain ou je sors; et, après dîner, je me couche. Il faut mener cette vie-là pendant quelques mois pour ne pas me laisser déborder par mes obligations.

« Le profit vient lentement, les dettes sont inexorables et fixes. Maintenant, il y a pour moi une certitude de grande fortune ; il faut encore l'attendre et travailler pendant trois ans ; il faut se faire, se corriger, mettre tout à l'état monumental, travail ingrat, non compté, sans profit immédiat.

« Je veux ma liberté, mon indépendance morale et pécuniaire ; à cette pensée, je sacrifie le monde sans aucun regret... »

Il est hors de doute qu'il sacrifie aussi ses visées politiques et surtout son affiliation au parti légitimiste pour se donner exclusivement à ce travail acharné qu'il a pratiqué durant presque tout le cours de son existence, et, parfois, dans des conditions encore plus absorbantes.

Jules Sandeau m'a conté, qu'à l'époque où il habitait le pavillon de la rue Cassini, Balzac, à un certain moment, s'enferma dans sa chambre, contrevents hermétiquement clos, rideaux parfaitement tirés, de façon à faire, dans cette pièce, une nuit *permanente*. Quatre bougies sur un candélabre l'éclairaient. Un joli feu de bois brillait dans la cheminée devant laquelle chauffait en *permanence* une cafetière. Une couchette de fer, une table carrée à tapis vert, un fauteuil, constituaient tout l'ameublement.

Le grand romancier demeura cloîtré dans cette chambre pendant vingt-deux journées et vingt-deux nuits consécutives, sans prendre l'air extérieur, sans jouir de la lumière solaire, sans voir d'autre figure humaine que celle du domestique qu'il sonnait lorsqu'il éprouvait le besoin de manger, s'humectant de temps à autre le gosier par quelques gorgées de café pur, se jetant sur son lit aux heures où le sommeil le terrassait et se maintenant dans l'ignorance complète et voulue des faits extérieurs, de l'état du ciel, des heures qui s'écoulaient, du jour et de la nuit.

Il ne se délivra de cette captivité volontaire que quand il eut écrit le mot *fin* à la dernière page du manuscrit qu'il avait commencé au moment de son entrée en cellule.

De cette contention d'esprit prolongée, de cette concentration de pensée prodigieuse, dont aucun écrivain n'a, je crois, donné un autre exemple, était sorti un ouvrage complet en deux volumes in-octavo. Il me semble, si ma mémoire est fidèle, qu'il s'agissait du *Lys dans la Vallée*, ou du moins de la première version, destinée à la *Revue de Paris*, et qu'il récrivit presque entièrement sur les épreuves.

Quoi qu'il en soit, au milieu de cette grande fièvre de travail qui l'agitait au moment où il écrivait à madame Carraud, en même temps qu'il achevait le *Médecin de campagne*, qui allait lui valoir tant de critiques et d'attaques, plus un inique procès et une condamnation pour avoir mis huit mois à le récrire et à en faire un chef-d'œuvre, en même temps qu'il préparait *Eugénie Grandet*, la *Recherche de l'absolu*, etc., etc., une autre idée le préoccupait, celle de

l'insuffisance du rendement pécuniaire que produisait le travail formidable auquel il consacrait sa vie.

Avez-vous remarqué cette petite phrase : « Le profit vient lentement » ? Oui, bien lentement, en effet, au gré de cet infatigable travailleur qui s'est donné la tâche colossale de dégager la responsabilité de sa famille en payant ses dettes personnelles et de se faire une fortune.

Et ne croyez pas que ce soit seulement l'idée mercantile et individuelle qui tracasse son cerveau, déjà si remué par les nombreuses conceptions qu'il tient en gestation. Non, comme il n'est pas doué seulement d'une haute intelligence, mais aussi d'un cœur généreux et bien situé, au fond de la plupart des pensées qui se forment dans ce puissant esprit il y a une aspiration élevée, un intérêt général, collectif.

Il sent, il estime, il juge, cet homme, avide de justice avant tout, que la rémunération dévolue aux productions du savoir, de l'intelligence, de l'imagination, n'est pas conforme aux règles de l'équité distributive.

Il compare la fonction de l'écrivain, de l'homme de lettres aux autres fonctions libérales, et il lui semble que la société n'attribue pas aux travailleurs de l'intelligence, dans la répartition des avantages sociaux, une quotité suffisante et proportionnée à leur labeur et aux services qu'ils rendent.

Il étudie les industries, les commerces, les trafics interposés entre le producteur littéraire, scientifique et le consommateur ; il n'a point de peine, lui qui a été journaliste, libraire, imprimeur, à se rendre

9.

compte de l'énorme portion de profits qu'absorbent ces intermédiaires ; il suppute aisément et déplore la minimité de la part attribuée au savant, au penseur, à l'écrivain.

Par lui-même il juge de la somme considérable de savoir, d'études, de volonté persévérante nécessaire à l'ouvrier de la plume, des nombreuses difficultés qui se dressent devant lui, du courage indispensable pour les vaincre ; il compare aux éléments de succès, si rares et si épineux pour l'artiste littéraire, les facilités dont jouissent les autres artistes, conservatoire, concours, expositions, débouchés multiples ! Et il se dit qu'évidemment, il y a là un état de choses faux, inique, absurde dont la réforme la plus prompte s'impose.

Il réfléchit qu'autrefois poètes et gens de lettres, s'ils étaient pauvres, vivaient des pensions royales ou des bienfaits des grands ; il se dit que la Constituante, en leur conférant la liberté et un faible rudiment de propriété intellectuelle, en les mettant face à face avec le Public, désormais leur seul bienfaiteur, n'a probablement pas suffisamment remplacé l'ancien état de choses ; il en conclut qu'il y a un problème à résoudre, une loi à découvrir qui corrige les vices de ce régime révoltant ; il veut la chercher ; il espère la trouver ; mais, en attendant, il scrute les moyens propres à rapprocher l'écrivain du lecteur, à relever la dignité de l'auteur, à supprimer ou à transformer l'intermédiaire du cabinet de lecture, à améliorer la forme du livre, de façon à lui rendre accessibles les bibliothèques privées et publiques.

Déjà, grâce un peu à son instigation, la librairie

de romans a renoncé aux horribles petits in-12 du temps de la Restauration pour adopter le format in-octavo, plus élégant.

N'est-ce pas, je crois, la *Physiologie du mariage*, publiée par cet intelligent et audacieux éditeur, Alphonse Levavasseur, qui a inauguré cette réforme?

C'était une grande témérité que d'éditer ainsi un livre d'un auteur encore inconnu qu'on était allé chercher, pour traiter avec lui, dans sa mansarde de la rue Lesdiguières ?

Depuis, tous les éditeurs ont suivi ce mouvement. Balzac a exigé des siens l'in-octavo pour les *Scènes de la vie privée*, les *Scènes de la vie parisienne*, les *Contes drolatiques*, etc.

Mais, bientôt malheureusement, l'abus du mercantilisme va, par la mauvaise qualité du papier, la défectuosité de l'impression, la multiplicité des blancs, les conditions de la vente, faire de l'in-octavo de romans une marchandise aussi déplorable et aussi incompatible avec les bibliothèques respectables que pouvait l'être le vulgaire petit in-12.

Alors, comme je le raconterai tout à l'heure, Balzac, toujours initiateur, trouvera un nouveau remède à cette plaie nouvelle.

Avant cela toutefois, frappé du tort que fait à l'auteur de contes et de romans cette piraterie littéraire qui pratique ses exactions et ses rapines sous les formes de reproductions, de traductions, de contrefaçons françaises et étrangères, d'adaptations dramatiques, il jettera, dans la *Revue de Paris*, cet éloquent cri d'alarme qui porte la date du 1er novembre 1834 et le titre de *Lettre aux écrivains français du dix-neuvième siècle*.

Cette lettre est non seulement une des plus belles pages de son œuvre d'écrivain, mais aussi une des plus honorables, des plus grandes pages de sa vie d'homme, de citoyen. Elle respire la plus noble, la plus énergique passion pour la vérité, pour le bien, pour la justice.

Jamais avocat, jamais orateur plaidant pour une cause collective ou générale ne déploya plus de force de dialectique, plus de chaleur, plus d'âme que Balzac dans ce beau plaidoyer *pro aris et focis*, comme dit l'épigraphe.

Ce beau morceau sembla passer inaperçu de ceux à qui il s'adressait ; du moins les écrivains parurent-ils y rester insensibles.

En vain leur criait-il : Nous avons des droits moraux, humains, légaux, des intérêts qui sont communs entre nous; unissons-nous, associons-nous tous, citoyens de la République des Lettres, pour les faire valoir, les protéger, les défendre ! Si ce n'est pas au nom de la dignité de notre profession, de la vérité, de la sainte équité que vous voulez répondre à mon appel, que ce soit au nom de votre intérêt, de votre fortune, de l'avenir de vos femmes, de vos enfants, de vos familles !

Il pressentait, il devinait, il *voyait* déjà, ce grand laboureur des champs de l'avenir, les immenses bienfaits que sont destinés à produire pour les sociétés humaines les syndicats professionnels et le principe même de l'association !

En vain leur dit-il : Laissons de côté nos passions et nos intérêts politiques, nos petites jalousies personnelles, groupons-nous, réunissons-nous, nous tous qui tenons une plume et qui en vivons ou aspi-

rons à en vivre, pour causer de ce qui nous intéresse tous, l'exploitation, la propriété, le rendement des œuvres que produit notre cerveau, que façonne notre travail !

Personne ne répondit. Tous feignirent de n'avoir point entendu. Les uns étaient attachés à des partis politiques qui ne leur laissaient point la liberté de s'engager dans une pareille campagne ; les autres étaient enchaînés par des traités avec des libraires ou des recueils périodiques dont une association fondée dans le but exprimé par la lettre aurait pu contrarier les intérêts.

Donc, tout le monde garda un silence prudent.

Toutefois le grain jeté par le puissant semeur ne resta pas complètement stérile. Il mit près de quatre ans à germer, et ce fut de ce germe que sortit en 1838 la *Société des Gens de Lettres.*

Il me paraît incontestable, en effet, quoique Balzac ne soit pas compté parmi les fondateurs de cette société, — je crois qu'il était à Milan lors de la réunion du premier groupe, — que sa lettre aux écrivains français peut et doit être considérée comme une sorte de préface ou d'exposé des motifs de la création de ce syndicat professionnel et de ses premiers statuts, comme une introduction au code littéraire dont il a écrit la formule.

Certes la Société en question était loin, à son origine surtout, de réaliser tout ce que Balzac voulait obtenir d'une association générale des écrivains français. Il est probable que, s'il eût assisté aux premières délibérations, il eût voulu élargir considérablement le programme des fondateurs. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il fut le premier inspira-

teur de l'idée à laquelle les écrivains français doivent le bienfait de posséder une institution qui a contribué puissamment à faire prolonger la durée de la propriété littéraire, à faire valoir leurs droits à peu près dans le monde entier au moyen de traités internationaux, — qui leur prête son concours dans les affaires litigieuses, fait des avances ou donne des secours à ceux qui sont gênés, leur fournit le moyen de faire élever leurs enfants en leur attribuant des bourses gratuites dans les lycées et les collèges, enfin assure aux vieillards des pensions, modiques encore à présent, mais dont la quotité augmentera avec la prospérité de la caisse.

D'autres ont eu l'insigne honneur de donner un corps à l'idée du grand penseur, de formuler quelques-uns de ses rêves et d'imprimer la vie réelle à l'institution qui est sortie de leurs travaux et ils méritent d'en être proclamés les fondateurs. Mais on ne peut disconvenir, tout en glorifiant leurs noms et leur œuvre, que s'ils furent les Améric Vespuce de ce nouveau monde de l'Association littéraire, Balzac en fut le Christophe Colomb !

Je le répète, ce n'est pas encore tout ce que désirait Balzac. Dans son enfance et dans sa jeunesse, il voyait souvent une vieille dame, amie de sa grand'mère, qui avait beaucoup connu Beaumarchais et aimait à évoquer les souvenirs de ce grand écrivain dramatique, qui avait été en même temps un lutteur si actif et si passionné (1).

(1) Beaumarchais fut incontestablement l'initiateur de l'idée profondément équitable à laquelle l'Association des auteurs dramatiques doit sa constitution et son admirable fonctionnement. C'est ce qui a fait dire à Sainte-Beuve que « la Société

L'auteur de la *Peau de Chagrin* avait été enthousiasmé du rôle qu'avait joué l'auteur du *Mariage de Figaro* dans la question des droits d'auteur; il aurait voulu être, pour tous les écrivains, les auteurs de livres au dix-neuvième siècle ce que Beaumarchais avait été pour les auteurs de pièces de théâtre, réussir à trouver et à établir le quantum de la part légitime due à l'écrivain sur le prix de vente de ses livres, de même que l'auteur dramatique perçoit une part des recettes encaissées par les théâtres où se jouent ses pièces.

Etablir cette proportion, en assurer la perception par des procédés pratiques, simples, certains, infaillibles, là était le problème, là il est encore aujourd'hui en partie.

Ce dut être en en cherchant la solution que Balzac imagina le système dont il fut incontestablement, à mes yeux, l'initiateur.

Voici comment le hasard me fit l'un des témoins de la naissance de ce système :

Un de mes camarades d'enfance, dessinateur distingué, qui est mort à peu de temps de là dans la fleur de la jeunesse et du talent, était cousin germain de Jules Sandeau, lequel habitait rue Cassini.

» des auteurs dramatiques constituée de nos jours ne devrait
» jamais se réunir sans saluer le buste de Beaumarchais. »

Aujourd'hui il dirait probablement « la statue », et je prends la liberté de le dire pour lui. Or, Beaumarchais n'a point encore de statue à Paris, sa ville natale. Il serait de l'honneur, je crois, de l'Association ou d'un de ses illustres et opulents membres de prendre l'initiative d'une souscription dans le but d'élever un monument à ce créateur de la fortune de tous. — Depuis 1890, année où cette note fut écrite, un concours a été ouvert par le Conseil municipal de Paris pour l'exécution d'un monument à Beaumarchais (octobre 1891).

Comme c'était alors pour tout jeune homme quelque peu frotté de littérature une grande curiosité que de voir, d'approcher de près l'auteur de la *Peau de chagrin*, j'accompagnais souvent mon ami chez son parent; mais je n'avais pas encore eu l'heur de rencontrer le grand homme.

Un soir que nous faisions ensemble, mon camarade et moi, une partie de billard dans un café du Palais-Royal, tout à coup mon partenaire, en voyant deux messieurs quitter la table sur laquelle ils venaient de prendre une consommation et s'acheminer vers la porte de sortie, m'arrêta le bras au milieu de l'exécution d'un carambolage brillant et me dit :

— Tu vois bien ce gros bonhomme qui s'en va là, avec l'autre?

— Oui, eh bien?

— Tu peux le regarder attentivement, toi qui te plains toujours de ce que je n'ai pas pu réussir à te faire voir Balzac quand nous sommes allés rue Cassini. Maintenant tu l'as vu, c'est lui!

— Pas possible! m'écriai-je, frappé de l'inélégance du personnage.

— Rien n'est plus certain; mais il a l'air plus *calé* chez lui, quand il a sa robe de chambre.

(On sait que l'auteur de la *Théorie de la démarche*, qui savait être *fashionable* quand il voulait, affectait, à ses heures, de sortir dans les toilettes les plus négligées.)

— C'est Balzac! répétai-je d'un air déçu, en le suivant des yeux ainsi que son compagnon.

— Mais, dis-je à mon ami, c'est curieux, je connais le monsieur qui est avec lui. Ou je me trompe

bien, ou c'est le libraire de la rue de Seine chez qui je suis allé le mois dernier de la part de ton cousin, pour causer d'un travail littéraire.

— Charpentier?

— Précisément.

Au même instant, comme nous reprenions notre partie interrompue :

— Tiens, dit mon ami, en courant à la table de marbre que les deux consommateurs avaient occupée, ils ont oublié un papier.

— C'est drôle! il n'y a presque que des chiffres, au crayon.

Et nous voilà tous les deux à nous escrimer avec nos bons yeux de vingt ans pour tâcher de déchiffrer les espèces d'hiéroglyphes dont était couvert ce carré long de papier Bristol qui ressemblait à un feuillet arraché d'un calepin.

Ce qui me frappa d'abord, ce fut la répétition très fréquente des chiffres 3,5 — 35 — 350, etc. Puis, je remarquai deux lignes ainsi tracées :

D. d'a, 1,000 — 10,000 — 20,000 — 100,000!!!
350 — 3,500 — 7,000 — 35,000!!!

Enfin, une foule de mots abrégés F. g. — F. c. — Com. — P. — T. — Br. — Couv. — Pub. — Rem., avec des chiffres à la suite de chaque mot.

Comme nous nous étions inutilement creusé la cervelle l'un et l'autre sans réussir à y comprendre quelque chose, le lendemain matin nous courûmes chez Sandeau pour lui montrer le papier en question et tâcher d'obtenir de lui l'explication de cet étrange rébus.

L'auteur de *Marianna* ne parut pas beaucoup plus au courant que nous. Il s'empressa d'aller à la

chambre de Balzac lui porter notre trouvaille. Celui-ci ne se donna même pas la peine de venir nous remercier.

Plus tard, lorsque parut le premier volume de Balzac dans le format grand in-18 jésus, Jules Sandeau, initié par son illustre ami, nous fit comprendre que nous avions tenu entre les mains l'œuf, pour ainsi dire, de la Bibliothèque, du format Charpentier et de cette combinaison ingénieuse qui consistait à attribuer à l'auteur le dixième du prix fort des livres publiés, soit trente-cinq centimes par exemplaire tiré.

C'est ce qui avait amené Balzac à inscrire sur son devis au crayon les chiffres triomphants, suivis chacun de trois points d'exclamation : 100,000!!! 35,000!!! — ce qui voulait dire que, pour un volume tiré à cent mille, l'auteur devait récolter trente-cinq mille francs.

Balzac estimait toujours que chacun de ses volumes, coté pour le public à un prix raisonnable et bien exploité, devait se vendre au moins à cent mille; et il avait peut-être raison. Or, il avait tout prêts à entrer dans cette collection assez de romans et de nouvelles pour remplir une quinzaine d'in-18. A raison de trente-cinq mille francs par volume, c'était plus de cinq cent mille francs qu'il aurait à toucher avant peu de temps. La libération de ses dettes, plus un commencement de fortune, quoi!

Mais un obstacle s'oppose à la réalisation de ce beau rêve, qui date de 1838. Cet obstacle vient des traités par lesquels il est lié envers plusieurs libraires, des affaires qu'il a faites, en même temps qu'il écrivait ses beaux livres datés de 1834, 1835,

1836 : L'*Histoire des Treize*, — *Sèraphita*, — la *Recherche de l'Absolu*, — la *Femme de trente ans*, — le *Père Goriot*, — le *Contrat de mariage*, — le *Lys dans la vallée*, — l'*Interdiction*, — le *Cabinet des antiques*, — la *Vieille fille*, etc., sans compter sa collaboration assidue, permanente à la *Chronique de Paris*, durant les neuf mois que vécut ce recueil, qu'il avait fondé.

Car il faut que je revienne un peu en arrière pour dire le plus brièvement possible ce qu'avaient été pour lui ces trois années de luttes et d'angoisses douloureuses et sans cesse renaissantes.

Il avait eu d'abord l'affaire Werdet.

Un jeune et enthousiaste éditeur avait été tellement fasciné par le génie et par la gloire de Balzac qu'il avait entrepris de désintéresser les six libraires qui exploitaient des ouvrages de lui et envers lesquels il avait des engagements, dans le but ambitieux de devenir le seul éditeur de Balzac.

Lui-même a raconté au public dans un volume diffus, rempli de contradictions et d'insinuations calomnieuses sur le caractère de son auteur favori, à quel degré d'affolement l'avait conduit son admiration passionnée pour le génie et pour la personne de l'auteur du *Père Goriot*.

A cette opération, compliquée du rachat de tous les exemplaires des divers ouvrages de Balzac restant dans les magasins de leurs divers éditeurs Werdet avait employé, non seulement son capital de fondation, mais encore l'argent qu'il avait pu se procurer par son crédit, qui était alors considérable sur la place de Paris.

Werdet ne s'était pas borné à monopoliser tout le

Balzac. Il avait voulu aussi, pour faire cortège à l'illustre chef de file et grossir son catalogue, publier un certain nombre de livres d'auteurs plus ou moins connus qui jouissaient des sympathies de son grand homme. Sur la recommandation de Balzac le téméraire éditeur achetait et payait, en billets à longue échéance, tous les manuscrits qu'on venait lui offrir, pour peu qu'ils portassent l'apostille magique et irrésistible.

Or, Balzac a toujours eu la recommandation facile pour les jeunes auteurs en qui il reconnaissait un germe ou une promesse de talent. (Un écrivain, devenu célèbre depuis, me montrait un jour un carton vert rempli de papiers timbrés et portant cette étiquette ainsi libellée) : *produit de mon premier roman.* — Il y en a, me disait-il, pour trois mille deux cent soixante-trois francs soixante centimes, que j'ai payés pour frais de protêts, jugements, saisies, et cœtera, en remboursant les billets que m'avait souscrits Werdet pour prix de la première édition de mon premier roman... qui a eu, vous le savez, un grand succès. C'est pourtant grâce à la recommandation de Balzac qu'il avait consenti à m'éditer !

De cette disproportion entre ses ressources et le développement qu'il voulut donner à son entreprise il résulta que Werdet vit bientôt sa signature discréditée, qu'il devint impossible d'escompter ses billets, même d'obtenir des renouvellements et qu'un beau jour le pauvre grand Balzac se trouva sous le coup d'une prise de corps, ainsi qu'en témoigne un billet adressé à son ami de Belloy, qui habitait Poissy, pour lui demander un asile où il

puisse se soustraire aux recherches des gardes du commerce.

« Une chambre, le secret, du pain et de l'eau, accompagnés de salades et d'une livre de mouton, une bouteille d'encre et un lit, voilà les besoins du condamné aux travaux littéraires les plus forcés. »

Il avait eu encore, dans cette période, le chagrin moral et pécuniaire, les révoltes intérieures qu'inspiraient à son esprit avide de justice les adaptations théâtrales qui se pratiquaient journellement sur ses romans, dont on prenait non seulement les sujets mais encore les titres pour en faire des vaudevilles, qui rapportaient à leurs auteurs dix fois plus d'argent qu'il n'en avait obtenu de ses livres. Il y eut trois ou quatre *Père Goriot*, je ne sais combien d'*Eugénie Grandet* sous divers titres. Tel était le cynisme ou plutôt l'absence de sens moral chez ces auteurs qu'aucun d'eux ne pensa jamais seulement à lui demander l'autorisation de trafiquer de sa pensée et de son œuvre.

Précisément à l'époque où il souffrait et gémissait le plus des iniquités de l'adaptation théâtrale et de la contrefaçon qui lui dérobaient la plus grosse part des profits qu'il aurait dû tirer de ses conceptions et de ses compositions, quelques mois après son éloquente protestation adressée aux écrivains français il lui advint, par le fait même de cette *Revue de Paris* où elle avait été publiée, cette aventure inqualifiable de l'impression à l'étranger du *Lys dans la vallée* avant sa publication en France. Il apprit que le Directeur de ce recueil vendait à une revue russe la faculté de publier ses œuvres en même temps qu'elles paraissaient à Paris et en expédiait

les premières épreuves à son correspondant avant toute correction d'auteur.

Or, Balzac, qui cherchait, dans tout ce qu'il écrivait, la perfection de la forme littéraire, avait l'habitude de remanier d'un bout à l'autre, sur les épreuves tirées avec de très grandes marges, les mots, les phrases, les chapitres dont souvent il intervertissait l'ordre, supprimant, ajoutant, çà et là, au gré des inspirations nouvelles que lui suggérait sa lecture, soit des développements à son idée principale, soit des traits caractéristiques aux physionomies de ses personnages, soit des incidents dramatiques au mouvement de l'action, animant le dialogue par des saillies piquantes, colorant ses descriptions, arrondissant ses périodes.

Il avait même, pour couvrir en partie les frais typographiques supplémentaires qu'occasionnaient ces longues et laborieuses corrections, abandonné une somme de cinquante francs par feuille de seize pages sur le prix de rédaction que lui payait la revue.

Il était donc très probable que le texte définitif serait tout autre que celui du premier jet dont les épreuves étaient livrées.

En conséquence il y avait double méfait : — spoliation de l'auteur en vendant une propriété dont il n'avait cédé qu'une seule impression destinée aux abonnés de la revue exclusivement et dont il s'était réservé la libre disposition trois mois après la publication; — trahison littéraire en livrant à la publicité un texte imparfait, une simple ébauche, qui ne devait être l'expression de la pensée de l'auteur qu'après une ou plusieurs revisions, et quand il au-

rait mis au bas son cachet définitif en donnant et signant le *bon à tirer*.

Aux plaintes indignées de Balzac le directeur répondit qu'il n'avait fait qu'user de son droit! Alors la colère de l'auteur, en présence de cette méconnaissance outrageuse des lois les plus élémentaires de l'équité, ne connut plus de bornes ; il voulut rompre toutes relations avec une maison où l'on professait de tels principes. Un procès s'ensuivit.

Je ne raconterai pas en détail les péripéties de cette affaire, dans laquelle il se trouva, par suite d'habiles artifices de procédure, que Balzac, partie lésée, devint défendeur, au lieu d'être demandeur. Cependant il obtint finalement gain de cause et vit ses engagements avec la revue résiliés.

Toutefois un des incidents de ce déplorable conflit lui laissa au cœur une amertume profonde. Plusieurs de ses confrères, quelques-uns hommes de talent et jouissant d'une certaine notoriété, l'avaient abandonné pour se grouper autour de son adversaire qui avait eu l'adresse de leur faire signer une déclaration publique en sa faveur.

Hélas ! ce n'est ni la première, ni la dernière fois qu'on vit des citoyens de la République des Lettres méconnaître inconsciemment le sentiment de la Justice, trahir aveuglément leurs intérêts collectifs et professionnels pour favoriser les prétentions et les manœuvres des féodalités de la librairie et des directions de journaux qui les exploitent et s'enrichissent à leurs dépens !

Il en sera ainsi jusqu'à ce qu'une bonne loi vienne régler les conditions normales de la propriété intellectuelle et établir dans des proportions

équitables les droits du créateur, de l'industriel qui la met en œuvre et les droits même du public et de la postérité.

Je ne parle pas des vexations sans nombre, des blessures d'amour-propre occasionnées par les critiques acerbes, des attaques violentes, des épigrammes offensantes dont il fut l'objet de la part des journaux sérieux ou satiriques que son adversaire avait trouvé aisément moyen d'ameuter contre lui en raison de son attitude à l'égard du parti légitimiste.

Cette attitude lui avait déjà aliéné une portion notable de la jeunesse républicaine de Paris, surtout celle qui affichait des prétentions littéraires et les manifestait par des créations de feuilles périodiques.

Léon Gozlan raconte, dans sa spirituelle, mais un peu fantaisiste étude, *Balzac chez lui*, qu'un petit journal d'étudiants publia un jour une caricature tellement injurieuse pour l'auteur de la *Peau de Chagrin*, de qui elle travestissait outrageusement les mœurs chastes et réglées, qu'il se fâcha sérieusement et déposa au parquet du procureur du roi une plainte en calomnie, en se portant partie civile. Il se décida à renoncer à la poursuite en comprenant qu'il fallait bien se résigner à subir les inconvénients inséparables de la célébrité.

Jugez de l'indignation de ce laborieux et austère penseur, qui considérait avec raison sa chasteté voulue et opiniâtre comme une des conditions hygiéniques de sa puissance de concentration intellectuelle !

VIII

BALZAC AMOUREUX

Outre ces grandes et petites misères de la lutte pécuniaire, du labeur incessant, des attaques imméritées, des calomnies irritantes, il avait eu à supporter aussi l'énorme fardeau de la fondation, de la rédaction, de la responsabilité financière, administrative, politique, littéraire du recueil hebdomadaire *La Chronique de Paris*, qu'il avait créé dans un de ces moments d'irritation où il écrivait à un ami qu'il ne « travaillerait plus à aucun journal, à moins qu'il fût à lui. »

Cette entreprise, qui lui coûta tant de travaux sans gloire et lui valut tant d'embarras et de tracasseries, loin de le rapprocher du but auquel tendaient toutes ses pensées, tous ses efforts, la libération de ses dettes, l'en éloigna davantage, car il voulut rembourser tout l'argent que ses amis avaient engagé, à sa sollicitation, dans cette opération désastreuse.

Enfin, depuis deux ou trois ans, son âme s'était

ouverte à un sentiment nouveau pour lui ; une préoccupation jusqu'alors inconnue à son cerveau était venue prendre place dans son esprit à côté des conceptions de son génie, des fantaisies de son imagination, des calculs et des anxiétés imposés par la nécessité et, par moments, les dominer, les effacer, les lui faire oublier. Il avait rencontré à Neuchâtel, parmi les admiratrices de son génie, une noble comtesse dont la beauté, la grâce, l'esprit, le goût exquisement distingué, avaient produit sur lui une vive impression.

Avait-elle été fascinée par le prestige de la gloire de l'écrivain, charmée par la conversation du causeur fin, délicat, spirituel, qui savait, quand il le voulait, donner à l'expression parlée de ses sentiments, de ses railleries, de ses idées un cours si éloquent, si poétique, si piquant? Avaient-ils l'un et l'autre subi l'influence de cette attraction magnétique qui rapproche soudainement deux cœurs, deux esprits faits pour se comprendre? Je ne sais. Ce qu'il y a de certain, c'est que madame Hanska témoigna le désir de voir des manuscrits du célèbre écrivain, qu'ils se trouvèrent en communion d'idées, d'aspirations religieuses et philosophiques, qu'il se suivit de cette sympathie intellectuelle, dont une admiration commune pour les doctrines de Svedenborg paraît avoir été le trait d'union, une correspondance assez fournie et entremêlée d'envois de manuscrits, de rencontres assez rares, d'observations littéraires, de conseils, laquelle devait aboutir, seize ou dix-sept ans plus tard, à un mariage sitôt suivi, hélas ! de la séparation éternelle !

Cette passion surtout idéale et intellectuelle de

Balzac pour la comtesse polonaise qu'il devait épouser lui inspira très assurément *Seraphita* et fort probablement aussi la merveilleuse « lettre inédite de *Louis Lambert* », laquelle fut écrite en août 1835. Quoiqu'elle tienne une place excessivement importante dans la vie du grand homme, qu'elle ait dû être plusieurs fois le mobile de ses actions, qu'elle soit enfin aujourd'hui à peu près du domaine de l'histoire, je crois devoir imiter la discrétion de l'illustre écrivain qui se plut à l'entourer longtemps de mystère. Je n'en parlerai donc qu'en ce qui concerne la conception et la composition de quelques-unes de ses œuvres.

Quant à cette correspondance, dont une partie a malheureusement été détruite par un incendie, je me bornerai à dire ici que les admirables lettres qui nous sont restées font doublement regretter la perte des autres.

Dans celles-ci, probablement les premières en date, il est vraisemblable qu'on eut trouvé plus de chaleur de cœur, plus d'ardeur de passion, plus de jeunesse et d'exubérance d'idées et de sentiments, quelque chose comme la lettre de Louis Lambert dont je parlais tout à l'heure. Ce n'est pas que celles qu'on lit dans le tome XXIV des Œuvres complètes ne portent l'empreinte d'une tendresse profonde et absolument dévouée, qu'on n'y remarque souvent des pages d'une délicatesse exquise, d'une poésie brillante, d'une philosophie élevée, mais on y sent plus le littérateur que l'homme passionné, et les passages de simple causerie épistolaire, généralement étincelante de cette franche gaieté, de cette subtile finesse d'aperçus, de cette verve railleuse et

sarcastique qui faisaient de la conversation de Balzac un savoureux régal pour les gourmets lettrés, témoignent peut-être un peu trop de la liberté d'esprit, de cerveau et de cœur que lui laissaient ces entretiens à la plume à plusieurs milliers de kilomètres de distance.

C'est ainsi que je trouve au commencement de la première des lettres publiées, datée du 11 août 1835, quelques mots incisifs à propos d'un dîner fait à Ischl (Autriche) par madame Hanska chez madame ***, « au moment même où certains journaux la représentaient comme inventant la machine infernale de Fieschi, et en attendant le succès aux eaux d'Aix, où elle en conférait avec Berryer : « Gouvernez donc les peuples auxquels, en vingt-quatre heures et sur deux cents lieues carrées, on fait accroire de semblables choses ! »

Et douze lignes plus loin, à propos d'un article de la *Revue des Deux-Mondes*, cette facétie plus que vive : « Ne confondons pas Capefigue et Lherminier avec les roses et les lys ; laissons-les parmi les chardons, qui sont chers à plus d'un titre à ces Excellences. Vous me ferez lire *Au delà du Rhin*, puisque vous le voulez ; mais j'ai peur de vous le reprocher, malgré la foi que j'ai vouée à votre beau front. »

N'y a-t-il pas là plus d'esprit et de galanterie que de passion ?

Plus loin il va parler de l'énormité de ses travaux, de l'insuffisance de leurs produits, de ses fatigues, et il va devenir éloquent.

« On parle, dit-il, des victimes dues à la guerre, aux épidémies ; mais qui est-ce qui songe aux

champs de bataille des arts, des sciences et des lettres, et à ce que les efforts faits pour y réussir entassent de morts et de mourants. Dans ce redoublement de travaux qui m'a saisi, pressé que je suis par la nécessité, rien ne me soutient? Du travail, toujours du travail! Des nuits embrasées succèdent à des nuits embrasées, des jours de méditation à des jours de méditation, de l'exécution à la conception, de la conception à l'exécution!... Je ne sais si jamais cerveau, plume et main auront fait pareil tour de force à l'aide d'une bouteille d'encre. »

Enfin, après avoir parlé encore de ses travaux, de ses fatigues, de ses embarras, quelques lignes dans lesquelles apparaît l'amoureux, toujours plus tendre que passionné :

« Adieu, au revoir à Vierzschovnia! fallût-il traverser l'Europe pour venir vous montrer un visage vieilli, mais un cœur toujours déplorablement jeune, qui bat à tout propos, à une ligne griffonnée, à une adresse, à un parfum, comme si je n'avais pas trente-six ans! »

Cette sensibilité, cette impressionnabilité de cœur, il les conserva jusqu'à sa mort!

Dans une autre lettre, un peu longue, datée de Paris, 20 janvier 1838, où il parle beaucoup de ses chagrins, des calomnies dont il est l'objet, — un peu de l'affaire scandaleuse Lincoln, « qui ne peut vous être racontée, parce que je ne dois ni ne puis vous la dire, vu ses détails scabreux... », — après un éloquent accès de misanthropie qui se conclut par cette orgueilleuse sortie : « Je n'ai ni amis ni serviteurs, tout me fuit je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais trop, parce que l'on n'aime ni ne sert un homme

qui travaille nuit et jour, qui ne se dissipe pas à votre profit, qui reste là, qu'il faut venir voir, et dont la puissance, si puissance il y a, n'aura d'avènement que dans vingt ans, parce que cet homme a la personnalité de ses travaux, et que toute personnalité est odieuse, quand elle n'est pas accompagnée du pouvoir... » — Au milieu de digressions sur M. Hanska et la « *bonté* qu'il a de croire que les femmes s'enflamment pour les auteurs », sur les romans nouveaux, sur le musicien allemand qu'il a « engagé à venir lui jouer et lui rejouer sans cesse le *Mosè* de Rossini », pour l'aider à achever *Massimilla Doni,* cette « merveille », selon lui, qui va lui attirer, il s'y attend, « de plates injures et de méchantes sottises », jusqu'au reproche d'immoralité ; — au milieu de confidences assez vagues sur le fameux voyage en Sardaigne qu'il se propose de faire, de parallèles littéraires entre Byron et Walter-Scott, d'explications bibliographiques sur le *Balzac illustré*, les *Études sociales*, la COMÉDIE HUMAINE (c'est la première fois, je crois, que ce titre apparaît dans sa correspondance), au milieu de cette causerie papillonnante, volant incessamment d'un sujet à un autre, mais en général plutôt austère que frivole, plutôt grave que légère, conforme surtout aux exigences du *cant* le plus rigoureux, je trouve tout à coup, à ma grande surprise, cette observation un peu grivoise, où éclate l'enjouement gaulois de l'auteur des *Contes drolatiques* :

« Il y a quatre livraisons de parues de la *Peau de Chagrin*, malgré ce froid excessif; malgré le froid aussi, je rencontre encore, dans les Champs-Élysées, des fiacres qui vont au pas, les stores baissés,

ce qui, vu la rigueur de la saison, me paraît héroïque. Ces fiacres-là me semblent encore plus magnifiques de passion que les deux amants que Diderot a surpris, à minuit, par une pluie battante, se disant bonsoir dans la rue sous une gouttière. »

Du reste, plus on avance dans la lecture de cette correspondance si intéressante, plus on rencontre de ces échappées de gaieté qui témoignent de la variété et de la liberté d'esprit de ce génie à la fois si profond, si élevé et si aimable.

IX

LA MATURITÉ

Au moment où il arrivait à la complète maturité de son génie, où il voyait se produire le superbe épanouissement de sa gloire, *le plus fécond de nos romanciers* (c'était le nom dont l'avait baptisé un de ses éditeurs) sentait encore son cerveau traversé, dans les rares et brefs instants de repos intermittent que lui laissaient les travaux littéraires, par des idées scientifiques, industrielles, financières, commerciales.

Ainsi, tel jour, émerveillé des phénomènes du magnétisme animal, il avait si bien cru à la puissance médicale du fluide, que, souffrant d'une blessure qu'il s'était faite à la jambe en tombant de voiture, il avait envoyé de Genève à sa sœur un fragment de flanelle qu'il avait porté sur l'estomac, pour le remettre à son ami le docteur Chapelain, avec prière de consulter une somnambule sur le traitement à suivre.

Plus tard, en octobre 1842, dans son bel article

sur la *Chine et les Chinois* à propos du livre-album d'Auguste Borget, il dit même que l'auteur de cet ouvrage a cru trouver en Chine « le *magnétisme animal* à l'état pratique », pour prouver l'état avancé de la civilisation et même de la science dans le grand empire de l'extrême Orient.

Une autre fois, il prétendait avoir découvert un végétal très commun et très abondant, facile à convertir économiquement en papier (avait-il, dès cette époque, vu de l'alfa d'Algérie, dont on a fait, depuis, un si lucratif emploi ?) ; mais il ne nourrissait pas longtemps ce terne à la loterie de son imagination si curieuse de combinaisons de fortune aléatoires, il l'abandonnait presque aussitôt pour s'occuper d'un projet plus sérieux, à son sens.

Il lui était passé par la tête que les Romains avaient dû laisser, dans les scories de leur exploitation des mines de Sardaigne, de riches parcelles de minerai d'une extraction facile et opulemment productive. Les savants de l'Institut, consultés sur cette question, lui avaient répondu qu'il pourrait bien avoir raison. Sur ce, après s'être procuré quelques centaines de francs, il était parti pour la Sardaigne.

C'était à propos de cette belle expédition qu'il s'était montré si discret et si réservé dans sa lettre à madame Hanska.

Il s'arrêtait en Corse, y rêvait de belles idées de romans et des projets de défrichement de cette riche contrée et de civilisation des habitants encore presque sauvages, et allait enfin explorer ces fameuses mines dont il rapportait glorieusement des échantillons, que des chimistes, après de longues et

laborieuses analyses, trouvaient fort satisfaisants.

Il ne restait plus qu'à se mettre en mesure d'obtenir du gouvernement du Piémont la concession de l'exploitation.

Mais, entre temps, il avait fallu travailler du cerveau et de la plume pour tenir les engagements pris avec les journaux et les libraires.

Il s'était écoulé près d'un an depuis le premier voyage lorsque Balzac put partir pour le Piémont.

Il poussa jusqu'à Milan, d'où il écrivit à sa sœur qu'il avait été devancé dans sa demande de concession par le capitaine génois à qui il avait conté son affaire pendant sa première traversée. L'opération devait rapporter un million !

Mais il avait, disait-il, trouvé à Milan une autre affaire de mines, encore plus féconde et que son beau-frère viendrait avec lui étudier sur place.

Il ne fut donné aucune suite à cette entreprise, qui, en effet, rapporta de beaux bénéfices à ceux qui eurent la chance de l'exécuter.

Heureusement ces déceptions n'altéraient point le caractère enjoué de l'écrivain, ne décourageaient ni son cerveau, ni son cœur. Au contraire, il se plongeait avec plus d'ardeur que jamais dans les travaux de mise en œuvre de ses admirables conceptions, jusqu'à ce qu'une nouvelle idée prétendue *sérieuse et pratique* vînt se loger dans son cerveau au milieu des plans de romans, des scénarios de pièces de théâtre, des combinaisons littéraires, les écarter pour un temps, et remplacer par des rêveries industrielles, par d'opulentes chimères, les réalités si fécondes des créations littéraires de cet esprit constamment en gésine de pensées.

Il lui arriva quelquefois de s'occuper de successions en déhérence, de penser sérieusement, — tout en parlant en manière de plaisanterie, — à battre monnaie avec l'immense popularité de son nom en entreprenant un commerce de boutique quelconque. « Balzac, épicier! Balzar, pâtissier! s'écriait-il plaisamment, mais il y aurait là une fortune! »

Un jour, Edmond Texier lui présenta un jeune journaliste possesseur d'un petit capital et disposé à l'employer à la fondation d'un recueil littéraire. Il avait voulu consulter Balzac sur le titre et l'organisation de son journal!

— Voyez-vous, jeunes publicistes, répondit celui-ci à la première question qui lui fut posée, il n'y a plus qu'un seul journal qui puisse avoir du succès en ce temps-ci, le *Moniteur de l'épicerie!* A votre place je n'hésiterais pas à le faire dès demain. Ah! si j'avais de l'argent, comme vous!...

— Allons, sacré blageur, dit Texier, mon ami est un homme sérieux, l'affaire dont nous vous parlons est très sérieuse aussi, et vous nous répondez par des farces.

— Eh bien, mes chers enfants, je vous jure que ma réponse est encore plus sérieuse que votre question, plus sérieuse que vous ne l'êtes vous-mêmes! le MO-NI-TEUR DE L'É-PI-CE-RIE! je ne sors pas de là. Fortune immense! Allez vite faire composer le premier numéro et n'en parlez à personne... On vous volerait *mon* idée!... Et laissez-moi piocher; j'ai des montagnes d'épreuves à corriger.

Texier s'en alla riant, et son compagnon s'en alla rêveur.

Un an après, Texier, qui m'avait raconté cette consultation fantasque, me disait que son ami avait suivi le conseil de Balzac et avait gagné plus de vingt mille francs dans sa première année.

A cette époque, Balzac était déjà installé aux Jardies.

En quittant la rue Cassini, il était allé habiter à Chaillot un logement dont les fenêtres dominaient une vaste étendue de jardins.

Il aimait ces nids haut perchés, saturés de soleil et de grand air, d'où la vue embrasse de vastes horizons de végétations et de verdure.

Après un séjour de quelques mois dans ce refuge, où il se dérobait, en déguisant son nom, aux visites importunes et aux persécutions de ses créanciers, il avait acheté sur la commune de Ville-d'Avray un terrain en pente et s'était fait bâtir cette petite maison, dénommée par lui *les Jardies*.

Ce cottage, qui fut la réalisation d'un de ses châteaux en Espagne, illustre déjà parce que de là sont datées plusieurs des scènes les plus importantes de la Comédie humaine, dut une seconde illustration à la mort prématurée du célèbre tribun Gambetta.

Autre génie autoritaire, qui avait rêvé lui aussi l'exercice d'un pouvoir réformateur au moyen et au nom de la Démocratie et de la République, de même que Balzac l'avait rêvé au moyen et au nom de l'aristocratie et d'un gouvernement monarchique!

Dans ce terrain des Jardies, où toute culture était presque impossible, Balzac avait imaginé d'acclimater l'ananas au moyen de procédés artificiels, d'en faire mûrir des quantités considérables et de tirer de leur vente un gros revenu.

Je ne sais pas s'il planta même un seul pied d'ananas.

On a beaucoup parlé de cette construction de la villa des Jardies que Balzac destinait à devenir un palais, presque un musée, qu'il se promettait de décorer peu à peu d'objets d'art et de curiosité, de tentures, de tableaux, de sculptures, tant antiques que modernes, de ses artistes favoris. Il s'était même plu à marquer à l'avance la place réservée à quelques-uns des chefs-d'œuvre dont il se rêvait déjà possesseur.

Heureux don de l'imagination qui lui permettait de se procurer la jouissance antérieure de toutes ces belles choses, d'escompter, pour ainsi dire, le bonheur des yeux et de l'âme que donne la contemplation d'une œuvre admirée !

Il s'est fait aussi beaucoup de légendes, soit parlées, soit écrites à propos des Jardies, à cette époque où il était de mode d'attaquer Balzac, de mettre sur son compte les anecdotes les plus fantaisistes pour les colporter dans ce grand Landerneau qu'on appelle le monde littéraire de Paris. Suivant les uns, la maison était dépourvue d'escaliers intérieurs; d'autres affirmaient que les abords étaient impraticables, qu'elle n'était point garnie de meubles, etc., etc.

Léon Gozlan, dans son amusant et spirituel livre, *Balzac chez lui*, a réimprimé, peut-être avec trop de complaisance, quelques-uns de ces racontars. Ce qu'il y a de certain seulement, c'est que Balzac fut obligé de se défaire de cette propriété vers la fin de 1840 à un prix très inférieur à celui auquel elle lui revenait. Ce qu'il y a de certain aussi, au moins

pour moi, c'est que, quand j'y suis allé, je n'ai remarqué aucune des bévues de construction et d'aménagement si malicieusement signalées par les petits journaux satiriques.

C'est au printemps de 1839 que j'eus l'honneur d'être présenté au châtelain des Jardies par une femme d'esprit et de talent à qui Balzac témoignait beaucoup d'amitié, madame Jobey de Ligny.

Ma visite avait pour objet de solliciter le concours de l'illustre écrivain pour une publication littéraire internationale, l'*Album de tous les pays*, que je projetais de faire, de concert avec mon ami George Carstensen, littérateur danois, savant polyglotte en rapport et en correspondance suivie avec les écrivains les plus éminents de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Russie, de la Scandinavie, de l'Espagne et de l'Italie.

Je soumis à Balzac une épreuve de notre prospectus et lui communiquai les nombreuses lettres d'adhésion que nous avions reçues de toutes les parties de l'Europe. Il approuva fort notre projet, m'autorisa à inscrire son nom parmi ceux des collaborateurs français et me promit un article pour le deuxième numéro.

Puis, comme il remarqua qu'en le remerciant je le regardais avec une attention peut-être indiscrète :

— Eh bien, jeune homme, me dit-il brusquement, vous étudiez ma physionomie? Vous avez raison, il faut observer dans notre métier... Ça vous semble étonnant, n'est-ce pas, qu'il puisse sortir des conceptions délicates, des pensées fines de cette rude enveloppe?...

En effet, ce que j'examinais avec curiosité c'était

cette architecture solide du corps court et trapu de l'illustre penseur, l'attache robuste de son cou, la carrure de ses épaules d'Atlas de force à porter un monde, la vigueur manifeste de ses bras courts et musculeux, auxquels étaient attachées par des poignets souples et déliés des mains d'une finesse et d'une blancheur rares.

J'osais à peine élever mon regard jusqu'à son visage, tant j'avais été impressionné tout d'abord par l'éclat scintillant de ses yeux. Cependant peu à peu je fus rassuré par l'expression de bonté de ses lèvres, de son menton et de toute la partie inférieure de son visage d'un galbe harmonieux et sympathique.

Il alla s'asseoir sur un fauteuil placé devant une fenêtre et nous dit :

— Venez, venez voir les paillettes d'or de mes yeux. Vous devez en avoir entendu parler... En ce moment le soleil doit bien les éclairer.

Je m'approchai et je vis en effet, au reflet du soleil, une paillette d'un jaune d'or très éclatant qui se détachait avec une sorte de relief du fond noir de ses prunelles. Il me fut donné alors d'examiner à loisir la coupe de ses paupières, les contours et les reliefs de ses tempes et de ce front superbement expressif, quoi qu'il n'eût rien de la majesté olympienne. On ne se sentait pas en présence d'un Dieu, mais on s'estimait en face d'un *homme* supérieur aux autres mortels.

Tout à coup il se leva brusquement en riant de son bon rire de Tourangeau.

— Ha! ha! s'écria-t-il, maintenant il ne s'agit plus de s'amuser! Puisque vous voici, vous allez rester dîner avec moi... J'ai un gigot, oh! oh!

Nous remerciâmes en déclinant l'invitation.

Il ne nous laissa pas achever notre compliment et reprit aussitôt :

— Ah ça! vous croyez donc que je suis un vulgaire amphytrion, que je vous convie à dîner gratuitement et tout bêtement comme un bourgeois campagnard? Ah! mais non, je compte bien vous faire payer votre dîner? hé! hé!

Nous le regardions un peu interdits.

— Oui, continua-t-il gaiement, vous m'aiderez à déménager...

Pour le coup, nous tombions des nues.

— Rien n'est plus réel et plus sérieux... On viendra demain saisir mes meubles, j'en ai reçu avis tout à l'heure, et je tiens à ce que le polisson d'huissier ne puisse avoir à faire qu'un procès-verbal de carence. C'est pourquoi je veux mettre tout à l'abri cette nuit même, dans la maison de mon jardinier. Ce brave homme se charge bien de porter tous les gros objets, sous ma surveillance, mais, pour transborder les objets d'art, les bibelots, les livres, mes manuscrits, je suis prodigieusement aise d'avoir sous la main des artistes, des gens lettrés qui se doutent un peu de ce que c'est... Ainsi, c'est entendu, vous passez la nuit ici.

Nous nous excusâmes de notre mieux, en alléguant surtout l'inquiétude de nos familles.

— Ah! oui, dit Balzac avec un accent d'amertume assez sensible, la famille, la famille! elle entrave votre liberté, elle enchaîne votre indépendance, elle vous prive du plaisir de rendre service à un ami!... Et cependant, c'est bien beau, la famille! C'est la plus respectable de nos institutions

sociales, le dernier lien du monde moderne, peut-être la dernière de ses religions !

Je le quittai, vivement impressionné par cette visite de deux heures. Je ne devais le rencontrer de nouveau que trois ans plus tard.

A cette année 1839, si féconde en œuvres, *Béatrix,* — *le Curé de village,* — *Massimilla Doni,* — *le Cabinet des antiques*, etc., se rapporte un événement qui mit une grande émotion dans la vie de Balzac et qui, à mon avis, fait autant d'honneur à son grand cœur qu'à son talent, — le procès Peytel.

Le rôle qu'il a volontairement joué dans cette affaire judiciaire a été désapprouvé, je crois, par sa famille et ses amis, puisqu'il n'en est question ni dans les notices biographiques écrites par George Sand, par Théophile Gautier et par madame Laure Surville, née de Balzac, ni dans la correspondance livrée au public. L'édition définitive nous donne seulement la reproduction du *Mémoire* publié dans le *Siècle* du 15 au 17 septembre 1839, précédé de la lettre adressée à Dutarq à ce sujet ; plus un échange de lettres, à propos de certaines allégations du mémoire, entre Balzac et M. Casimir Broussais, beau-frère de madame Peytel.

Je me rappelle qu'à cette époque les petits journaux taxèrent Balzac de donquichottisme pour être intervenu dans cette affaire, qu'on l'accusa d'avoir voulu imiter Voltaire dans ses campagnes judiciaires et avoir aussi son *Calas*.

Tel ne fut pas mon sentiment lorsque je lus les articles publiés dans le *Siècle*. Cette défense de Peytel produisit sur moi une profonde et inoubliable impression. Mon admiration pour Balzac s'en accrut.

Aussi, lorsque, à deux ou trois ans de là, je nouai avec Gavarni des relations amicales qui devaient durer jusqu'à sa mort, m'empressai-je de questionner celui qui avait été l'associé de Balzac, son collaborateur dans cette tentative de redressement de Justice, sur le fond même de cette mystérieuse affaire.

— Mon cher ami, me répondit l'artiste philosophe qui, lui aussi, a composé sa *Comédie humaine* au crayon et à l'aquarelle, je n'aime guère à parler de cette malheureuse affaire dont le nom évoque un de mes plus douloureux souvenirs, et me rappelle un de mes chagrins les plus cuisants; mais, puisque vous tenez à être éclairé sur la culpabilité de Peytel, sur les motifs qui nous ont déterminés, Balzac et moi à reprendre cette campagne chevaleresque, voici tout ce que je puis vous dire à ce sujet : Nous avons toujours cru à l'innocence de Peytel; sans être intimement liés avec lui, nous l'avions vu souvent à Paris ; il nous avait plu par la franchise de ses manières, l'entrain et la jovialité de son esprit, l'élévation de ses goûts d'artiste ; sa personnalité distinguée m'avait à ce point frappé que je l'avais fait figurer avec son nom dans un dessin de la série : *Fourberies en matière de sentiment*... Il y a des physionomies, des caractères qui sont complètement incompatibles avec l'idée du crime. Tels étaient la physionomie, le caractère de Peytel. Figurez-vous qu'on vienne me dire demain que Jules, Edouard, Charles.... (et il me citait les noms de nos amis les plus évidemment incapables d'une pensée criminelle,) a égorgé une femme, je m'écrierais comme vous vous écrieriez vous-même. C'est faux !

c'est impossible ! Ainsi criâmes-nous, Balzac et moi à la première nouvelle du crime de Belley et de l'accusation portée contre Peytel. Nous étions si pleinement persuadés que cette affaire ne pouvait aboutir qu'à une ordonnance de non-lieu ou à un acquittement que nous négligeâmes de suivre sa marche. Nous nous sommes souvent reproché, depuis, de ne pas avoir couru à Bourg pendant l'instruction : nous aurions probablement sauvé le malheureux ! Il nous en est resté au cœur un amer regret, comme une sorte de remords, ce qui fait que nous en parlons rarement entre nous. A la nouvelle de la condamnation, nous eûmes, Balzac et moi en nous rencontrant, simultanément et spontanément la même pensée : faire tout ce qui serait humainement possible pour obtenir la réforme de l'erreur judiciaire, si évidente à nos yeux, qui venait d'être commise. Nous nous mîmes aussitôt en campagne avec ardeur ; le prestige du grand nom de Balzac, de son immense talent, la conviction de nos consciences me donnaient de l'espoir. Il nous fallait de l'argent pour faire le voyage; nous nous en procurâmes; des pièces, des renseignements, des recommandations pour la magistrature locale; à force de pas, de démarches, de sollicitations, nous obtînmes tout ce qui nous paraissait nécessaire... Enfin nous partîmes... La facilité que nous trouvâmes pour nous faire ouvrir la porte de la prison de Peytel, où sa sœur elle-même n'avait pu obtenir la permission de le voir, corrobora nos espérances... Après notre entretien avec lui et la confession qu'il nous fit, sous le sceau du secret absolu, notre conviction fit place à une certitude entière, inébranlable, de l'innocence

du condamné. Il nous parut injurieux pour la justice humaine de douter un seul instant de l'admission du pourvoi en cassation, du renvoi de l'accusé devant une cour d'assises autre que celle de l'Ain et de son acquittement définitif. Nous le voyions déjà libre et dans nos bras !... Aussi, comme Balzac l'écrivit aussitôt à Dutacq, j'étais fou de joie!... Il fit même, pour célébrer mon ivresse, un curieux dessin à la plume où je suis représenté faisant la nique au bourreau.

Un fac-similé de la lettre et du dessin figurent en tête du tome XXIV des Œuvres complètes.

— Et Balzac donc, c'est lui qu'il fallait voir, poursuivit Gavarni, je crois que le succès d'aucun de ses livres ne le rendit aussi heureux et aussi fier que la pensée de cette victoire remportée sur l'incertitude des jugements humains ! Et ce qu'il avait été durant toute cette campagne !... Pour l'entreprendre il avait abandonné tout, oublié tout ! Ses travaux commencés, ses engagements envers les journaux, les libraires, sa situation pécuniaire embarrassée... Quand on lui en parlait, ou s'il se présentait quelque difficulté dans l'accomplissement de ce que nous regardions comme notre mission, il répondait par ces seuls mots : « C'est le devoir ! C'est le devoir ! Un devoir humain, sauver la vie d'une créature de Dieu ! Un devoir social, épargner un crime à la société !... » Mais aussi quelle douleur lorsque nous apprîmes que le pourvoi était rejeté ! De grosses larmes roulaient sur ses prunelles fulgurantes... « L'irréparable ! l'irréparable ! » s'écriait-il. Puis des accès de colère ; des mouvements de révolte contre sa propre impuissance, contre l'impla-

cabilité des passions humaines... Dans des instants d'accalmie : « Pauvre Peytel ! disait-il, il faut lui écrire qu'il n'a plus aucun ménagement à garder désormais, qu'il peut, qu'il doit tout dire, faire un recours en grâce ! » En effet, nous lui écrivîmes dans ce sens. Notre lettre ne lui parvint-elle pas ? Le trouva-t-elle résigné ? Je ne sais. Quelques jours après, les journaux nous apportèrent le récit de l'exécution. L'horrible tragédie provinciale avait eu son lamentable dénouement ! »

Tel fut cet épisode de la vie agitée de Balzac, où ce grand homme montra, tant par ses actes que par son talent, tout ce que la passion de la Vérité et de la Justice peut inspirer d'éloquence pénétrante à un noble cœur, à un noble esprit !

Je viens de relire ce mémoire. Non seulement cette défense de Peytel me paraît un des beaux morceaux littéraires, mais je l'admire aussi comme une des plus grandes actions de l'auteur de la Comédie humaine !

A l'époque où s'engageait cette mémorable campagne judiciaire, Balzac était aux prises avec de cruels embarras. L'exploitation des ouvrages littéraires avait subi une nouvelle transformation. Le roman-feuilleton publié par les journaux politiques quotidiens, après avoir commencé par faire concurrence aux publications des revues, menaçait de se substituer tout à fait à elles.

Cette concurrence, tentée par le nouveau système de journalisme dit de la presse à bon marché, inauguré par la fondation de la *Presse* et du *Siècle*, s'était produite tout d'abord timidement.

Ces journaux n'acceptaient dans l'origine, pour

leur feuilleton littéraire, que des nouvelles comportant au maximum deux ou trois numéros.

Le *Siècle* avait installé depuis plus d'un an ses luxueux bureaux dans l'ancien hôtel Laffite, que le sévère directeur littéraire Louis Desnoyers répondait encore à toute proposition d'un manuscrit d'une certaine épaisseur : « La rédaction n'admet dans ses feuilletons que des nouvelles courtes.

— Cependant le *Siècle* a publié dernièrement...

— Oui, je sais, nous avons accepté deux romans de dix feuilletons ; mais c'étaient deux exceptions, que nous avons eu le tort de faire ; il s'agissait de Scribe et de Paul de Kock ; or, vous n'êtes ni Scribe, ni Paul de Kock ; donc, remportez votre manuscrit, réduisez-le à nos dimensions normales et alors revenez me voir si vous voulez ; je le lirai peut-être. »

On comprend que Balzac, bien qu'il ait écrit un grand nombre de nouvelles et d'études assez courtes, ne s'astreignit pas volontiers à voir coucher sa prose dans ces lits de Procuste. D'ailleurs sa Muse, abondante en descriptions minutieuses, en portraits fins et délicats, en récits sérieusement détaillés, en analyses psychologiques consciencieusement fouillées, se serait difficilement soumise aux exigences du roman-feuilleton découpé en tranches quotidiennes, qui voulait, pour maintenir le lecteur en haleine, que chaque coupure fût faite sur une situation dramatique émouvante, laissant l'intérêt en suspens, aiguisant la curiosité du lecteur au point de lui faire désirer impatiemment la suite promise pour le prochain numéro.

Balzac, que cette poétique primitive de l'art du roman-feuilleton a dû bien faire rire, ne se jeta

donc pas au-devant de cette nouvelle forme de publication. Il savait à n'en pas douter que le jour n'était pas loin où les directeurs de feuilletons viendraient eux-mêmes le trouver pour solliciter son concours.

Ce jour arriva en effet, et, bientôt il fut un des fournisseurs attitrés de la *Presse*, du *Siècle*, du *Commerce* et de plusieurs autres feuilles politiques.

Mais, il faut bien le dire, la masse des consommateurs de romans-feuilletons se montra fort rarement favorable à ses compositions, surtout à celles qui se distinguent le plus par la hauteur de la conception, la profondeur de l'observation, le fini de l'exécution.

C'est ainsi que les *Deux frères* (depuis *Un ménage de garçon en province* dans la Comédie humaine), ce chef-d'œuvre à peu près parfait, — et plus tard les *Paysans*, furent l'objet de vives réclamations de la part des abonnés de la *Presse*, à plusieurs reprises pendant le cours de la publication.

Les abonnés du *Siècle* ne se montrèrent pas plus sympathiques pour ce merveilleux roman de *Béatrix*.

Si le mouvement de vulgarisation de la presse à bon marché, si parfaitement en harmonie avec la marche du monde moderne, avait appelé aux jouissances et aux enseignements de la lecture de nouvelles couches sociales, il ne lui avait pas été donné de former en même temps leur goût, de préparer leur éducation littéraire. Il s'ensuivait que cette masse de lecteurs à peu près inculte, obéissant aux entraînements de son tempérament, peut-être aussi quelque peu pervertie par ses précédentes

lectures, se laissait plus aisément séduire par les grossières fictions exposées avec un art brutal, par les récits rapides, mouvementés, mais dénués de toute observation morale, de toute portée philosophique, que par des études de mœurs, par des développements de caractères, superfluités qui avaient le tort, selon eux, d'entraver, de retarder l'action romanesque, seul objet de leur intérêt, de leur curiosité.

On connaît cette histoire d'un directeur de théâtre de province qui, voulant offrir au public d'une petite ville le régal de la *Dame blanche*, dont le titre était très populaire en ce moment, et n'ayant à sa disposition ni orchestre, ni chanteurs suffisants, imagina d'annoncer néanmoins le célèbre opéra-comique de Boïeldieu en ayant soin d'ajouter sur son affiche une note ainsi conçue : « La musique nuisant à l'intérêt de l'ouvrage, elle a été remplacée par un dialogue vif et amusant. » Cette combinaison, paraît-il, eut le succès le plus complet. Le fait est, en réalité, qu'il ne manque pas encore de gens en France parmi le gros des auditeurs d'opéras et d'opéras-comiques prêts à confesser de bonne foi que la musique les gêne pour entendre les paroles et suivre l'action de la pièce.

Les lecteurs de romans-feuilletons dont je viens de parler ressemblaient assez à ces dilettanti qui souhaiteraient volontiers qu'on allégeât le *Guillaume Tell* de MM. de Jouy et Hippolyte Bis des inutiles fanfreluches musicales dont l'a surchargé le sieur Rossini !

Assurément, Balzac, malgré son ambition légitime de succès universel, demeurait, au fond, assez

indifférent à ces déconvenues et se contentait de rire des observations critiques, pour la plupart fort niaises, que lui transmettaient les directeurs de journaux.

Mais ce qui le touchait à cet égard, en raison de la nécessité où il se trouvait de faire produire à son travail le plus d'argent possible, c'est que, sur le bruit répandu de ces réclamations d'abonnés, ses libraires cherchaient à abuser du prétexte de cette défaveur pour obtenir de lui des réductions sur les prix qu'ils avaient à lui payer pour les publications en volumes de librairie.

Il aurait pu craindre aussi que les directeurs de journaux ne voulussent, sous le même prétexte, modifier les conventions stipulées avec lui. Mais, de ce côté-là, il était absolument tranquille. Il avait posé en principe partout où on l'avait appelé à apporter aux feuilletons le concours de son nom et de son travail, qu'il entendait se voir toujours payé par la caisse du journal au même prix que le plus chèrement rétribué des collaborateurs littéraires.

Or, on savait partout que rien au monde n'aurait pu le déterminer à diminuer quoi que ce fût de ses prétentions.

C'est ce qui fit que ce grand écrivain, si pénétré du sentiment de la justice, se rendit un jour chez Dutacq, alors directeur du *Siècle*, pour lui dire à peu près ceci :

— Est-il oui ou non convenu entre nous que mes feuilletons me seront toujours payés par votre caisse au moins aussi cher que le sont ceux de vos romanciers les plus favorisés ?

— Certainement ! et n'est-ce pas ce qui a lieu?

— Non vraiment! Vous me payez beaucoup moins que tous vos autres feuilletonnistes, notamment qu'Alexandre Dumas... Et je vais vous le démontrer.

— Voyons? dit Dutacq.

— Tous, reprit Balzac, mettent dans leurs romans beaucoup de dialogues, très spirituels j'en conviens, mais souvent monosyllabiques et coupent leurs récits par de fréquents alinéas, ce qui donne, j'en tombe d'accord, de la vivacité, de la légèreté au style, tandis que moi, qui ne sais pas faire d'alinéas et couper en sept ou huit périodes la description d'un même objet, le portrait d'un même personnage, moi qui ne fais parler mes héros et même mes comparses que pour leur faire dire quelque chose, je vous livre des colonnes très compactes de ma prose. Il en résulte, qu'en ayant l'air d'être payé le même prix, je suis, par le fait, payé moitié moins puisqu'une colonne de moi contient à peu près le double des lettres et, par conséquent, du travail contenu dans une colonne de Dumas. Vous n'avez qu'à compter... Eh bien! est-ce juste, cela? Vous savez si je suis équitable et coulant en matière d'intérêt; je ne fais aucune difficulté de payer ma part des corrections et des surcharges typographiques que nécessite mon insupportable *copie*. Aussi, j'espère que vous allez bien vite trouver un moyen de réparer cette petite iniquité qui me blesse bien plus dans mon amour-propre que dans mon intérêt pécuniaire, dont je suis toujours prêt à faire bon marché, malgré mes gros ennuis du moment...

Dutacq, qui était un homme assez juste aussi et qui, d'ailleurs, connaissait déjà assez bien son Bal-

zac, ne le laissa pas achever et lui proposa immédiatement de le payer non pas à la colonne ni à la ligne, mais à la lettre.

Et qu'on ne soit pas tenté de voir dans cette exigence du grand écrivain un arrière-sentiment d'envie ! De qui aurait-il pu être envieux, l'homme qui avait une si profonde conscience de sa supériorité, qui se serait volontiers appliqué à lui-même l'orgueilleuse devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar !*

Non, ce qui blessait son amour-propre, c'est la pensée que, par suite de cette fausse égalité de rémunération, il était dupe du soin consciencieux qu'il prenait de son travail et de ses efforts incessants pour atteindre la perfection.

Enfin, on n'en peut disconvenir, il se sentait très gêné par ce nouveau mode de publication des romans. N'est-ce pas vers cette époque qu'il écrivait, dans sa belle préface de la première édition d'*Un grand homme de province à Paris*, cette phrase mélancolique :

« Le public ignore combien de maux accablent la littérature dans sa transformation commerciale. »

Est-ce dans l'espoir de conquérir rapidement une fortune et de se mettre à même d'échapper aux maux produits par cette transformation commerciale, de se délivrer de l'intermédiaire des journaux et des libraires, que Balzac fonda à lui seul sa *Revue parisienne* au mois de juillet 1840 ? J'ai quelque lieu de le croire d'après les confidences que me fit, quelques années plus tard, Armand Dutacq, qui organisa l'administration et pourvut à l'impression de ce mémorable recueil.

Il exposa son plan, ses idées, ses calculs, ses visées sur les conséquences ultérieures de cette entreprise, petite à l'origine, mais grosse de résultats incommensurables, avec un enthousiasme plus éloquent, plus convaincu, plus communicatif que ses enthousiasmes habituels, ceux que lui avaient inspirés ses précédentes convictions.

Son point de départ avait été le succès des *Guêpes*, d'Alphonse Karr, et de plusieurs autres petits livres du même genre, tels que les *Nouvelles à la main* de Nestor Roqueplan et d'Alton-Shée.

Le bruit courait qu'il se vendait mensuellement vingt et quelques milliers d'exemplaires des *Guêpes*, peut-être autant des autres publications analogues.

Cette donnée acquise, un esprit prévoyant n'était-il pas fondé à reconnaître dans cette popularité si rapidement, si facilement conquise, le symptôme d'une nouvelle et décisive évolution du goût du public? N'était-il pas évident qu'il y avait tendance à remplacer le journal par la *Revue* à bon marché, surtout le jour où, au lieu de fantaisies et d'épigrammes plus ou moins acérées, la Revue mensuelle servirait à ses lecteurs des contes et des nouvelles d'une grande saveur littéraire, un peu de poésie, des articles de critique d'une haute portée, des résumés bien pensés et bien écrits de la situation politique, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, le tout compris dans cent soixante pages très compactes d'un petit volume in-32, du prix d'un franc?

Certes, la logique la plus élémentaire autorisait à penser qu'un recueil ainsi rempli, signé du grand nom de Balzac, célèbre dans le monde entier, contenant les seules matières littérairement substan-

tielles qu'offre au lecteur un grand journal ou une grande revue, fournissant plus du triple du texte imprimé que fournissaient les autres recueils en vogue, verrait bientôt sa vente s'élever au triple, au quadruple de la vente de ceux-ci.

Balzac n'émettait aucun doute à cet égard. C'était sur des tirages et des ventes à cent mille qu'il faisait ses calculs, édifiait ses combinaisons. Il se rêvait déjà possesseur d'un recueil lui rapportant plus de trente mille francs par mois, exerçant une influence considérable sur les affaires politiques de son pays, disposant d'une grande autorité en matière de critique littéraire, arbitre par conséquent du mouvement et des opérations du commerce de la librairie.

Mais si, comme dit Molière :

> ...La Raison n'est pas ce qui règle l'Amour,

la logique n'est pas non plus ce qui règle la réalisation des combinaisons commerciales et industrielles.

La publication de la *Revue parisienne*, loin d'améliorer les affaires de Balzac, ne fit qu'accroître sa dette, lui faire de nouveaux ennemis et nuire à sa réputation déjà ébréchée par le récent échec de son premier essai de pièce de théâtre, *Vautrin*.

Je reviendrai sur cet ouvrage en examinant l'œuvre dramatique de Balzac.

En attendant, je dois dire dès à présent en racontant l'histoire de sa vie, — parce que cette affaire fut une de ses plus cruelles épreuves et qu'il la subit avec un courage qui fait autant d'honneur à son caractère qu'à son talent, — je dois dire qu'il

exécuta, dans les trois numéros de sa *Revue*, les promesses de son programme avec la plus éclatante fidélité. Jamais fondateur d'entreprise, jamais publiciste, jamais chef de parti ne mit plus de zèle scrupuleux, de constance inébranlable, de conscience généreuse à tenir sa parole. Il suffit, pour en être convaincu, de relire aujourd'hui ces trois livraisons.

Z. Marcas et *Un prince de la Bohème* sont, dans leurs dimensions restreintes, deux purs chefs-d'œuvre de composition et de style.

La première semble même être le prodrome d'une évolution dans les sentiments politiques de l'écrivain monarchiste.

Les *Lettres russes* donnent l'idée la plus exacte de l'état des esprits en Europe à l'époque où l'auteur les écrivait, sous le gouvernement de ce fameux ministère du 1er mars 1840. On y trouve des détails d'organisation politique intérieure qui appartiennent à l'histoire et qu'aucun journal d'alors n'aurait su, ni osé publier.

Enfin, les articles de critique littéraire sont véritablement des modèles du genre, des exemples de ce que devrait être une critique à la fois élevée, consciencieuse, éclairée, spirituelle.

L'article relatif à la *Chartreuse de Parme*, de Stendhal, n'est pas seulement une étude critique d'une grande valeur esthétique et littéraire, mais encore il constitue un acte de haute probité, une excellente action de confraternité littéraire, parce qu'il tirait de l'oubli où il était laissé par la critique et par le public un livre très remarquable et qui n'avait eu aucun succès.

Je me rappelle encore qu'en 1839 l'éditeur Magen montrait à Jules Sandeau et à moi, non sans gémir, les quatre cinquièmes de l'édition de cet admirable roman qui restaient en rayon dans son magasin!

Je relève aussi en passant, à propos de cet article, un de ces *lapsus* si rares chez le consciencieux Balzac. Il confond le pseudonyme adopté par H. Beyle pour quelques-uns de ses ouvrages avec le titre d'un roman de M. de Kératry : *Frédéric Styndhall*, publié, quelques années avant, avec un certain succès.

Après cet échec si honorable et l'évanouissement de son beau rêve, Balzac dut donc se résigner à traiter encore avec les journaux et les libraires; mais je crois que c'est alors qu'il se décida résolument à relier ensemble les principales parties de son œuvre pour lui donner les proportions d'un édifice littéraire monumental et à écrire sur le fronton de ce monument ces mots : COMÉDIE HUMAINE, de même que Dante avait inscrit au fronton de ses immortels poèmes ces mots caractéristiques : *Divina commedia*.

Ce ne fut pas sans quelque hésitation, dit madame Surville, qu'il prit cette résolution. En 1842, au moment d'écrire le bel avant-propos qui précède la première édition compacte, « il tremblait », paraît-il », qu'on ne le traitât d'audacieux. »

Il laisse lui-même, du reste, ce sentiment se faire jour dans les dernières lignes de son introduction :

« L'immensité, dit-il, d'un plan qui embrasse à la fois l'histoire et la critique de la société, l'analyse de ses maux et la discussion de ses principes m'autorise, je crois, à donner à mon ouvrage le titre sous lequel il paraît aujourd'hui : la *Comédie hu-*

maine. Est-ce ambitieux? N'est-ce que juste? C'est ce que, l'ouvrage terminé, le public décidera. »

Eh bien! quoique la mort n'ait pas laissé au grand homme le temps de terminer l'exécution de l'œuvre colossale conçue par son génie, le public contemporain a décidé que ce titre demeurerait attaché à l'œuvre immortelle destinée à transmettre aux siècles futurs le tableau vivement coloré et l'histoire philosophiquement analysée de la vie sociale en France au dix-neuvième siècle, le public de la postérité a décidé que ces mots : COMÉDIE HUMAINE, décoreraient le piédestal de sa statue.

Ce plan, ce titre que Balzac hésitait, au dernier moment, à livrer au public, il y avait pourtant plus de neuf années qu'il vivait, pour ainsi dire, en familiarité avec eux, les roulait dans son vaste et puissant cerveau. Dès 1833, lorsqu'il établissait le groupement de ses romans et de ses nouvelles en *Scènes de la Vie privée*, de la *Vie de province*, de la *Vie de campagne*, de la *Vie parisienne*, il songeait (le mot scène l'indique suffisamment) à un ensemble de comédie; depuis, il ne négligeait jamais de donner, dans ses nouvelles combinaisons romanesques, à la plupart des personnages créés par son imagination et déjà connus du public, des rôles conformes à leurs caractères et à leurs situations sociales.

C'est ce procédé de composition consistant à suivre ses personnages dans les diverses vicissitudes de la vie, peut-être inspiré par la trilogie de Beaumarchais, qui a donné aux créatures de Balzac cette remarquable intensité de vie réelle, dont on ne trouve l'exemple dans aucune autre œuvre romanesque. Lorsqu'arrivait l'heure où il les faisait appa-

raître ou réapparaître en scène, il y avait des années qu'il vivait avec eux ou plutôt qu'il vivait de leur vie et préparait pour eux l'avenir que sa logique de philosophe moraliste leur réservait.

Il parlait d'eux comme d'individus ayant une existence réelle, et cela non seulement chez sa sœur et dans sa famille, mais encore avec des amis littéraires qu'il connaissait à peine. Il les abordait à brûle-pourpoint par cette phrase imprévue :

— Vous savez ce qui vient d'arriver à de Marsay... ou au marquis d'Espard, ou à tel autre?

— Non. Quoi donc?

Et il racontait un épisode destiné à prendre place dans un futur roman.

Sa sœur lui disait un jour :

— Si tu racontes ainsi tes romans à tout le monde, on te les prendra.

— Bah! répondit-il, ça m'est bien égal, le sujet n'est rien, c'est la façon qui est tout. D'ailleurs, je n'ai pas de motifs pour les économiser, mes sujets. J'en ai dans ma tète une telle provision que ma vie ne suffira pas à les épuiser.

Et, de fait, il semait les idées fécondes, les situations dramatiques dans sa conversation, comme il les semait dans ses romans et dans ses articles d'appréciation littéraire.

Ce n'est pas lui qui, comme certains calomniateurs l'ont donné à entendre, se serait approprié les idées ou les combinaisons romanesques que les jeunes écrivains venaient lui conter ou lui soumettre.

J'ai entendu raconter par Texier et par de Belloy, ses amis fidèles qui le voyaient fréquemment aux

Jardies et à Passy, où il alla demeurer en quittant sa villa, que quand ils lui exposaient quelque sujet de nouvelle, quelque scénario de roman ou de pièce de théâtre, il s'empressait de leur indiquer la marche à suivre pour mettre leurs idées en œuvre, les parties auxquelles il fallait donner du relief, celles qu'il était préférable de traiter sobrement ou de laisser dans l'ombre.

Pendant que, tout en écrivant de nouveaux livres, il préparait cette grande et laborieuse transformation de son œuvre en Comédie humaine, cet infatigable travailleur, — tourmenté journellement par des soucis d'argent, en proie à l'amer chagrin que lui causaient les calomnies lancées publiquement contre sa vie privée, auxquelles il était devenu très sensible depuis qu'il craignait qu'elles ne lui nuisissent dans l'esprit de personnes tendrement aimées, — s'était encore imposé d'autres préoccupations.

Comme il s'était déclaré le champion du respect dû à la propriété littéraire en publiant sa belle *Lettre aux écrivains français*, dont j'ai parlé plus haut, aussitôt qu'en revenant de voyage il avait eu connaissance de la formation de la *Société des Gens de Lettres*, qui semblait créée dans le but de défendre et de protéger les intérêts moraux, pécuniaires et professionnels des écrivains, il s'était empressé d'adhérer aux statuts.

Presque aussitôt appelé à faire partie du Comité, il en était devenu un des membres les plus actifs, les plus dévoués, les plus laborieux, de même qu'il en était un des plus illustres.

A ce titre il avait plaidé, dans le chef-lieu de la

Seine-Inférieure, le premier procès de la Société, engagé contre le *Mémorial de Rouen* pour obtenir la sanction judiciaire des principes les plus essentiels de la propriété intellectuelle.

A ce titre aussi il avait composé un projet de *Code littéraire* et écrit des *Notes sur la propriété littéraire*, que je crois excellentes encore à consulter aujourd'hui pour les législateurs, quoique je ne sois pas tout à fait de l'avis de Balzac sur certaines questions de principe.

Enfin, il avait présenté au Comité un projet de pétition au roi pour proposer, au nom et dans l'intérêt de la gloire des Lettres françaises, la fondation de grands prix décennaux.

Mais bientôt, à certaines résistances de quelques confrères et notamment à celle de l'agent central, lequel, sous prétexte qu'il avait payé sa charge, s'était constitué le seul pouvoir permanent et inamovible, par conséquent le vrai maître de la Société, tandis que les fonctions électives, temporaires et mobiles des membres du Comité ne leur conféraient qu'une autorité illusoire, — il reconnut que l'organisation même de l'Association ne la laissait pas libre de marcher avec lui dans les voies de progrès rapides et d'autorité influente où il aurait voulu la conduire. Alors ce grand libéral inconscient, ce réfractaire à toute dépendance voulut donner sa démission, qui fut refusée. Il lui fallut l'imposer par la menace d'un éclat.

Je dois dire, à l'honneur de l'homme et à l'honneur de la Société, que ce différend n'empêcha point Balzac de se considérer comme membre de la grande famille qu'elle représente et de se rendre

aux assemblées générales qui furent convoquées après la révolution de février 1848.

Chaque fois qu'il s'agissait d'un intérêt collectif des écrivains français, on était toujours sûr de trouver Balzac prêt à le défendre.

De même aussi le seul concours littéraire que la Société ait pu ouvrir (grâce à une allocation pécuniaire du docteur Véron, en 1855) comportait un éloge de Balzac; — le buste du grand écrivain, par David d'Angers, figure à la place d'honneur dans la salle du Comité et semble présider aux séances.

Enfin, la Société a pris l'initiative d'une souscription dont les fonds sont destinés à l'érection, à Paris, de la statue du grand peintre des mœurs de Paris au dix-neuvième siècle.

Un nouvel échec comme auteur dramatique lui était réservé à deux ans de distance de celui de *Vautrin*. Les *Ressources de Quinola* furent plus que froidement accueillies par un public qu'il avait choisi lui-même à l'avance, on peut voir avec quel luxe de soins et de précautions dans la Correspondance de 1842.

« Je suis ivre de ma pièce! écrivait-il le 12 mars à mademoiselle Sophie Koslowski, en lui contant les mesures prises par lui pour le placement des loges et des stalles dont il s'était fait lui-même le distributeur, et en lui donnant ses instructions relativement aux places destinées aux grandes familles russes.

» Dites à tous vos Russes qu'il me faut les noms et les adresses, avec *leur recommandation écrite et personnelle,* pour ceux de leurs amis (hommes) qui voudront des stalles. Il m'en vient cinquante par

jour, avec de faux noms, et qui refusent de dire leur adresse : DES ENNEMIS QUI VEULENT FAIRE TOMBER LA PIÈCE. Nous sommes obligés aux plus sévères précautions ! »

On peut, d'après ces lignes, juger de la déception qu'il éprouva pendant cette première représentation dont il croyait avoir si bien assuré le succès en n'admettant qu'un prétendu public d'élite, composé surtout de ces riches, de ces grands, de ces puissants dont il a si éloquemment décliné le jugement.

Comment ce public si frivole, si peu initié aux choses du théâtre, aurait-il compris ce drame si neuf, si original par la conception et par la forme, qui n'eut pas même pour lui la chance d'être joué par des comédiens suffisamment intelligents et capables ?

Ce revers de fortune, car il comptait sur les droits d'auteur considérables stipulés dans son traité, affligea beaucoup Balzac ; on peut voir la trace de cette affliction dans la lettre douloureusement amère qu'il adressa à sa mère quelques jours après.

« L'argent nécessaire à ma vie, lui écrit-il, est en quelque sorte disputé à celui qu'exigent les créances, et bien péniblement obtenu.

» L'existence que je mène ne convient à personne, elle lasse parents et amis, tous délaissent ma triste maison ; ainsi les choses vont se trouver plus difficiles encore, pour ne pas dire impossibles.

» L'insuccès d'argent de la pièce que j'ai faite complique encore ma situation.

» Il m'est impossible de travailler au milieu des petits orages suscités par un intérieur où l'on ne s'accorde pas, et ma production s'est affaiblie depuis

un an, cela est visible. Je ne sais quel parti prendre; mais j'en aurai pris un d'ici à peu de jours.

» Quand le mobilier que j'ai sera vendu, quand j'aurai vendu les Jardics, je n'aurai pas obtenu grand'chose et je me trouverai seul avec ma plume et un grenier. Dans cette situation serai-je plus en état de te secourir qu'en ce moment? Je vivrai au jour le jour d'articles que je ne puis faire avec l'agilité d'une jeunesse que je n'ai plus!

» On prend — même mes proches! — l'égoïsme de mon travail pour un égoïme personnel.

» Je ne m'abuse pas! Si, jusqu'ici, en travaillant comme je travaille, je n'ai pu réussir à payer mes dettes ni à vivre, le travail à venir ne me sauvera pas; il faut faire autre chose, chercher une autre position. »

Voilà où il en était, ce grand homme, « le plus fécond de nos romanciers », à l'âge de quarante-trois ans, après plus de vingt années d'études, d'essais, de tentatives opiniâtres, de luttes contre l'adversité, après quinze années de travaux effectifs et incessants, de conceptions et de productions littéraires, dont la plupart restent des chefs-d'œuvre immortels, après avoir puissamment contribué à faire la fortune de plusieurs revues tant françaises qu'étrangères et de nombreux editeurs, sans compter les pirates de la librairie exotique, après avoir enfin conquis à son nom une célébrité universelle, et consacré sur tous les points du monde la gloire des lettres françaises!

Il en était à se demander s'il ne renoncerait pas à cette gloire pour la conquête de laquelle il avait tant fait déjà, consumé ses jours et ses nuits, usé

ses forces, son cerveau, son âme, sa vie, s'il n'étoufferait pas dans l'œuf les conceptions de son génie qu'il gestait à l'état embryonnaire, pour s'adonner à quelqu'un de ces métiers bourgeois faciles, dont la pratique n'exige ni grands développements d'intelligence, ni grande consommation de temps matériel et de forces physiques.

Il s'alarmait de l'affaiblissement de sa production et, cependant, en ces deux années 1841 et 1842, il avait écrit : *Une ténébreuse affaire* ; — la première partie des *Deux frères* ; — le commencement du *Martyr calviniste* ; — des fragments du *Curé de village* ; — *Ursule Mirouet* ; — la *Fausse maîtresse* ; — les *Mémoires de deux jeunes mariées* ; — les *Ressources de Quinola* ; — *Albert Savarus* ; — *Un début dans la vie* ; — le commencement de l'*Envers de l'histoire contemporaine* ; — son bel article sur la *Chine et les Chinois* ; — la dernière partie d'*Un ménage de garçon en province* ; — enfin, ce magnifique avant-propos qui précède la COMÉDIE HUMAINE !

Ce fut probablement la préoccupation de ce frontispice à placer en tête de l'œuvre monumentale de sa vie qui le rattacha à la littérature et le décida à n'obéir qu'aux impulsions de son génie. L'élévation de pensée, la sûreté de composition et de style de ce morceau témoignent suffisamment de la liberté d'esprit de l'auteur.

Peu de temps après il avait même retrouvé sa verve facétieuse et sarcastique de l'époque où il prêtait une collaboration si activement spirituelle à la *Caricature* et à la *Silhouette* ; il se refaisait journaliste pour jeter dans une publication illustrée cet amusant hors-d'œuvre, la *Monographie de la Presse*

parisienne, qu'il n'a pas voulu comprendre dans la *Comédie humaine*, non par crainte ou par remords d'avoir commis une méchante action, comme le donne à entendre sa sœur, en se vengeant par une raillerie essentiellement littéraire des attaques violentes et personnelles dont il avait été l'objet de la part de presque tous les journaux de Paris, grands et petits, à l'occasion d'*Un grand homme de province à Paris* et des *Ressources de Quinola*, mais parce qu'il considérait cette fantaisiste étude plutôt comme une parodie que comme une scène de la grande comédie contemporaine.

Depuis quand donc la raillerie, le sarcasme, la parodie, le pastiche drolatique seraient-ils interdits à l'auteur comme moyens de défense de ses œuvres dans les polémiques qu'elles soulèvent?

Voltaire n'en a-t-il pas usé, abusé même peut-être?

Qu'on se rappelle certaines épigrammes du doux Racine.

A-t-on jamais reproché à Molière d'avoir écrit la *Critique de l'École des femmes ?*

Balzac était, du reste, à cette époque dans une de ses phases de gaieté et de bonne humeur.

Je me rappelle avoir eu le plaisir de le rencontrer deux ou trois fois aux soirées exhilarantes que donnait Gavarni dans son appartement de la rue Fontaine-Saint-Georges.

Le grand romancier était un des hôtes les plus enjoués de ces réunions où se trouvaient le sémillant Édouard Ourliac, le sérieusement facétieux Henry Monnier, le finement ironique Jules Sandeau, le peintre extravagamment drolatique Lorentz,

l'excentrique Charles Chandelier, Édouard Forgues (Old Nick), Louis Leroy et tant d'autres.

Le boute-en-train de ces folles soirées, auxquelles présidait jusqu'à onze heures la vieille mère de Gavarni, était généralement Ourliac. Il dirigeait les charades en action, distribuait les rôles et imprimait aux scénarios et aux dialogues un tour d'esprit fantasque, parfois abracadabrant, mais toujours spirituellement français et exempt de banales grivoiseries.

On ne peut se faire une idée de ce qu'il se consommait, dans ces sortes de *comédies de l'art* ou chacun improvisait sa partie, de calembours par à peu près, de proverbes retournés, d'axiomes burlesques, de heurtements de mots et de pensées hurlant de se rencontrer. Balzac paraissait prendre grand plaisir au spectacle de ces mascarades d'esprit ; il riait bruyamment, de son bon rire tourangeau, de ce rire qui non seulement épanouit toute la face, illumine les yeux, élargit les maxillaires, mais encore semble affecter le corps entier. Il aimait beaucoup ce genre de facéties et professait une sincère admiration pour l'esprit intarissable qu'y apportaient Ourliac et Monnier.

C'est là qu'il disait un jour que *Robert-Macaire* était le plus beau drame et *Les Saltimbanques* la plus vraie comédie de l'époque.

On trouve la même opinion exprimée dans sa correspondance, et, dans ses dernières lettres à madame Hanska, il se désigne souvent sous le nom de Bilboquet et appelle gaîment ses compagnons de voyage Atala, Gringalet et Zéphyrine.

On le voit : à travers les orages, les batailles

héroïques, les âpres et continuels soucis de sa vie de penseur et d'artiste, il avait gardé ce fonds de joyeuseté rabelaisienne dont il a épanché une partie dans ses *Contes drolatiques.*

Il ne fit que de rares apparitions à ces soirées qu'il regardait comme les délassements de la tension permanente de son esprit vers le grand œuvre, de la préoccupation exclusive de son cœur qui n'est plus à Paris, ni en France.

Ses voyages deviennent de plus en plus fréquents. Il va à Berlin, puis à Dresde.

De même qu'il a voulu explorer les champs de bataille de la vie privée où ont lutté ses héros : Nemours, Issoudun, Saumur, Angoulême, Besançon, etc., etc., de même il tient à visiter les localités qui ont servi de théâtre aux scènes de la vie militaire dont il étudie et prépare la suite, à fixer la topographie des lieux où ont campé et combattu ses généraux Montriveau, Hulot, Montcornet, ses colonels Chabert, Philippe Bridau, etc.

Puis, s'il revient toucher barre à Paris, c'est pour s'enfermer dans sa solitude de Passy et y écrire *La Muse du département*, — le commencement de *Splendeurs et misères des courtisanes*, — la fin d'*Illusions perdues*, — *Paméla Giraud*, — la première partie de *Madame de la Chanterie*, — *Modeste Mignon*, — les *Paysans*, — la fin de *Béatrix*, — les *Comédiens sans le savoir*, — les *Parents pauvres*, — le commencement du *Député d'Arcis*, qu'il ne put ou ne voulut pas achever.

C'est en terminant les *Parents pauvres*, en novembre 1846, qu'il commença à entrevoir la terre promise de sa libération, sans être encore toutefois

bien assuré d'y aborder. Car, s'il avait gagné, avec ce roman, dont le succès dans le *Constitutionnel* avait été prodigieux, vingt-deux mille francs au lieu de douze mille sur lesquels il avait compté, d'un autre côté il éprouvait une cruelle déception par suite de la baisse des actions du Nord qu'il avait achetées en prévision d'une hausse, pour pourvoir au payement de ses dettes.

En écrivant ces détails à madame Hanska, il ajoute : « J'ai presque doublé la production, j'ai fait quarante-huit feuillets de COMÉDIE HUMAINE, au lieu de vingt-quatre... Eh bien, je tremble en vous l'écrivant... je ne suis pas bien sûr que cela me tire d'affaire !... Il faut finir les *Paysans* et encore autre chose peut-être ; c'est nécessaire et même indispensable... Je ne puis pas m'occuper de ma santé, je ne puis prendre ni soin, ni souci de moi-même : je suis une machine à copie, voilà tout. Mon courage est réellement surprenant, je le reconnais, et vous en serez convaincue quand vous saurez que, depuis mon retour de Wiesbaden, j'ai fait tout ce que vous lirez de la *Cousine Bette*, depuis le célèbre chapitre *Bilan de madame Marneffe*, — qui, par parenthèse, a eu un succès prodigieux ; — tout cela, ces vingt chapitres ont été écrits *currente calamo*, faits la veille pour le lendemain, sans épreuves ! »

Ainsi il en était venu là ce génie chercheur, fait surtout de réflexion et de patience, à qui il fallait jusqu'à trois et quatre épreuves de chacune de ses pages, qu'il tigrait de corrections, de suppressions et de remaniements, il en était venu, à force de remuer des pensées, d'aligner des phrases, de faire manœuvrer des mots, à écrire *currente calamo* les

vingt chapitres que vous savez! Imaginez quelle production il y avait à espérer, à attendre de lui, étant donnée cette facilité d'exécution désormais acquise par l'immense artiste!

Et combien il aurait aisément et rapidement atteint ce *desideratum!* les dettes payées! si le docteur Véron, — qui faisait profession d'admirer et d'aimer passionnément Balzac, — eût traité les *Parents pauvres* comme il avait traité le *Juif-errant* d'Eugène Sue, dont la publication dans le *Constitutionnel* et l'exploitation en librairie avaient été payées cent mille francs en beaux deniers comptants!

Mais comment parviendrait-il à combler ce gouffre de ses dettes? S'il gagnait plus d'argent il est probable qu'il en dépenserait davantage; car il a de plus en plus la passion des tableaux, des meubles curieux, des objets d'art.

Il veut garnir splendidement et artistement le salon de l'hôtel *Bilboquet*, ainsi qu'il appelle le palais où il se promet de recevoir celle qui sera sa femme.

C'est dans ce sens qu'il écrit au gendre et à la fille de madame Hanska, « cher Gringalet et chère Zéphirine», des lettres fort enjouées, signées : *Duc de Bilboquet, pair de France et autres lieux.* Il a acheté, leur dit-il, « pour la chambre des amis, le prétendu lit de madame de Pompadour; il ne sait de qui il est, mais il assure qu'il est magnifique, et on le dore à neuf»... il a acheté aussi « tout un salon en boiseries sculptées de la dernière magnificence comme art, et il est douteux qu'il y en ait un pareil à Paris. »

Non seulement il est amateur, il est acheteur,

mais on dirait même qu'il tend à se faire un peu brocanteur, à en juger par une lettre à peu près de la même époque (13 décembre 1846) adressée à Théophile Thoré, où on lit ceci :

« Je vous remercie infiniment de votre obligeance, mais je n'en puis profiter, car à aucun prix je ne voudrais me défaire du groupe de la grosse Flamande et de son enfant. (Le docteur Véron lui avait fait offrir par Thoré dix mille francs de ce tableau.) Les collectionneurs, qui achètent et qui gardent, vendent peu. Je ne vendrai pas ma tête de Greuze ; à dix mille francs, je la garde ; à douze mille, je suis ébranlé, mais je ne la donnerais qu'à regret. Aussi, ne pensez à moi que quand vous aurez l'occasion d'acquérir pour trois ou quatre cents francs une vraie belle chose. (C'est modeste !) Je suis chasseur et voilà tout. J'aime à aller à la chasse des tableaux et des objets d'art, et à faire patiemment et péniblement un petit musée. Mais malheureusement je ne me connais pas en tableaux. »

Etrange déclaration de la part d'un homme qui a écrit tant et de si admirables pages sur les arts et les artistes, créé Joseph Bridau, décoré si merveilleusement et si harmonieusement les appartements de ses héros et son propre hôtel ! Mais voici qui n'est pas moins curieux. Sa lettre continue ainsi :

« Depuis que nous nous sommes vus, j'ai reçu la fontaine de salle à manger que Bernard Palissy a faite pour Henri II ou pour Charles IX ; c'est un de ses premiers morceaux et l'un des plus curieux. Il est digne du Musée. Voilà un objet que je puis céder, car je ne veux pas m'engager dans cette nature de collection. J'en veux quinze cents francs. Cela vaut

trois mille francs comme une médaille. Cette fontaine vient d'Ecouen et porte encore des fleurs de lys dans les dessins.

» Depuis que je ne vous ai vu, j'ai reçu d'Allemagne le reste de mon service Watteau. J'ai le pot au lait, qui est magnifique, et les deux boîtes à thé; mais c'est un objet que je ne puis céder. Ainsi je n'ai que deux choses à vendre : l'esquisse de *Madame Greuze* et ma fontaine (morceau hors de prix, car elle porte de quarante à cinquante centimètres de diamètre et soixante et dix centimètres de hauteur). Si vous trouvez chaland, l'argent qui en proviendra retournera en tableaux. J'attends donc l'effet de votre promesse et quelque belle chose.

» Arrangez la partie de venir avec Véron; le jour de neige est excellent pour voir mon cabinet. »

En lisant cette lettre, on se demande si elle est du grand écrivain prêt à succomber naguère à la fatigue de ses luttes contre la gêne, ou d'un collectionneur passionné, ou bien encore d'un spéculateur en bric-à-brac. Mais non, en examinant la date qui concorde avec celle de la composition du deuxième épisode des *Parents pauvres*, je comprends que, tout en cherchant à décorer avec un véritable raffinement d'artiste l'hôtel-musée où il recevra la femme qui portera son nom, il s'étudie à vivre à la fois la vie du cousin Pons et celle de Magus. Et je reconnais l'homme de génie !

Deux mois plus tard, il semble avoir enfin triomphé. Il écrit au gendre et à la fille de madame Hanska.

» Bientôt, mes chers bien-aimés, j'aurai achevé la grande tâche de ma vie, j'aurai acquitté toutes

mes dettes; j'espère même avoir une centaine de mille francs de capital, et le premier usage que je ferai de mon indépendance, en fait d'argent, ce sera d'aller vous voir dans vos terres. La littérature a beaucoup donné; voilà quarante ou cinquante mille francs que j'aurai gagnés en trois mois; encore un trimestre pareil et je deviendrai capitaliste. Aussi croyez bien que l'hôtel *Bilboquet* s'en ressentira. »

Ce succès pécuniaire l'a remis, comme il dit, « en mal de comédies », car, au commencement de 1847, il a une lecture de l'*École des ménages* à l'ambassade d'Autriche, et il écrit à sa sœur, — à la fin d'un billet fort triste où il se plaint de ce que « cela va de plus mal en plus mal »... « d'être attaqué de tous les côtés », et affirme qu'il « faut une terrible énergie pour que la tête reste libre quand le cœur souffre tant! »

Ces mots significatifs :

« Ça ne s'appelle plus *Mercadet*, ça s'appelle le *Spéculateur*, c'est vraiment, je crois, profondément comique. Mais il ne faut pas arrêter sur les romans! C'est affreux! toujours créer, travailler de la main droite et combattre de la gauche! »

Donc il n'est pas encore tout à fait tiré d'affaire. Il lui faudrait la représentation de ses deux pièces avec succès. Il l'espère, mais il ne l'attend pas, car, le 8 octobre, il écrit à madame Surville une lettre datée de Vierzschovnia où il est allé, selon sa promesse, retrouver la famille de madame Hanska.

A peine y est-il arrivé et a-t-il vu les immenses forêts de chênes des comtes Muiszech, qu'il pense à en faire l'objet d'une grande exploitation indus-

trielle en important les pièces de bois en France pour en faire des traverses de chemin de fer.

« Si cela pouvait donner seulement cinq francs de bénéfice par poutre et deux francs par traverse, tous frais faits, ce serait une fortune de quatre cent vingt mille francs, écrit-il. — Cela vaut la peine d'y penser. »

La lettre du mois suivant nous apprend qu'il a réfléchi à toutes les difficultés et au prix énorme des transbordements. Encore une illusion perdue !

« Mon plus grand désir, dit-il dans cette lettre, n'est pas encore près de s'accomplir. Madame Hanska est indispensable à ses enfants : elle les guide, les éclaire dans la vaste et difficile administration de leurs biens. Elle a tout donné à sa fille, je savais ses intentions depuis Pétersbourg. Je suis, d'ailleurs, ravi de ce que le bonheur de ma vie soit dégagé de tout intérêt; je n'en suis que plus ardent à garder ce qui m'est confié. Je serai dans l'embarras pour environ deux années encore, car l'année 1848 sera si dure à passer, que j'aurai besoin de retarder de quelques mois l'entier payement du solde de ma mère ; à moins que mes travaux littéraires ne soient très productifs. Il fallait venir ici pour me rendre compte des difficultés de tout genre qui se rencontrent dans l'accomplissement de mes vœux. »

Le 26 janvier 1848, il annonce son retour en France. « Le versement à effectuer au chemin de fer m'appelle absolument à Paris, et tout plaisir disparaît devant les affaires, surtout celles qui ne sont pas encore les miennes. Je t'écris donc ce mot à la hâte pour te prier de dire à ma mère d'aller rue Fortunée

prévenir qu'à compter du 16 février, il faut m'attendre tous les matins. »

En même temps il écrit à sa mère pour lui donner des instructions relativement à une échéance excessivement lourde qu'il a à fin février et que M. Gavault est chargé de faire pour lui :

« Je tiens, dit-il, pour bien des motifs, à ce que les choses d'argent se passent en mon absence comme si j'y étais : il ne s'agit pas là de mes intérêts, il s'agit de ceux d'une personne qui m'est chère...

« L'année 1848, par des causes indépendantes de toute volonté, me sera très lourde et difficile à passer. Je travaille ici comme si j'étais à Paris.

» Toutes mes dettes auront été payées par moi, et avec ma plume. Ce n'est qu'en 1849 que je commencerai ma propre fortune. En ce moment, tout le monde a des ennuis. »

Je le rencontrai peu de temps après la révolution de février.

Une assemblée générale de la Société des Gens de lettres avait été convoquée dans une des salles du palais Mazarin, qui nous avait été prêtée. En attendant l'ouverture de la séance, nous bouquinions tous les deux le long du parapet du quai Conti. Je l'accostai, et nous causâmes.

Je le trouvai vieilli et fort inquiet de la situation des écrivains qui ne se sentiraient pas la force et le courage de renoncer momentanément à la production littéraire pour se jeter dans l'océan périlleux de la politique. « Et, pour cela, il faut être jeune, ajoutait-il en soupirant, et moi je suis vieux. »

Je lui répondis en lui parlant des *Parents pauvres* et des *Paysans*, deux œuvres magistrales.

Puis, naturellement, on causa politique.

Il me parla de Lamartine, pour qui il avait la plus haute estime et la plus grande admiration, de l'espoir que lui donnait cette révolution pour avoir su mettre un poète à sa tête; mais il craignait que le grand citoyen n'eût pas la force de résister aux entraînements du cœur, aux scrupules de la légalité, à son propre enthousiasme pour la liberté, et n'eût pas l'énergie de profiter de son prestige si légitime pour se faire le chef d'un pouvoir fort, soutenu par la puissante majorité que lui apporterait infailliblement la prochaine Constituante et justifier ce rôle magnifique en présidant à l'accomplissement des grandes réformes sociales, administratives, financières que commandaient la justice sociale et le progrès matériel, moral et intellectuel de l'humanité. Mais il redoutait les passions populaires surexcitées par les brouillons, les ambitieux et les fanatiques.

J'ai conservé une vive et durable impression de cette causerie animée qui se prolongea pendant près d'une heure.

Peu à peu il s'était échauffé, et il eut quelques éclairs de véritable éloquence. J'y reconnaissais le Balzac animé au fond de sentiments plus démocratiques qu'il n'en voulait avouer et plus sincèrement républicain, peut-être inconsciemment, que la plupart des démagogues qui criaient si haut leurs convictions et leur dévouement !

J'ai regretté de ne retrouver ni cette chaleur, ni l'expression de ces sentiments dans la profession de foi politique qu'il envoya peu de temps après au comité électoral qui l'avait choisi comme candidat à

la Constituante. Il semble que sa pensée et surtout son cœur fussent ailleurs lorsqu'il écrivait cette page assez pâle dans sa réserve correcte.

Il vit sans grand déplaisir l'insuccès d'une candidature dont il ne se souciait guère. Il ne tenait point à collaborer à l'œuvre d'une révolution qui menaçait, à ce moment, de bouleverser toute l'Europe.

N'avait-il pas en effet lieu de craindre que ces perturbations ne devinssent un obstacle à la réalisation d'un bonheur si ardemment désiré et si chèrement acheté?

Son dessein était évidemment de ne pas s'attarder à Paris et de repartir le plus tôt possible pour la Russie, où il était impatiemment attendu et où il comptait travailler à la continuation des *Scènes de la vie militaire*.

Il renonçait à achever lui-même le *Député d'Arcis* et les *Petits Bourgeois*, désormais dépourvus d'intérêt actuel en raison du changement survenu dans le régime électoral du pays et de l'attitude prise par la petite bourgeoise parisienne.

Seulement, comme il se jugeait en pleine possession des artifices de la composition et de la mise en scène des œuvres dramatiques, il tenait à laisser derrière lui plusieurs pièces de théâtre soit en représentation, soit prêtes à entrer en répétition ou complètement écrites.

Ainsi il fit jouer au théâtre historique la *Marâtre*, dont la première représentation eut lieu le 25 mai avec un grand succès. *Le Faiseur* (nouveau titre de *Mercadet*) était imprimé en épreuves, ainsi que l'*Ecole des ménages*.

Les *Petits Bourgeois*, le *Roi des Mendiants*, *Pierre et Catherine*, *Richard Cœur d'Éponge* étaient sur le chantier.

Mais bientôt il renonce aux *Petits Bourgeois*. Voici pourquoi :

En remerciant Hippolyte Rolle, l'ancien feuilletoniste du *National*, devenu feuilletoniste du *Constitutionnel*, d'un article où celui-ci a consigné les espérances qu'il fonde sur la prochaine pièce de l'auteur de la *Marâtre*, il ajoute ces nobles lignes :

« J'ai fait rentrer la pièce dans les limbes du portefeuille ; vous comprendrez facilement les motifs qui me forcent d'ajourner la présentation de cette comédie bourgeoise. Est-ce au lendemain d'une bataille où la bourgeoisie a si généreusement versé son sang pour la civilisation menacée, est-ce quand elle est en deuil qu'on peut la traduire sur la scène ?... »

Ainsi ce railleur qui s'était plu souvent à s'ériger en contempteur de la bourgeoisie, à l'attaquer au nom et au profit de l'aristocratie et qui cependant a donné plus de vertus aux personnages bourgeois qu'aux gentilshommes de la COMÉDIE HUMAINE, Balzac, faisait amende honorable à cette bourgeoisie ; il savait bien qu'elle était l'élite éclairée et laborieuse du peuple, parvenue soit à l'aisance, soit à la fortune ; il venait de reconnaître qu'elle pouvait aussi être chevaleresque et devenir la véritable sauvegarde de la civilisation !

A la fin de septembre, il repart de Paris, et c'est de Vierzchovnia qu'il écrit à sa mère, à sa sœur, à ses nièces, que l'hôtel de la rue Fortunée va recevoir de beaux tableaux.

Cependant il juge les affaires plus mauvaises que jamais, malgré la hausse des valeurs, et il est atteint d'une bronchite aiguë qui le fait beaucoup souffrir.

Une lettre datée de Berditchef, 19 janvier 1849, adressée à M. Michel Lévy, nous apprend que la façon dont la Comédie-Française a accueilli sa pièce du *Faiseur* en manquant à des conventions préalables qui l'engageaient, l'a obligé à retirer sa pièce. (On verra plus loin, dans le chapitre *Balzac, auteur dramatique*, quels étranges motifs furent allégués pour justifier un second refus de cette admirable comédie, quelques mois après la mort de l'auteur.)

Le même mois il écrit à sa sœur une lettre désolée. Il travaille beaucoup et ne voit rien en beau. Pourtant il finit une pièce, le *Roi des Mendiants*, qui « donnera à Hostein les cent quarante belles représentations des *Girondins*. » Il travaille à se faire un répertoire, car l'avenir l'épouvante ! Et comme il regrette la maison, cette scélérate de bonbonnière du prix de quatre cent mille francs !

« Si Hostein avait pu avoir Frédérick pour jouer le *Faiseur*, tout eût été sauvé : il aurait eu cinquante bonnes représentations, et il aurait pu reprendre *Vautrin*. C'eût été un bien beau coup de partie... Mercadet sans Frédérick ou sans Régnier, c'est la mort du *Faiseur*. »

On le voit, le théâtre est sa principale préoccupation. Il se sent définitivement poète dramatique, mûr pour le théâtre, et, comme dans le roman, la souplesse de son génie lui rend tous les genres accessibles.

Une lettre adressée le 6 février 1849 à M. Laurent-Jan trahit encore la même pensée exclusive. Il s'agit toujours du *Faiseur.*

« Ma sœur m'écrit, dit-il, les étranges transformations qu'Hostein veut faire subir au *Faiseur.* Ton esprit et ta raison ont dû te démontrer avant ma lettre qu'il est impossible de changer une comédie de caractère en un gros mélodrame... Donc, *je m'oppose formellement à ce qu'on la travestisse.* Mais je n'empêche pas que Hostein fasse faire une pièce sur ce sujet ; seulement, il faut que tu saches et que tu dises qu'au théâtre personne ne s'intéresse aux affaires d'argent ; elles sont antidramatiques et ne peuvent donner lieu qu'à des comédies comme celle du *Faiseur,* qui rentre dans l'ancien genre des pièces à caractère.

« Donc, je me résume : *ma pièce restera telle qu'elle est...* »

Et il termine sa lettre en lui annonçant l'envoi très prochain du *Roi des Mendiants...* « un scénario superbe ! »

Il ressort d'une lettre adressée à sa mère le même mois qu'il touchait un tiers des droits d'auteur de *Madame Marneffe,* vaudeville tiré de la *Cousine Bette.* C'est la seule fois, je crois, qu'on lui ait demandé l'autorisation de mettre au théâtre un sujet emprunté à un de ses romans.

Au mois de mars, au moment où il pensait revenir à Paris, tous ses projets, toutes ses espérances semblent sur le point de s'évanouir. Sa mère, pour qui il a des trésors de tendresse, s'est, dans un accès de susceptibilité, trouvée blessée de quelques recommandations qu'il lui a adressées au sujet des

soins à donner à la maison de la rue Fortunée.

La lettre qu'il écrit à sa sœur pour la prier de faire en sorte de dissiper ce nuage menaçant pour son bonheur est si touchante dans sa simplicité grandiose, elle révèle si clairement les hautes qualités du cœur digne du génie qu'il inspire, que je ne puis résister au désir d'en citer la page la plus saillante.

« Tu vois que je t'écris comme à une sœur aimée ; aussi ne laisse transpirer que ce que tu croiras possible de dire : tâche de rendre ma mère raisonnable. Ne prends pas en mal tout ce que je te dis ; cela part d'un bon cœur et d'une envie de t'éclairer sur les manières d'agir en fait de mariage. Alors, chère enfant, il faut marcher comme sur des œufs, réfléchir à un mot, à toutes les actions. Enfin, si j'ai tort en quelque point de cette longue lettre, il ne faut pas m'en vouloir ; surtout n'en parlons plus ; c'est ce que je recommande aussi à ma mère. Mets-toi bien dans la tête que je n'ai nulle envie de *mener ma famille,* d'être ABSOLU et *tyrannique :* c'est bien ce qui m'ennuierait le plus au monde. La seule chose dont j'ai soif, c'est la tranquillité, la vie intérieure et le travail modéré pour terminer la COMÉDIE HUMAINE. J'espère, si par hasard mes projets se renouent ici, faire, comme on dit, une bonne maison ; si j'échoue complètement, je reprendrai ce qui m'appartient rue Fortunée et je recommencerai philosophiquement ma vie ; mais, cette fois, je me mettrai en pension dans un établissement quelconque, et je n'aurai qu'une chambre garnie, afin d'être indépendant de toute chose, même de mobilier. Et, le croiras-tu ? cette perspective n'a rien qui m'effraye, excepté pour ma mère ; et encore pour-

rais-je, en ne dépensant que cent cinquante francs par mois, lui servir sa pension. Que veux-tu ! pour moi, l'affaire actuelle, sentiment à part (l'insuccès me tuerait moralement), c'est tout ou rien, c'est quitte ou double. Une fois la partie perdue, je ne vivrai plus, je me contenterai de la mansarde de la rue Lesdiguières et de cent francs par mois ; le cœur, l'esprit, l'ambition, ne veulent pas en moi autre chose que ce que je poursuis depuis seize ans ; si ce bonheur immense m'échappe, je n'ai plus besoin de rien et je ne veux plus rien. Il ne faut pas croire que j'aime le luxe : j'aime le luxe de la rue Fortunée avec tous ses accompagnements, une belle femme bien née, dans l'aisance et avec les plus belles relations ; mais je n'ai rien de tendre pour cela en soi-même, et la rue Fortunée n'a été faite que *pour et par elle*. J'attends donc tout de ce difficile succès, contre qui tout conspire. Si je ne suis pas grand par la COMÉDIE HUMAINE, je le serai par cette réussite, si elle vient. »

On voit, d'après cette lettre, en quel état d'esprit et d'âme il était le 22 mars 1849.

Le 30 avril, cette situation s'est compliquée d'une maladie physique. Il écrit encore à madame Surville :

« Je reste ici cloué par la maladie... Heureusement, il y a ici l'un des premiers élèves du fameux Franck, l'original de mon *Médecin de compagne*, et, depuis ma dernière attaque, je l'ai consulté. Lui et son fils ont reconnu une *hypertrophie simple*, et ils sont unanimes à répondre de ma guérison. Mais me voilà dans les remèdes ! pour combien de temps, Dieu le sait ! »

Au mois d'août, il n'en est pas encore quitte, quoiqu'il écrive à sa mère : « D'abord, n'ayez aucune inquiétude sur ma santé... » Car il ajoute un peu plus loin : « Je ne veux partir que complètement rétabli, c'est-à-dire quand la cause de la maladie sera détruite... »

Or, la cause de sa maladie, n'est-ce pas la perplexité de cœur et d'esprit où il est maintenu par les alternatives d'espoir et de doute qui se succèdent dans cette période douloureuse de sa vie?

Cependant, il compte être, au plus tard, le 30 octobre, à Paris, « où je reprendrai mon métier de théâtre et de roman avec la plus grande activité, puisque je serai radicalement guéri et rajeuni pour le corps comme pour le cerveau. »

Mais, le 14 septembre, il écrit encore à sa mère, de qui il a reçu une lettre alarmante :

« J'ai encore pour un mois de traitement. On m'a ausculté trois ou quatre fois avant l'arrivée de ta dernière lettre, et on a trouvé encore quelques points du poumon gauche entrepris. J'ai toujours la respiration crépitante et les bronches ne sont pas nettoyées. Aussi, as-tu été bien mal inspirée en m'annonçant des chagrins d'une manière si vague et avec des expressions si inquiétantes, car c'est me causer des crises qui, selon les remèdes, peuvent être mortelles. L'effet n'a pas été si violent sur moi que sur madame Hanska, qui m'a lu ta lettre, *car, le soir, je ne puis plus lire,* tant mes yeux sont devenus faibles par suite de cette affreuse maladie et du mode de traitement. Une simple contrariété me met dans des états nerveux épouvantables... Pourquoi, d'ailleurs, me parler de *chagrins réels* sans les pré-

ciser? N'est-ce pas alors vous donner tous les chagrins à la fois? Pour moi, je ne t'en veux pas, car je n'ai pas trop souffert; mais, d'ici à ce que je reçoive ta réponse, madame Hanska ne vivra pas, tant elle prend vivement tout ce qui me concerne; elle a fait une maladie de la grande crise où j'ai failli mourir. »

Par quelles horribles angoisses de corps et d'âme le font passer les personnes qui croient l'aimer le plus, ce grand homme d'une sensibilité si délicate!

Et, comme si ce n'en était pas assez, voici que, dans une lettre adressée à sa sœur le 30 octobre, il annonce qu'il s'est déclaré chez lui ce que le médecin appelle « une fièvre céphalalgique intermittente ». Trente-quatre jours durant, il a vécu dans l'appréhension d'une fièvre cérébrale imminente. Enfin, il est guéri de cette atteinte au cerveau; mais les remèdes employés ont retardé la guérison des poumons et du cœur, qui ont regagné en mal le terrain que le traitement leur avait fait perdre... Les nerfs sont d'une faiblesse, d'une susceptibilité incroyables. Vous aurez cru sans doute à quelque exagération de ma part; mais vous devez bien vous figurer que j'ai, au contraire, tout atténué pour ne pas vous inquiéter. Le docteur Knothe promet toujours de me guérir, et ce qu'il a déjà fait prouve qu'il a une conviction. Bien sûr, en France, j'aurais succombé, comme Frédéric Soulié, à une maladie exactement semblable.

Évidemment, il est frappé par le souvenir de la mort de Soulié, qui avait été tué en septembre 1847 par une maladie de cœur. En effet, il en parle à plusieurs reprises dans diverses autres lettres.

Ce à quoi il tient surtout, l'excellent fils, c'est à

ce que sa sœur prenne toutes les précautions possibles pour cacher à sa mère les véritables motifs du retard de sa lettre et de l'ajournement de son départ.

Le 10 décembre, il écrit à M. Laurent Jan : « Si je reviens à Paris dans deux mois, ce sera grand bonheur, car il me faut au moins ce temps pour achever ma guérison. J'ai tristement payé, hélas! les excès de travail auxquels je me suis livré depuis dix ans surtout; mais ne parlons pas de cela.

» Donc, vers les premiers jours de février prochain, je serai à Paris avec la ferme et nécessaire envie de travailler comme membre de la Société des auteurs dramatiques; car, dans mes longs jours de traitement, j'ai trouvé plus d'une petite Californie théâtrale à exploiter; mais que faire d'ici? Il est impossible d'envoyer des manuscrits d'une certaine dimension...

» En février 1850, trouverai-je un public hilare? C'est douteux. Néanmoins, je travaillerai...

» Oui, du courage! Que la santé me revienne, et je m'embarquerai sur la galère dramatique avec de bons sujets. Mais que Dieu me garde d'échouer contre des bancs d'huîtres!

» Je te le répète, mon ami, tout bonheur est fait de courage et de travail. J'ai vu bien des jours de misère, et, avec de l'énergie et surtout des illusions, je m'en suis toujours tiré; c'est pourquoi j'espère encore et beaucoup. »

Le 26 janvier, par une température de « 30 degrés au-dessous de zéro, avec du vent, ce qui équivaut à 60 », il annonce à sa mère qu'il compte se mettre en route vers le 15 février, si l'état des chemins le

permet. D'ici là, il ira à Kiev faire viser son passeport.

Mais hélas! ce voyage à Kiev a été funeste à sa santé, ainsi qu'il le dit dans sa lettre du 28 février. Décidément, sa nature se refuse à l'acclimatement. Ce pays est impossible pour les tempéraments nerveux.

« Il serait téméraire, ajoute-t-il, de croire que je serai en route pour le 15 mars, et, dans cette supposition, j'arriverai dans les premiers jours d'avril. Mais, si mes espérances tant caressées se réalisaient, il y aurait un retard de quelques jours, attendu qu'il faudrait aller à Kiev pour régulariser mes papiers. Sous ce rapport, tout est probable; car ces quatre ou cinq maladies successives, les souffrances de la période d'acclimatement que l'affection me fait prendre en riant, ont plus touché cette belle âme qu'elle n'est effrayée, comme femme raisonnable, des quelques petites dettes qui me restent à payer, et je vois que tout ira bien. Dans cette heureuse hypothèse, il ne faudrait pas regretter le voyage de Kiev, car la comtesse m'a héroïquement gardé sans sortir, et il ne faudrait pas non plus s'affliger du petit retard que cela causerait. »

Ne dirait-on pas, d'après cette lettre, que la conclusion de ce roman de la vie de Balzac a été déterminée par les atteintes successives qu'a reçues sa santé jusque là si robuste, et surtout par cette dernière maladie?

Enfin, le 15 mars, il annonce à sa mère et à sa sœur que son mariage a été célébré et béni la veille dans l'église paroissiale de Sainte-Barbe-de-Berditchef. « C'est, comme tu le sais, écrit-il à madame

Surville, avant tout, un mariage de cœur, car madame Ève de Balzac a donné toute sa fortune à ses enfants...

» Malgré tous nos efforts, nous avons encore quelques dettes; aussi, je vais être obligé de travailler encore d'arrache-pied; mais nous avons la certitude qu'en 1852, au plus tard, notre ménage aura du moins l'aisance. C'est les soixante mille francs versés au chemin de fer du Nord qui nous ont si fort obérés; je dis *nous*, car nous étions fiancés dès 1846, à Strasbourg. »

Le 2 avril, c'est encore de Vierzchovnia qu'il écrit à sa mère :

« J'ai une rechute grave de ma maladie de cœur et de poumon. Nous avons perdu beaucoup de terrain sur ce qui avait été gagné ; les douze jours que je passe ici sont employés par le médecin à me mettre en état de supporter la route. »

Le 15 avril, il a un mal d'yeux qui ne lui permet pas de lire ni d'écrire. Le médecin, d'ailleurs, souhaite qu'il prenne encore, au moins six jours, ses remèdes; car il ne va pas bien du côté du cœur et du poumon. Tout mouvement lui syncope la parole et la respiration.

Le 11 mai, c'est de Dresde qu'il écrit à sa sœur et à sa mère, après un voyage accidenté de catastrophes terribles. Ils ont mis un mois à faire le chemin qui se fait en six jours. Ce n'est pas une fois, c'est cent fois par jour que leur vie a été en danger. Il espère bien arriver à Paris le 19, le 20 ou le 21. « Je mets trois jours, dit-il, parce qu'avec la recrudescence de ma maladie de cœur, je ne sais pas si je ne serai point forcé de m'arrêter quelque part...

« Ma santé est si déplorable que je ne resterai pas à Paris. Ma femme et moi, nous allons prendre les eaux des Pyrénées et les bains de mer à Biarritz. Ce terrible voyage a aggravé ma maladie. »

On voit dans quel état de santé il était à ce moment, ce grand homme qui commençait déjà à mourir. Eh bien, malgré les douleurs physiques auxquelles il était en proie, sa tête était encore ferme et il trouvait l'énergie de se fâcher parce qu'on avait annoncé une reprise de *Vautrin* sans lui demander son consentement et d'écrire de Dresde au docteur Véron, directeur du *Constitutionnel* : « Me voilà pillé, abîmé dans ma considération, et trahi comme un roi! »

Le 20 juin, arrivé à Paris depuis un mois il dictait à sa femme une lettre à Théophile Gautier où il lui dit que le lendemain on va attaquer la véritable maladie inquiétante, maladie dont le siège est au cœur et au poumon, et qui lui donne de grandes espérances de guérison. Hélas! ces espérances furent bientôt déçues. Le 18 août, Balzac, le grand Balzac expirait après une douloureuse agonie.

Voici en quels termes madame Hamelin, dans une lettre adressée à madame la comtesse de Kisselef, raconte la mort du grand homme.

... « Quelle mort belle et sincère que celle de Balzac! La gloire poursuit Hugo. Balzac, qui l'avait vu partir avec peine, l'envoie chercher et *l'attend pour mourir*. Hugo était sur la plage où sa fille mourut au fond des flots dans les bras de son jeune mari. Il part, il arrive. Ici, c'est Hugo qui parle :

« Balzac. — Nous nous tenons parole; je vis et vous me revenez!

« Hugo. — Mais vous vivrez ; l'esprit est le grand
lixir.

« Balzac. — J'ai bu toute la fiole. Madame de
Balzac la renouvelle tous les jours.

« Hugo. — Oui, la femme est le chef-d'œuvre de
Dieu.

« Nous parlâmes longtemps des ouvrages inédits,
ravaux d'Hercule ou de Voltaire. Il se plaignait de
eur sort. « Quoique ma femme ait plus d'esprit que
noi, qui la soutiendra dans cette solitude, elle que
'ai accoutumée à tant d'amour ? » En effet, elle
leurait beaucoup. Il voulut se lever; il fut posé sur
un divan-sofa de brocard rouge et or. Son visage
iolet, couché sur ces coussins, était effrayant, ses
eux seuls vivaient. Il expira, et l'amour, la reli-
ion et la liberté l'assistèrent. »

Tel est le récit que je trouve dans l'*Histoire des
Œuvres de Balzac* par M. de Lovénjoul.

D'autre part, je lis dans le dernier volume paru
es Œuvres posthumes de Victor Hugo, publié
n 1887, et intitulé : *Choses vues*, un admirable
hapitre de sept pages, auquel j'emprunte ces
gnes :

« ... Je demandai à voir Balzac.

» Nous traversâmes un corridor, nous montâmes
n escalier couvert d'un tapis rouge et encombré
objets d'art, vases, statues, tableaux, crédences
ortant des émaux, puis un autre corridor, et j'aper-
is une porte ouverte. J'entendis un râlement haut
sinistre. J'étais dans la chambre de Balzac.

» Un lit était au milieu de cette chambre. Un lit
acajou ayant au pied et à la tête des traverses et
es courroies qui indiquaient un appareil de sus-

pension destiné à mouvoir le malade. M. de Balza était dans ce lit, la tête appuyée sur un monceau d'oreillers auxquels on avait ajouté des coussins d damas rouge empruntés au canapé de la chambre Il avait la face violette, presque noire, inclinée à droite, la barbe non faite, les cheveux gris et coupé courts, l'œil ouvert et fixe. Je le voyais de profil et il ressemblait ainsi à l'empereur.

» Une vieille femme, la garde, et un domestiqu se tenaient debout des deux côtés du lit. Une bougi brûlait derrière le chevet, sur une table, une autr sur une commode près de la porte. Un vase d'argen était posé sur la table de nuit. Cet homme et cett femme se taisaient avec une sorte de terreur e écoutaient le mourant râler avec bruit.

» La bougie au chevet éclairait vivement un por- trait d'homme jeune, rose et souriant, suspendu près de la cheminée.

» Une odeur insupportable s'exhalait du lit. J soulevai la couverture et pris la main de Balzac Elle était couverte de sueur. Je la pressai. Il n répondit pas à la pression.

» C'était la même chambre où je l'étais venu voir un mois auparavant. Il était gai, plein d'espoir, ne doutant pas de sa guérison, montrant son enflure en riant. Nous avions beaucoup causé et disputé politique. Il me reprochait « ma démagogie ». Lui était légitimiste. Il me disait : « Comment avez-vous pu renoncer avec tant de sérénité à ce titre de pair de France, le plus beau après le titre de roi de France ! » — Il me disait aussi : « J'ai la maison de M. de Beaujon, moins le jardin, mais avec la tribune sur la petite église du coin de la rue. J'ai là dans

mon escalier une porte qui ouvre sur l'église. Un tour de clef et je suis à la messe. Je tiens plus à cette tribune qu'au jardin. » — Quand je l'avais quitté, il m'avait reconduit jusqu'à cet escalier, marchant péniblement, et m'avait montré cette porte, et il avait crié à sa femme : — « Surtout fais bien voir à Hugo tous mes tableaux. »

» La garde me dit : — Il mourra au point du jour.

» Je redescendis, emportant dans ma pensée cette figure livide; en traversant le salon, je retrouvai le buste immobile, impassible, altier et rayonnant, et je comparai la mort à l'immortalité.

» Rentré chez moi, c'était un dimanche, je trouvai plusieurs personnes qui m'attendaient, entre autres Riza-Bey, le chargé d'affaires de Turquie ; Navarreti, le poète espagnol et le comte Arrivabene, proscrit italien. Je leur dis : « Messieurs, l'Europe va perdre un grand esprit. »

» Il mourut dans la nuit : Il avait cinquante-et-un ans trois mois et deux jours. »

. . . .

Après avoir vu, d'après sa correspondance, les phases diverses de cette agonie prolongée, on n'a plus à se demander de quoi ce grand homme est mort dans toute la force de l'âge, dans la possession la plus complète de son génie, le cerveau plein d'idées et de projets, l'esprit plein d'œuvres à l'état de gestation et prêtes à en jaillir éclatantes, éblouissantes pour éclairer le monde de leur lumière vive et pénétrante.

Non, ce n'est pas, comme on l'a prétendu, de ses excès de travail, de ses nuits plus laborieuses en-

core que ses journées, de ses soucis d'argent, qu'il a été victime. Cet homme de fer était doué physiquement d'une constitution exceptionnellement robuste qui lui promettait cent années d'existence. Familiarisé de bonne heure avec le travail d'esprit, il se l'était si parfaitement assimilé par la gymnastique intellectuelle à laquelle il s'était livré, que ce travail était devenu son élément, sa seconde nature.

On peut voir, en effet, que c'est à partir du moment où il a cessé de travailler, lors de son fatal voyage en Russie, que les principes organiques de sa vie ont reçu les premières atteintes. A ce moment, selon moi, commence véritablement son agonie. Dans son âme la préoccupation du travail a cédé la place à un autre sentiment, qui l'absorbe pour ainsi dire tout entière.

Certes ce sentiment n'était pas nouveau pour son cœur. Mais il était resté longtemps à l'état de sympathie séraphique et ne s'était développé que peu à peu en passant par des transformations successives, avant d'atteindre les facultés de son esprit et de son organisme physique. Maintenu dans les bornes du pur idéal par les habitudes d'un travail incessant et d'une chasteté voulue que facilitait au laborieux écrivain sa consommation exagérée de café, ce sentiment avait pris une place de plus en plus grande dans la vie de l'auteur de *Séraphita* en raison, comme aurait dit Stendhal, de la *cristallisation* produite par de longues séparations de la personne aimée et de non moins longues correspondances. Plus tard, l'espoir de voir un jour se réaliser le rêve regardé jusque-là comme impossible, la perspective

d'une réalisation prochaine ont fait prendre à ce sentiment les proportions d'une de ces grandes passions ardentes, impérieuses qui s'emparent de toutes les facultés, de tous les organes de l'homme et chassent de son cerveau toute pensée étrangère à sa passion.

Je ne sais pas si, cessant presque entièrement de travailler en 1848 et 1849, Balzac ne renonça pas à l'usage ou tout au moins à l'abus du café, cet anaphrodisiaque si efficace quand il est pris à hautes et fréquentes doses (on dit qu'il contribua beaucoup à entretenir, jusqu'à l'âge de près de cent ans, la virginité de Fontenelle) ; mais je serais assez porté à le croire.

Imaginez alors ce que dut souffrir cet homme robuste, d'un tempérament nerveux, exclusivement possédé par sa passion, de tous ces ajournements successifs que durent subir ses espérances de bonheur si longtemps comprimées.

Si le désir s'accroît quand l'effet se recule!

Comme dit le grand Corneille, jugez à quel degré de surexcitation devait être arrivée cette nature vigoureuse et sensible le jour où, après tant de meurtrissures, le grand homme, se voyant enfin parvenu à ce dont il avait fait le but de sa vie, écrivait à sa famille : « Je suis au comble du bonheur! »

Et maintenant, si vous voulez achever de vous édifier sur la cause déterminante qui a amené la désorganisation de cet être si robustement constitué et a éteint, avant qu'il eût jeté toutes ses flammes, un des plus beaux génies que le souffle divin ait

allumés dans un cerveau d'homme, relisez avec attention la dernière lettre de Louis Lambert au moment où, lui aussi, il va être « au comble du bonheur. »

Si sa raison n'a pas été atteinte comme celle de Lambert quand, à la suite de ses accès de fièvre moldave, les médecins redoutaient si vivement une congestion cérébrale, c'est que sa tête était encore plus solidement bâtie que son corps, et a trouvé la force de résister aux tentatives de la maladie. Celle-ci alors, momentanément vaincue, s'en est pris à des organes moins aguerris à la lutte, moins bien armés pour la résistance, au cœur gonflé par ses élans, ses aspirations vers la vie rêvée, sensibilisé par de longues et décevantes angoisses, à la poitrine déjà affaiblie par les atteintes d'un climat hostile à son tempérament et a fini par triompher de celui qui l'avait si souvent défiée sur les champs de bataille du travail, non moins périlleux que ceux de la guerre !

A propos de cette chasteté de Balzac dont je viens de parler, chasteté qu'il considérait peut-être avec raison, ainsi que sa sobriété notoire, comme des éléments de conservation de son génie et de ses facultés de travail, je trouve, à la fin de la notice de madame Surville, une insinuation que je n'aime pas.

Elle prétend que George Sand « s'est trompée en un seul point, sur l'extrême sagesse qu'elle lui attribue ; il ne mérite pas cet éloge ; hors le travail qui primait tout, il aimait et goûtait tous les plaisirs de ce monde ; je crois qu'il aurait pu être le plus fat de tous les hommes, s'il n'en avait pas été le plus discret. »

Or, voici ce que George Sand a simplement écrit à ce sujet : « Sobre à tous autres égards, il avait les mœurs les plus pures, ayant toujours redouté le désordre comme l'ennemi du talent, et chéri presque toujours les femmes uniquement par le cœur ou la tête, même dans sa jeunesse...

« Il aimait la chasteté comme une recherche et n'attaquait le sexe que par curiosité. Quand il trouvait une curiosité égale à la sienne, il exploitait cette mine d'observations avec un cynisme de confesseur; c'est ainsi qu'il s'exprimait sur ce chapitre. Mais quand il rencontrait la *santé de l'esprit et du corps*, je répète son langage, il se trouvait heureux comme un enfant, de pouvoir parler de l'amour vrai et de s'élever dans les hautes régions du sentiment. »

Plus je relis la Correspondance, plus je réfléchis à l'œuvre colossale de ce grand esprit, plus je suis convaincu que l'opinion de George Sand est celle que doit adopter la Postérité, l'opinion la plus conforme à l'harmonie d'ensemble de cette noble et belle vie de travailleur et de penseur.

Madame Surville, en bonne sœur, qui avait pour son illustre frère une admiration plus familiale que littéraire, a craint peut-être que cette auréole de chasteté ne nuisît à la figure de Balzac et ne fît paraître un peu niais le rabelaisien auteur des *Contes drolatiques*.

Erreur manifeste; est-ce que la virginité de Newton, de Fontenelle, de William Pitt, pour ne citer que ceux-là, nuit en quoique ce soit à leur gloire scientifique, littéraire et politique?

A mon humble avis, la chasteté de Balzac est un

des attributs de sa gloire ; elle fait d'autant plus honneur à son caractère qu'elle dut être un effet de son énergique volonté, obtenu non sans luttes, par conséquent une vraie vertu, tandis que la plupart des autres grands hommes, célèbres par leur sagesse, n'ont fait que se conformer aux lois de leur nature physique.

Que si l'on prétend se faire un argument de sa profonde connaissance des sentiments, des idées, de l'esprit, des rêves, des sensations qui affectent plus particulièrement le sexe féminin, pour en induire que Balzac ne put acquérir cette science que par des intimités multiples et variées, il est facile de répondre que ce *voyant* si intensément perspicace a su, son œuvre est là pour le prouver, s'assimiler bien d'autres sciences sans autres études que la merveilleuse intuition de son génie investigateur.

Et puis n'est-il pas permis de croire, en cette matière délicate, que les hommes qui ont le plus pratiqué les femmes sont peut-être ceux qui les connaissent le moins ? Si bien des femmes du monde réel ont pu se plaire à penser qu'elles avaient servi de modèles au créateur de Pauline, d'Henriette, de Modeste Mignon, d'Eve Séchard, de Renée de Maucombe, d'Adeline Hulot, etc., etc., je ne comprends guère Balzac s'éprenant d'une ardente passion pour les incarnations de ces idéales figures, lui qui aurait plus volontiers cherché à idéaliser les Esther, les Fœdora, les Suzanne, les Sérizy, les Delphine Nucingen, les Marneffe, s'il ne les avait pas marquées du sceau indélébile du vice.

J'imagine encore moins le laborieux penseur qui

portait un monde, le monde du dix-neuvième siècle dans son cerveau, voltigeant de la brune à la blonde en des amourettes banales quoique discrètes, se livrant joyeusement à cet adorable gaspillage de temps, d'esprit et d'âme qu'on appelle la galanterie, lui le grand thésauriseur d'idées, si économe de son temps et de ses phrases qu'il mesurait parcimonieusement le nombre et les lignes de ses lettres aux personnes de sa famille et à ses amis les plus chers!

Cependant sa conversation ne se ressentait nullement de cette parcimonie. Causeur fin, spirituel, abondant en aperçus originaux, surtout quand il parlait des épisodes ou des personnages de son œuvre, il se laissait entraîner parfois par son propre charme jusqu'à oublier la limite du temps qu'il s'était accordé pour ses loisirs ou ses distractions. Il s'interrompait alors brusquement et s'écriait :

« Pardon, je vous quitte. Il y a déjà près d'une heure que je ne m'appartiens plus ! »

Amour ou galanterie, s'il avait été peu ou beaucoup la proie des griffes roses, ce n'est pas par heures qu'il aurait eu à sacrifier le temps pendant lequel il cessait de s'appartenir !

Il ne faut donc pas laisser s'accréditer cette opinion que ce grand homme, de qui l'œuvre et le génie furent plus austères et plus féconds en enseignements qu'ils ne furent frivoles et mondains, ait pu être, sa vie durant, un galantin coureur de ruelles.

Faire justice de telles allégations qui donneraient à penser que sa discrétion en amour fut chez lui une sorte d'hypocrisie de la vertu, c'est le devoir,

à l'heure où sa gloire resplendit de cette majesté pure qu'imprime aux grandes choses la patine du temps, — c'est le devoir de ceux qui, ayant été ses contemporains, ont vécu assez longtemps pour être déjà la postérité !

DEUXIÈME PARTIE

SON ŒUVRE

I

Le génie a deux principaux modes de formation et d'existence, aussi bien dans les arts et dans les lettres que dans les sciences, dans la guerre et dans la politique.

Ou il jaillit, pour ainsi dire, spontanément des cerveaux et des organisations privilégiées et se manifeste par des éclairs souvent précurseurs d'une flamme chaude, lumineuse et durable ;

Ou il se forme, croît, se complète graduellement, se perfectionne par l'étude, la concentration et la puissance d'une volonté ferme et persévérante, par l'assimilation plus ou moins laborieuse de toutes les connaissances tant générales que spéciales.

Aidées, favorisées ou poussées, les organisations heureusement douées des premiers produisent, — pour ne pas remonter plus haut qu'au dix-septième siècle, — des Mazarin, des Condé, des Corneille, des Louis XIV, des Vauban, des Lebrun, des Maurice de Saxe, des Mozart, des Mirabeau, des Carnot, des Napoléon, des Lamartine, des Victor Hugo, des Auguste Barbier, des Alfred de Musset, des George Sand, des Géricault, des Delacroix, des Rossini.

Les autres, les génies faits de patience, d'essais, d'observation et de réflexion, nous donnent des Richelieu, des Colbert, des Pascal, des Descartes, des Molière, des Voltaire, des Buffon, des J.-J. Rousseau, des Lavoisier, des Cuvier, des Chateaubriand, des Schiller, des Gœthe, des Beethoven, des David, des Ingres, des Meyerbeer, des Balzac.

Comme on a pu le voir dans le récit de sa vie, c'est surtout de ce génie produit par la concentration, par la faculté d'une merveilleuse assimilation, soutenue et appliquée par une volonté robuste et infatigable que fut doué Honoré de Balzac.

Pénétré du sentiment de sa vocation littéraire, il dut longtemps chercher sa voie, c'est-à-dire le mode de manifestation de ses facultés le plus propre à sa nature.

Le théâtre l'attirait, la politique enflammait sa jeune ambition, le roman le tentait, il se sentait même quelque penchant pour l'étude des sciences ; il essaya de tout à la fois et tour à tour et garda de tous ces essais des notions dont son esprit subtil tira plus tard des applications admirables.

Résolu à se vouer à la carrière des lettres et à adopter la forme du roman comme la plus aisément

accessible, il se fit apprenti romancier en imitant, avec le concours d'autres aspirants littérateurs, les divers genres à la mode à cette époque, mais il se garda de signer, d'un nom qu'il se promettait de faire grand et glorieux, ces essais qu'il jugeait indignes de son talent futur et qu'il se réservait, d'ailleurs, de désavouer.

D'un coup d'œil clairvoyant et profond, il envisagea les âpres conditions de l'art dans lequel il prétendait devenir un des plus habiles et des plus originaux maîtres : la conception, la composition, le style, et il travailla sans relâche à acquérir ces trois grandes facultés de l'écrivain en prodiguant son esprit souple, son imagination féconde dans une multitude d'écrits, d'articles de journaux, des genres et sur les sujets les plus variés.

En même temps son cerveau, déjà exercé au discernement, au triage, au classement des conceptions commençait cet énorme labeur de la gestation et de la formation des idées embryonnaires, et il produisait son premier roman régulier, *Les Chouans*, roman qu'il récrivit depuis presque en entier.

Puis venait *la Physiologie du mariage*, cette étude si minutieuse et si spirituelle des péripéties et des dangers de la vie à deux qui ressemblait plutôt au résumé d'une curieuse série d'observations délicates et fines de quelque vieillard éclairé sur les mystères et les ruses de la diplomatie galante par une longue expérience de la vie, qu'à l'étude analytique et morale d'un jeune homme de trente ans, plus riche de fantaisie et de vues intuitives que d'observation réelle et expérimentale.

C'étaient ensuite, outre les articles de critique,

les aperçus physiologiques, les nouvelles plus ou moins développées, les fragments contenant une action, esquissant un caractère, décrivant une situation et formant un tout, destinés à prendre place dans quelque plus vaste composition. De cette façon parurent comme tableaux de la vie de Paris plusieurs chapitres de la *Peau de Chagrin* avant la publication en volumes.

Enfin arrivèrent les romans, les volumes de nouvelles et le succès fut tel que presqu'aussitôt l'auteur conçut la pensée de relier entre elles ses diverses compositions sous des titres d'ensemble leur imprimant la portée morale et philosophique qu'avait déjà chacune d'elles à son point de vue.

C'est alors qu'il eut l'intuition, la vision, la perspective de son œuvre, œuvre immense, quoique la mort ne lui ait pas laissé le temps non seulement d'achever les parties commencées, d'exécuter les ouvrages déjà conçus et encore à l'état de gestation et de composition, mais encore de compléter, par les nouvelles conceptions de son cerveau intarissable, le plan grandiose de la COMÉDIE HUMAINE!

On est autorisé à penser qu'il se réservait d'ajouter quelques œuvres imprévues au plan arrêté par lui-même, et dont je vais parler tout à l'heure, en constatant que ce tableau général, dans lequel figurent les titres de plusieurs études en projet, ne contient pas ceux de *Un homme d'affaires*, *Gaudissart II*, *les Parents pauvres*, conçus et écrits après 1845.

II

Je viens de relire successivement tout ce qui porte le nom de Balzac, — aussi bien les articles et fragments en quelque sorte posthumes exhumés de l'oubli où il voulait probablement les laisser, et imprimés sous le titre d'*Œuvres diverses* à la fin de l'édition *définitive* de ses *Œuvres complètes*, — que les admirables études de mœurs, scellées de son sceau, déjà lues par moi une à une au fur et à mesure de leur publication, la plupart relues et méditées dix et vingt fois depuis avec une admiration toujours croissante.

Eh bien, aujourd'hui, au milieu d'une centaine de résumés de chacune de ces études, des myriades de notes prises, de cette innombrable quantité d'impressions de lectures recueillies avec un soin minutieux, je me sens effrayé par la tâche que j'ai voulu m'imposer de traduire en quelques pages claires et judicieusement ordonnées les sentiments qu'éveille en moi les pensées que me suggère le souvenir de cette lecture.

Comment ne pas sentir son insuffisance quand on mesure de l'œil un pareil colosse?

Comment ne point percevoir les difficultés sans nombre auxquelles on va se heurter si l'on essaye d'examiner en détail, de décrire ou d'analyser une à une toutes les parties de cette œuvre si touffue, si variée, si accidentée, pour ainsi dire, qui, tour à tour, enflamme le cœur, étonne l'intelligence, charme l'imagination, enseigne l'esprit, étreint l'âme et l'élève aux plus sublimes hauteurs du sentiment humain?

Quel ordre adopter pour citer, pour énumérer seulement les divers ouvrages dont se compose cet ensemble imposant? Non seulement ils se relient entre eux par un enchaînement d'action, par une communauté de personnages dont les caractères se modifient suivant les milieux où ils vivent, suivant leur âge, suivant les événements qui les affectent, mais encore les titres de ces ouvrages changent selon l'époque où ils ont paru, selon la forme dans laquelle ils ont été publiés.

Alors, pour trouver une solution à ce problème épineux; — renonçant à suivre, comme j'en avais eu d'abord l'intention, l'ordre chronologique des dates indiquées par l'auteur à la fin de chacune de ses compositions, ordre qui m'aurait contraint à scinder en trois ou quatre parties placées parfois à longues distances les unes des autres mes appréciations sur tel ou tel ouvrage dont les divers épisodes forment un tout parfaitement cohérent, — je me suis reporté au système adopté par moi pour cette revue générale de l'œuvre complète, j'ai eu recours à mes notes, j'y ai retrouvé le témoignage écrit de l'état d'esprit

dans lequel j'étais en commençant cette lecture, des réflexions qu'elle m'avait suggerées, des comparaisons qu'elle avait suscitées, enfin des pensées qu'elle avait provoquées.

Car le propre des œuvres de Balzac, comme de celles de tous les écrivains véritablement grands, n'est pas seulement de produire des sensations, d'inciter l'imagination à la rêverie, il est surtout de féconder la pensée du lecteur.

Donc, si j'ai relu Balzac en enthousiaste, peut-être reconnaissant au souvenir des émotions que lui a dues ma jeunesse, je n'ai point poussé cet enthousiasme jusqu'au fanatisme de parti-pris, avec la résolution de *omnia mirari*. Pour me prémunir contre l'influence que mes sympathies pour l'homme auraient pu avoir sur mon appréciation de l'œuvre, j'ai voulu tout relire et noter consciencieusement mes impressions avant d'aborder l'étude de cette vie si intéressante du grand écrivain, de cette vie toute de travail, de dignité et de luttes contre les choses et les hommes.

Ainsi faisant abstraction, dans la mesure du possible, de mes sentiments personnels pour le créateur de ces merveilleuses fictions qui avaient ravi ma jeunesse, j'ai cherché, dans cette intime lecture faite dans la maturité, presque au déclin de l'âge, à contrôler, pour ainsi dire, plutôt qu'à renouveler mes impressions de la vingtième et de la quarantième année ; j'ai essayé de me placer dans la perspective de la postérité, de me figurer que j'étais un de ces lecteurs du vingtième siècle, — à qui Stendhal en appelait de l'indifférence du public de 1840, — un contemplateur, étudiant, dans ce tableau des

Français des divers états pendant la première moitié de notre siècle, moins les mœurs et les coutumes, moins les péripéties des aventures romanesques, que les idées lumineuses et fécondes sur l'état actuel de la société humaine, sur son avenir et sur l'Homme lui-même.

Eh bien, cette étude m'a procuré une des plus grandes jouissances intellectuelles qu'on puisse éprouver à suivre de l'œil et de l'esprit le sens et le mouvement de phrases alignées typographiquement sur des feuilles de papier blanc.

Tout en ressentant une vive admiration de lettré pour l'art avec lequel le romancier a su, au moyen de ses combinaisons dramatiques, charmer, émouvoir, intéresser les lecteurs, faire pénétrer dans leur esprit, à la faveur de cet intérêt, les profonds enseignements sociaux, les grands principes de haute morale humaine qui se déduisent de ses récits, — pour la poésie de ses descriptions, toutes empreintes dans leur diversité d'un sentiment si vrai de la nature, — pour le dessin si net, le relief si ingénieusement accentué des physionomies et des caractères, — je me suis attaché surtout à m'assimiler le travail du philosophe, du moraliste, du penseur, je dirais volontiers du réformateur.

C'est ainsi que j'ai vu passer, dans le kaléidoscope gigantesque qui s'est déroulé devant mes yeux, tour à tour, — des pages profondes comme des pages de Michel Montaigne, — des contes, sinon aussi ironiquement substantiels que les colossales facéties de Rabelais, tout au moins aussi amusants que les grivoiseries de Brantôme, aussi plaisamment, aussi franchement gaulois que les récits de Béroald

de Verville ; — des fantaisies non moins originales et piquantes que celles de Cyrano de Bergerac ; — des traits d'héroïsme et des répliques à la Corneille ; — des délicatesses de sentiment et des élans de passion dignes de Racine ; — des mépris de l'homme et des tendresses pour l'humanité à la Molière ; — des amertumes poignantes à la La Rochefoucauld ; — des traits de caractère incisifs comme s'ils avaient été burinés par un La Bruyère ; — des mouvements de cette bonhomie narquoise qui fait adorer La Fontaine ; — des vues sur le gouvernement des états et sur les lois qui régissent les sociétés aussi sagement étudiées parfois et aussi judicieusement déduites que par la plume d'un Montesquieu ; — des railleries acérées à la Voltaire ; — des portraits physiques, moraux, intellectuels à la Saint-Simon ; — une passion énergique pour la justice et une pitié sans bornes pour les malheureux, comme chez Jean-Jacques Rousseau ; — des transports d'indignation contre l'iniquité à la Diderot ; — une antipathie à la Lesage contre les manipulateurs de l'argent d'autrui ; — une curiosité savante à la Buffon des instincts, des mœurs, des passions, de l'âme des animaux et des plantes ; — une exquise aptitude, comme chez Bernardin de Saint-Pierre, à rendre et à communiquer l'impression des merveilleuses poésies de la nature ; — des aperçus à la Charles Fourier sur les destinées des sociétés futures et des visions sur la vie ultérieure des êtres ; — des velléités de fanatisme passionné et éloquent, comme chez Joseph de Maistre et chez Bonald, pour le retour aux institutions de l'ancien régime monarchique ; — et, à côté, une attraction qui, pour être

inconsciente, n'en est pas moins réelle au fond et parfois hautement manifeste vers les principes des démocraties modernes, comme chez Chateaubriand; — un pieux respect, comme chez Michelet, pour la loi universelle du travail; — une haine pour l'oisiveté, crime social, et le parasitisme, fléau des états, exprimée souvent avec une sobriété et une verdeur de langage à la Paul-Louis-Courier !

Telles sont les comparaisons, tels sont les rapprochements, pour ne citer que des écrivains français, qu'a suscités dans mon esprit cette exploration de l'œuvre de Balzac à la recherche du philosophe, du penseur, du poète qui était dans le génie du grand romancier.

A mon sens, en effet, Balzac a été plus qu'un romancier; s'il a commencé par conter pour conter, par chercher, comme tant d'autres, à semer de péripéties dramatiques et intéressantes pour le public, l'histoire des aventures amoureuses de M. Victor et de mademoiselle Adélaïde, — s'il a élargi considérablement le champ de cette culture littéraire en donnant à ses récits des développements philosophiques, moraux, critiques, politiques et sociaux qui ont eu une notable influence sur les travaux de ses contemporains et de ses successeurs, lesquels ont tenté de l'imiter sans pouvoir approcher de sa puissante originalité, il n'en est pas moins évident aujourd'hui que le roman n'a été pour lui qu'un moyen, une forme d'adaptation de la pensée philosophique, de l'observation morale, de l'aspiration sociale, aux goûts, aux capacités intellectuelles, aux appétences du public.

« Il ne s'agit pas seulement, disait-il quelquefois,

d'émettre des idées saines et utiles; mais il importe de les présenter d'une façon attrayante, d'amuser le public pour l'instruire et le moraliser presque sans qu'il s'en aperçoive. »

De même, en matière d'affabulation et de composition romanesques, il affirmait qu'il ne suffisait pas de raconter des faits vrais, mais que l'art du romancier consistait surtout à les présenter de façon à les rendre vraisemblables; qu'il était plus difficile d'habiller un épisode absolument vrai selon les conditions de la vérité de l'art, que de l'exposer dans sa réalité brutale.

Il a eu bien souvent, durant sa carrière, à lutter contre cette difficulté. Il n'a pas toujours réussi à la vaincre. Parfois, il a reculé devant elle sans s'avouer vaincu. C'est peut-être ce qui a été cause de tant d'ajournements de sujets et de plans de livres dont quelques-uns sont demeurés inachevés et plusieurs n'ont pas même été l'objet d'un commencement d'exécution.

Une ténébreuse Affaire offre un des exemples les plus remarquables des efforts du génie pour rendre vraisemblable un enchaînement de faits réels, mais si dépourvus de toute logique qu'ils eussent paru au lecteur absolument inadmissibles et, par conséquent, dénués d'intérêt; en outre, la victime et plusieurs des acteurs de ce drame de la vie politique existaient encore; il lui fallut donc, non seulement changer le lieu de la scène, les noms et les qualités des personnages, mais encore modifier du tout au tout les caractères de ceux-ci.

Quelque opinion qu'on puisse avoir, au point de vue critique, de ce roman si mouvementé, on ne

peut méconnaître que ce travail d'appropriation d'une histoire vraie au génie du narrateur ne soit le comble de l'art du romancier.

En Balzac, donc, le grand conteur est doublé d'un grand artiste, comme le grand écrivain est doublé d'un inépuisable penseur, d'un infatigable remueur, d'un puissant enfanteur d'idées, car il n'enfante pas seulement celles qu'il formule, mais aussi celles qu'il fait et fera sourdre dans les cerveaux de ses lecteurs (1).

Aussi, cette qualification de « plus fécond de nos romanciers », qu'on lui donnait il y a cinquante ans, mérite-t-il de la garder et lui sera-t-elle de plus en plus applicable à mesure qu'il sera plus lu et mieux médité, quoique, en réalité, plusieurs autres romanciers aient produit un plus grand nombre de livres que lui; mais on ne saurait mesurer la fécondité d'un auteur au nombre des œuvres qu'il a produites, au chiffre des lignes qu'il a écrites. Telle page de Rabelais, de Montaigne, de Pascal, de Diderot, de Rousseau, a été et ne cessera d'être plus féconde par les pensées et les œuvres qu'elle a inspirées que tout le bagage littéraire de bien des écrivains même célèbres à juste titre.

Or, la plupart des livres de Balzac sont des mines, des sources de pensées!

Mais, puisqu'il a enveloppé la plupart de ces pensées dans des récits romanesques qu'il a su rendre

(1) En faisant ce travail, j'ai été amené à extraire, à détacher de l'œuvre immense, à isoler environ 2,400 pensées *de omnibus rebus scibilis et quibusdam aliis*. Je compte réunir et publier prochainement en un volume ce recueil intéressant qui servira de complément au présent Essai.

intéressants, puisqu'il a dû sa grande célébrité surtout à cette qualité de conteur et de romancier, c'est cette partie, la plus considérable de son œuvre, qu'il convient d'abord d'examiner plutôt dans son ensemble qu'en détail.

Je ne m'attarderai donc pas à démonter pièce à pièce les morceaux de cet édifice colossal qu'il appelait son monument, pour en refaire des analyses qui ont été tant de fois faites et bien faites par des critiques éloquents, pour avoir ensuite à reconstruire l'ensemble par une synthèse difficile. Ce serait un véritable jeu de casse-tête chinois.

Tout autant je me garderai de rechercher, pour les citer, les pages les plus saillantes, celles qui ont excité le plus vivement mon admiration pendant le cours de mes lectures, de signaler toutes les moralités qui m'ont paru ressortir de certains chapitres, et que j'ai notées au passage. Il est telles de ces pages, de ces démonstrations, de ces déductions morales qui, chacune en leur lieu et selon le caractère du personnage, de l'événement qui en est l'occasion ou le prétexte, ont leur raison d'être et contribuent logiquement à l'harmonie générale du tout, et qui, juxtaposées, sembleraient discordantes entre elles.

Quant à l'ordre à observer pour procéder à cette revue générale, j'estime que je ne saurais mieux faire que de suivre celui que le *constructeur*, — comme il se qualifie lui-même, — a indiqué dans le programme établi en 1845 pour la deuxième édition de la *Comédie humaine* en vingt-six volumes, écrit de la main de Balzac et remis à son ami Laurent-Jan avec dédicace signée.

Cette méthode me permettra de signaler en pas-

sant, à la place qu'ils devaient occuper et par leurs titres seulement, hélas! les ouvrages en projet. D'après ces titres, les lecteurs pourront se faire une idée des grandes conceptions que gestait ce vaste cerveau et de ce qu'a fait perdre à la Postérité et aux Lettres françaises la mort prématurée de Balzac.

III

LA COMÉDIE HUMAINE

L'ouvrage comporte d'abord trois grandes divisions : PREMIÈRE PARTIE : *Études de mœurs.* — DEUXIÈME PARTIE : *Études philosophiques.* — TROISIÈME PARTIE : *Études analytiques.*

La première de ces parties est elle-même subdivisée en dix livres :

Le premier, SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE, comprend trente-deux études, portant chacune son numéro de classement.

Les trois premières : les *Enfants*, — *un Pensionnat de Demoiselles*, — *Intérieur de Collège*, n'ont point été écrites. C'était les premiers âges de la vie que Balzac comptait peindre dans ces trois études. Les lettres de Renée de Lestorade, de nombreuses pages de *Louis Lambert* témoignent assez de la façon dont l'auteur comprenait l'éducation de la jeunesse.

4. **La Maison du Chat qui pelote.** — C'est encore la jeunesse, la charmante éclosion d'un premier amour

au milieu d'un intérieur patriarcal de commerçants de Paris. Mais cette sincère sympathie des cœurs ne fait que produire une mésalliance de milieux, d'esprits, d'éducation, d'intelligences en unissant deux éléments sociaux presque toujours irréconciliables, l'art et le négoce. Faute de se comprendre, ils se choquent et se brisent.

5. **Le Bal de Sceaux.** — Que de grâce et d'esprit dans cette courte nouvelle! Mais aussi quelle amère et éloquente critique des préjugés aristocratiques dans cette histoire d'une jeune fille noble et spirituelle qui renonce à un amour vrai et manque le bonheur de sa vie par dédain pour la profession de commerçant de celui qu'elle aime.

Ici l'auteur se montre bien l'apologiste du travail qu'il a toujours été; mais on sent déjà poindre, sous le défenseur des institutions aristocratiques, le démocrate sans le vouloir, entraîné par le sentiment de la Vérité et de la Justice modernes.

6. **Mémoires de deux jeunes mariées.** — Le plus suave parfum d'honnêteté, la moralité la plus saine, la plus élevée, se dégagent de ce livre exquis.

Quelle conception magnifique dans sa simplicité que ce contraste entre deux caractères de jeunes filles toutes deux également honnêtes, également élevées au couvent, mais chacune avec un idéal différent!

L'une, la sage Renée de Maucombe, — « docteur en corset », comme l'appelle sa folle amie, sorte de Tiberge de ce Desgrieux en jupons, Louise de Chaulieu, — veut chercher dans le mariage la vie de famille, le bonheur calme et paisible, les devoirs et les douceurs de la maternité, elle se marie sans

amour avec un homme estimable et presque nul.

L'autre tend à faire de sa vie un roman. Il lui faut être aimée avec passion. Elle se fait adorer d'un proscrit espagnol laid, mais supérieur par l'énergie du caractère, qu'elle finit par épouser et dont elle fait son esclave.

Toutes deux s'écrivent leurs impressions de mariage. Pendant que Renée devient épouse dévouée, mère sublime, voit son bonheur s'accroître de jour en jour, à mesure qu'elle fait de son mari, sans lui laisser sentir sa pression, un homme utile et distingué, Louise, insatiable de domination, rend son Espagnol très malheureux. — Elle le perd.

Presque aussitôt, au bout de quelques mois de veuvage, elle s'éprend d'un jeune poète pauvre et veut, après avoir été aimée follement de son premier mari, aimer passionnément à son tour. Elle l'épouse mystérieusement, s'exile avec lui de Paris, l'enferme avec elle à Ville-d'Avray dans une sorte d'Eden délicieux, ignoré de tout le monde, où elle s'applique à lui prodiguer toutes les satisfactions matérielles, morales, intellectuelles que peuvent rêver une âme et des sens de poète. Elle pousse l'amour de l'amour presque jusqu'à la dépravation.

Cette existence ne dure pas longtemps. La pauvre Louise, devorée par une fiévreuse jalousie, finit par succomber à la fleur de l'âge, sans avoir connu le véritable bonheur.

On trouve dans ce livre admirable des aperçus d'une merveilleuse finesse sur les devoirs de la femme dans le mariage, sur les soins et les délices de la maternité.

C'est le catéchisme du mariage !

7. **La Bourse.** — C'est encore une surprise de trouver, dans cette brève nouvelle d'un apologiste de la Restauration, un tableau de quelques-unes des iniquités de ce gouvernement à l'égard des Français coupables de ne pas avoir émigré et d'être restés au service de leur pays.

« Lorsque, dernièrement, dit madame de Rouville, je sollicitai de nouveau une pension, le ministre me dit avec dureté que si le baron de Rouville eût émigré, je l'aurais conservé, qu'il serait aujourd'hui contre-amiral. »

Balzac, en dépit de ses opinions politiques, est toujours affamé de justice et de vérité.

Et quelle délicate peinture de la naissance de l'amour dans le cœur de Schinner pour Adélaïde! quelle hauteur de vues dans cette fraternité de l'art et de la noblesse!

8. **Modeste Mignon.** — Cette aventure d'une jeune fille instruite, mais saturée de lectures romanesques et avide de poésie, qui s'éprend en lisant ses œuvres, en se laissant enthousiasmer par le récit de ses succès littéraires et politiques, — de la personne d'un poète, en même temps homme d'État, le célèbre Canalis, est un trait de mœurs caractéristique particulier à la première moitié, ou plutôt au deuxième quart du dix-neuvième siècle.

Cette étude devrait, à la rigueur, être classée parmi les *Scènes de la Vie de Province*, car elle a pour théâtres successivement la Normandie et la Provence. Mais l'auteur a choisi de préférence, pour les ranger dans cette première partie de son œuvre, les peintures de sentiments naïfs, purs et chastes.

Or, quoi de plus frais, de plus charmant que le tableau de cette passion idéale pour un grand poète envahissant le cœur et enflammant, en même temps, l'imagination d'une jeune fille bien douée, pour qui la poésie est la première, la plus haute des manifestations du génie humain ?

On trouve, dans ce livre si touchant à la fois et si fécond en enseignements, en quelques pages, une discussion d'une très haute portée sur les divers génies qui contribuent, soit à éclairer l'humanité, soit à l'honorer, soit à perfectionner son âme et son esprit, soit à charmer ses sens, soit à accroître la somme de son bien-être. Chacun y raisonne selon sa situation, y parle le langage propre à son caractère, à ses sentiments, à ses passions. Qu'on me permette d'en citer quelques lignes.

Canalis vient d'affirmer que l'invention est surtout la qualité constitutive du génie.

« Entre Beethoven et la Catalani, conclut-il, vous me permettrez de décerner à l'un l'immortelle couronne du génie et du martyre, et à l'autre beaucoup de pièces de cent sous; avec l'une nous sommes quittes, tandis que le monde reste toujours le débiteur de l'autre! Nous nous endettons chaque jour avec Molière, et nous avons trop payé Baron.

« — Je crois, mon ami, dit La Brière, le secrétaire de Canalis, — qui, ayant voulu tromper Modeste en se faisant passer pour le grand poète, s'était pris lui-même à son propre piège et était devenu passionnément amoureux d'elle, — je crois que tu fais la part des idées trop belle... Le génie doit être estimé, surtout, en raison de son utilité. Parmentier, Jacquart et Papin, à qui l'on élèvera des statues

quelque jour, sont aussi des gens de génie. Ils on changé ou changeront la face des États en un sens..

« Il suffisait que cette opinion fut émise pa Ernest pour que Modeste voulût la combattre.

« — A ce compte, dit-elle, monsieur, celui qu trouverait le moyen de faucher le blé sans gâter la paille, par une machine qui ferait l'ouvrage de dix moissonneurs, serait un homme de génie?

« — Oh! oui, ma fille, dit madame Mignon, il serait béni du pauvre dont le pain coûterait alors moins cher, et celui que bénissent les pauvres est béni de Dieu!

— C'est donner le pas à l'utile sur l'art, répondit Modeste en hochant la tête.

« — Sans l'utile, dit Charles Mignon, où prendrait-on l'art? Sur quoi s'appuierait, de quoi vivrait, où s'abriterait et qui payerait le poète?

« — Oh! mon cher père, cette opinion est bien capitaine au long cours, épicier, bonnet de coton!... Que Gobenheim et monsieur le Référendaire, dit-elle en montrant La Brière, qui sont intéressés à la solution de ce problème social, le soutiennent, je le conçois; mais vous, dont la vie a été la plus inutile de ce siècle, puisque votre sang répandu sur l'Europe, et vos énormes souffrances exigées par un colosse, n'ont pas empêché la France de perdre dix départements conquis par la République, comment donnez-vous dans ce raisonnement excesstvement perruque, comme disent les romantiques?... On voit bien que vous revenez de la Chine. »

Les parents et les amis font observer à la jeune fille que peu s'en est fallu qu'elle manquât de respect à son père.

Alors Canalis se lève et se pose à la cheminée dans une des plus belles attitudes de sa collection de mines, et reprend ainsi :

« — Dieu, dans sa prévoyance, a donné des aliments et des vêtements à l'homme, et il ne lui a pas directement donné l'art ! Il a dit à l'homme :

« — Pour vivre, tu te courberas vers la terre ; pour penser, tu t'élèveras vers moi ! Nous avons autant besoin de la vie de l'âme que de celle du corps. De là, deux utilités. Ainsi, bien certainement l'on ne se chaussera pas d'un livre ; un chant d'épopée ne vaut pas, au point de vue utilitaire, une soupe économique du bureau de bienfaisance. La plus belle idée remplacerait difficilement la voile d'un vaisseau. Certes, une marmite autoclave, en se soulevant de deux pouces sur elle-même, nous procure le calicot à cinq sous le mètre meilleur marché ; mais cette machine et les perfections de l'industrie ne soufflent pas la vie à un peuple, et ne diront pas à l'avenir qu'il a existé ; tandis que l'art égyptien, l'art mexicain, l'art grec, l'art romain avec leurs chefs-d'œuvre taxés d'inutiles, ont attesté l'existence de ces peuples dans le vaste espace du temps, là où de grandes nations intermédiaires dénuées d'hommes de génie ont disparu, sans laisser sur le globe leur carte de visite ! Toutes les œuvres du génie sont le *summum* d'une civilisation, et présupposent une immense utilité. Certes, une paire de bottes ne l'emporte pas à vos yeux sur une pièce de théâtre, et vous ne préférerez pas un moulin à l'église de Saint-Ouen ? Eh ! bien, un peuple est animé du même sentiment qu'un homme, et l'homme a pour idée favorite de se survivre à lui-

même moralement, comme il se reproduit physiquement. La survie d'un peuple est l'œuvre de ses hommes de génie. En ce moment, la France prouve énergiquement la vérité de cette thèse. Assurément elle est primée en industrie, en commerce, en navigation par l'Angleterre, et, néanmoins, elle est, je le crois, à la tête du monde par ses artistes, par ses hommes de talent, par le goût de ses produits. Il n'est pas d'artiste, ni d'intelligence qui ne vienne demander à Paris ses lettres de maîtrise. Il n'y a d'école de peinture en ce moment qu'en France, et nous régnerons par le Livre peut-être plus sûrement que par le Glaive. Dans le système d'Ernest, on supprimerait les fleurs de luxe, la beauté de la femme, la musique, la peinture et la poésie ; assurément la Société ne serait pas renversée, mais je demande qui voudrait accepter la vie ainsi? Tout ce qui est utile est affreux et laid. La cuisine est indispensable dans une maison; mais vous vous gardez bien d'y séjourner, et vous vivez dans un salon, que vous ornez, comme celui-ci, de choses parfaitement superflues. A quoi ces charmantes peintures, ces bois façonnés servent-ils? Il n'y a de beau que ce qui nous semble inutile! Nous avons nommé le seizième siècle, la Renaissance, avec une admirable justesse d'expression. Ce siècle fut l'aurore d'un monde nouveau. Les hommes en parleront encore qu'on ne se souviendra plus de quelques siècles antérieurs, dont tout le mérite sera d'avoir existé, comme ces millions d'êtres qui ne comptent pas dans une génération! »

La discussion continue pendant quelques instants, puis elle tourne et revient à son point de départ.

Enfin Canalis sentant qu'il en est arrivé à être, sans s'en apercevoir, du même avis que La Brière, la conclut ainsi :

« — Oh ! dit-il avec un geste de grand homme, que prouvons-nous dans toutes nos discussions ? l'éternelle vérité de cet axiome : Tout est vrai et tout est faux ! Il y a pour les vérités morales, comme pour les créatures, des milieux où elles changent d'aspect au point d'être méconnaissables. »

Que de pensées agitent de pareilles pages ! Quels problèmes toujours actuels elles soulèvent ! Quel monde d'idées elles éveillent chez le lecteur !

Et voilà comment les livres de Balzac font penser !

Évidemment une telle discussion offre plus d'intérêt à des esprits sérieux que la question de savoir comment le petit bossu Butscha, le clerc de notaire, — type curieux, très ingénieusement imaginé, — animé d'une passion aussi secrète que dévouée pour l'héroïne, réussit, à force de subtilité d'esprit, à démasquer les calculs cupides du poète, à désabuser Modeste de son enthousiasme poétique, de ses illusions et se résigne à immoler son propre amour sans espoir, pour assurer le bonheur de la jeune fille en déterminant son mariage avec La Brière qui l'aime sincèrement et a tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse.

9. **Un début dans la vie.** — C'est aussi une histoire de jeunesse que cette aventure ou plutôt cette série d'aventures du petit Oscar Husson qui, — en cherchant à se poser avec cette prétention si fréquente chez les adolescents, commet sottises sur sottises, — se fait bafouer, compromet sa mère et tous ses

protecteurs, et finit par se faire soldat pour revenir glorieusement mutilé.

C'est une des études les plus gaies de la *Comédie humaine*. On y voit paraître pour la première fois Joseph Bridau, le grand peintre, et le spirituel rapin Léon de Lora, sous son surnom d'atelier *Mistigris*, avec ses calembours et ses proverbes retournés qu'il mit si fort à la mode vers 1843.

10. **Albert Savarus.** — La passion de mademoiselle Philomène de Watteville pour l'avocat Albert Savarus me paraît la seconde face de l'idée qui a enfanté la *Fausse maîtresse*.

Seulement l'amour qui fait de Thaddée un héros de stoïcisme et de dévouement engendre chez Philomène une sorte d'hystérie de l'imagination qui lui suggère les crimes les plus odieux : violation du secret des lettres, faux, etc. C'est ce qui fait qu'elle cesse d'être intéressante.

Non seulement elle est punie en voyant celui qu'elle aime réduit à se faire chartreux, mais encore elle expie cruellement ses forfaits d'amour par la mutilation accidentelle de son corps et la perte de sa beauté.

Quel tableau des folies auxquelles une femme peut être entraînée par une passion désordonnée, et quelle peinture des mœurs et des ridicules d'une grande ville de province éloignée de Paris!

11. **La Vendetta.** — Ce drame poignant, dont la publication remonte à 1830, est un des plus purs chefs-d'œuvre de la jeunesse de Balzac.

La scène, qui tient en quelques pages, se passe à Paris sous la Restauration.

Ainsi que son titre l'indique, elle a pour acteurs principaux des Corses et pour motif l'obstacle que suscite à l'amour d'un jeune homme et d'une jeune fille la fidélité sauvage du père de celle-ci aux vieilles lois inexorables de la vendetta.

Cette étude, pleine de mouvement, composée et écrite avec une merveilleuse sobriété de moyens, se termine par un dénouement terrible et sublime dans sa simplicité tragique. Mais quel démenti elle donne à la théorie de l'infaillibilité de la puissance paternelle, si souvent préconisée par l'auteur comme une garantie nécessaire de la conservation de la famille!

12. **Une double famille.** — C'est encore une de ces études presque parfaites par lesquelles débuta l'auteur de la *Comédie humaine*. Elle est datée de mars 1830 et elle porte l'empreinte des opinions anticléricales qui avaient cours à cette époque.

M. le comte de Granville, magistrat grave et éclairé, parle et agit en véritable libre-penseur. Il a commis la faute d'épouser une dévote, et, après avoir essayé vainement d'obtenir d'elle une renonciation à ses habitudes de bigoterie et de pudibonderie outrée, il est amené à prendre une maîtresse et à avoir un second ménage.

Quels tableaux que ceux de ces deux ménages comparés : l'un, empoisonné des pratiques les plus rigoureuses de la bigoterie la plus outrée, l'autre charmant, réunissant toutes les attractions d'un amour partagé, d'une vie aisée, d'un intérieur confortable, élégant, luxueux même. Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans ce roman d'un

écrivain qui a voulu passer pour un défenseur « du trône et de l'autel », c'est la vivacité de la critique des mœurs dévotes et de leur influence sur la vie de famille. On ne trouve rien de plus véhément dans l'athée Stendhal, ni dans le sceptique Mérimée.

Quant au dénouement qui fait expier au comte de Granville les joies de son ménage irrégulier par les vices et les crimes d'un fils issu de ce faux mariage, c'est le châtiment fatal de l'adultère, presque toujours crime social!

Ainsi conclut Granville :

« Le défaut d'union entre deux époux, par quelque cause qu'il soit produit, amène d'effroyables malheurs : nous sommes tôt ou tard punis de n'avoir pas obéi aux lois sociales. »

N'est-ce pas là la saine, la vraie, la grande morale?

13. **La Paix du ménage.** — Ce n'est qu'un charmant marivaudage encadré dans les mœurs du premier empire, une de ces nouvelles en cinquante pages où Balzac excellait vers 1829. La mise en scène et le dialogue sont d'une finesse exquise.

14. **Madame Firmiani.** — Un délicieux tableau de chevalet que cette étude d'une femme aussi supérieure par l'âme et par l'esprit que par l'élégance.

Gérard Dow, Miéris, les grands maîtres de la minutieuse vérité flamande, n'ont pas plus de délicatesse de touche. Le contraste entre l'amour sous l'ancien régime et l'amour moderne y apparaît d'une façon saisissante.

Octave vit luxueusement d'un patrimoine opulent. Madame Firmiani, qui l'aime, le décide, par

une lettre qui est un chef-d'œuvre, à renoncer à cette fortune pour payer une dette de son père. Elle l'épouse aussitôt qu'elle reçoit la nouvelle de la mort de son premier mari. M. de Bourbonne, oncle d'Octave, appartenant au genre *fossile*, est néanmoins touché jusqu'aux larmes des actions et des paroles de madame Firmiani.

— Ma nièce, lui dit-il, autrefois nous faisions l'amour, aujourd'hui vous aimez!

Et dire qu'on a souvent accusé Balzac de ne créer que des types de femmes vicieuses, perverses, dépravées! Il est vrai qu'on lui a souvent reproché aussi de trop regretter l'ancien régime.

15. **Étude de femme.** — Cette femme, c'est madame de Listomère, une très vertueuse jeune femme aussi, qui cependant voudrait bien se trouver offensée d'avoir reçu par erreur une lettre de Rastignac destinée à madame de Nucingen.

C'est encore un spirituel marivaudage de la fin de la Restauration. Agréable sujet pour une saynète à la de Musset. Malheureusement, au théâtre, ce dénouement ne suffirait pas.

16. **La fausse maîtresse.** — Conception admirable. Un ami dévoué, qui, en se sentant pris d'amour pour la femme de son ami, avec laquelle il est journellement en contact, brûle ses vaisseaux en feignant d'avoir une maîtresse, — une jolie écuyère qui n'y comprend rien, — se donne des ridicules, s'immole héroïquement, simule un exil volontaire pour laisser à son idole une lettre sublime, vivre obscurément à Paris, et surveiller la femme aimée

et la sauver de ses imprudentes curiosités de fille d'Eve.

Tel est Thaddée Paz, ce magnifique héros de la vie privée.

Tout aussi parfaite est l'exécution de ce drame intime où la lutte de l'amour à la fois idéal et sensuel contre le devoir sacré de l'amitié donne lieu à des scènes d'un intérêt puissant.

17. **Une fille d'Eve.** — Belle étude d'une passion vraie de la femme pour l'idéal et l'extraordinaire, conséquence d'une enfance dévote et d'une jeunesse comprimée. — Madame de Vandenesse est une des filles de madame de Granville.

On voit, dans ce récit émouvant, jusqu'où peuvent être entraînés une femme et un homme attirés l'un vers l'autre par la Vanité, l'un des mobiles les plus actifs de l'Amour. — Superbe portrait de Raoul Nathan, le triste héros de cette aventure, fine esquisse du banquier du Tillet, beau-frère de madame de Vandenesse, merveilleuse peinture des mœurs de la presse politique en 1840, — ravissant crayon de Florine et de la vie d'une actrice célèbre et médiocre; — délicieux profil du naïf musicien Schmuke, enfin burin très profondément fouillé de Félix Vandenesse, le diplomate habile et expérimenté surtout en matière d'amour et de philosophie conjugale, qui trouve moyen de dissiper les illusions de sa femme, de faire descendre la statue du faux grand homme du piédestal où l'imprudente l'avait hissée, et pousse la générosité jusqu'à accuser sa propre légèreté de la faiblesse de sa femme, pour ne pas avoir à l'humilier par un pardon.

Ce roman de concentration se distingue surtout par la rapidité, la multiplicité des faits, des situations et par des qualités incomparables de facture. Si, dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, on trouve une véritable école des femmes, on peut dire qu'*Une Fille d'Ève* est une véritable école des maris.

18. **Le Colonel Chabert.** — J'étais bien jeune lorsque ce roman parut, cependant je me rappelle encore l'effet énorme qu'il produisit. Le cachet de vérité était tel qu'on crut généralement que le fond de l'histoire était réel, que les personnages avaient existé, existaient peut-être encore, et dans le monde des rhétoriciens que démangeait le prurit des prétentions littéraires, on s'émerveillait fort de la singulière audace de cet auteur qui osait ainsi s'emparer de faits de la vie privée d'une famille pour les livrer aux commentaires du public.

Trois ans plus tard, lorsqu'en faisant mon droit, je travaillai dans une étude d'avoué à Paris, j'y trouvai encore vivant le souvenir du *colonel Chabert*, de Godeschal, de Desroches, de la comtesse. Le roman était devenu un classique des clercs d'avoué, un véritable livre *d'étude*. On était si convaincu que « cela était arrivé » et devait arriver encore, que quand il entrait dans l'étude quelque vieillard inconnu, un peu déjeté et maigrement vêtu, l'on se demandait si ce n'était pas encore quelque *colonel Chabert*, mal tué à Eylau, à la Moskowa ou à Leipzick, qui venait réclamer son état-civil, sa femme et sa fortune.

Aujourd'hui, ce que j'admire surtout dans cette histoire, touchante à arracher des larmes à un

huissier, c'est la sublime noblesse de caractère de cet héroïque martyr; ce que je tiens à signaler surtout c'est que, dans cette belle étude, Balzac, le prétendu champion de l'Aristocratie, met les plus hautes vertus dans l'âme d'un homme du peuple, né, pour ainsi dire, aux Enfants-Trouvés, destiné à mourir à l'hospice des Vieillards abandonnés. Sa vie se sera passée, de son aurore à son déclin, entre les deux asiles de la misère.

C'est ainsi qu'il lui arrive souvent de trouver chez les déshérités de la vie les plus admirables héroïsmes de cœur.

19. **Le Message.** — Une diligence versée, un jeune homme mourant des suites de sa chute, qui confie à son voisin de banquette la mission d'aller chercher dans son secrétaire les lettres d'amour de sa maîtresse, une femme mariée, de les lui rendre en lui annonçant avec tous les ménagements possibles la perte qu'elle vient de faire!

Écrire en quinze pages le récit sobre et profondément saisissant de l'accomplissement de cette mission, de façon à vous faire passer des frissons, n'est-ce pas faire œuvre de maître? N'est-ce pas le comble de l'art?

20. **La Grenadière.** — Autre merveille, en vingt pages celle-ci!

Un admirable paysage de Touraine aux vastes horizons, un de ces paysages à la fois riants, poétiques et profonds, comme en ont peint Corot, Français et Daubigny, encadrant un tableau de famille d'une suave et poignante mélancolie : une

femme jeune encore, mais portant sur son visage et dans sa démarche les stigmates évidents d'un mal incurable, d'une mort prochaine, entourant de la sollicitude la plus tendre, la plus passionnée, ses deux fils sans père, qu'elle va laisser sur cette terre, sans nom, sans fortune, — Louis-Gaston, l'aîné — et l'autre Marie-Gaston, destiné à devenir le poète aimé de la belle Louise de Chaulieu ; la mort pieusement sublime de cette femme d'élite entre ses deux enfants, à qui elle lègue pour héritage une simple lettre à écrire à lord Brandon, à Londres.

« Votre femme est morte... Elle vous a pardonné. »

Telle est la nouvelle qui a pour titre *La Grenadière.* Cruelle expiation par cette mère touchante de quelque faute mystérieuse dont elle n'était pas seule coupable !

21. **La femme abandonnée.** — Comme quoi la duchesse de Beauséant, abandonnée par M. d'Ajuda-Pinto tenté par un riche mariage, se retira dans une petite ville de Normandie, c'est ce qu'on voit dans le *Père Goriot.*

Mais ce que nous dit *la Femme abandonnée*, c'est comment il se fit que cette créature d'élite, si merveilleusement organisée pour l'amour, parfaitement résolue à rester étrangère au monde, voulant éviter les entreprises galantes de M. Gaston de Nueil, s'enfuit vers la Suisse, mais ne put résister à ce jeune passionné en voyant qu'il l'avait suivie, de poste en poste, jusqu'à Genève, — qu'après trois ans du bonheur le plus délicieux en Suisse et six ans de l'ivresse la plus complète de l'âme et des sens dans leur château de Normandie, ces deux êtres si bien

faits pour s'adorer se séparent, parce que Gaston a trente ans et la duchesse quarante, parce que Gaston ne sait pas se défendre contre les exigences de madame de Nueil qui veut que son fils se marie et fasse souche; — comment il se fait enfin que, madame de Beauséant, une seconde fois abandonnée, ayant déjoué les tentatives de Gaston pour la revoir, celui-ci, pris d'un accès de désespoir, se fait sauter la cervelle.

Avec quel charme entraînant, quelle grâce pénétrante l'auteur raconte ces épisodes de la vie d'une femme supérieure, je le laisse à deviner à ceux qui apprécient la valeur des nouvelles du grand romancier, la fleur du panier de son œuvre !

22. **Honorine**. — Ici il y a encore une femme abandonnée, mais ce n'est pas là qu'est le sujet de cette étude puissamment originale. Il y a aussi un mari abandonné par sa femme, qui a quitté la maison conjugale pour fuir avec un autre, par qui elle a été bientôt elle-même délaissée.

Les héros de ce drame de l'adultère dont le mari, le comte Octave, qui n'a pas cessé d'adorer sa femme, et espère la déterminer un jour à revenir chez lui, — la femme, Honorine, qui, conservant au fond du cœur la plus grande estime et une véritable tendresse pour son mari, se résigne à vivre de la vie d'une ouvrière dans un quartier de Paris retiré. Il est vrai que ce mari, grave magistrat, fait les plus grandes folies pour mettre Honorine à même de vivre ainsi dans l'aisance, même avec un certain luxe relatif; il l'entoure de gens dévoués qui lui surfont le prix de son travail de fleuriste et lui

dissimulent le prix des objets qu'ils achètent pour elle.

Cette existence a duré plusieurs années, lorsque le comte, après diverses tentatives vaines, essaie de placer auprès d'elle un jeune secrétaire de confiance qui réussit à obtenir l'amitié de la jeune femme et à se faire écouter en plaidant la cause du comte, mais il ne peut parvenir à fléchir sa résolution. Enfin, à bout d'arguments, il lui propose d'entendre son oncle, l'abbé Loraux, vénérable prêtre.

Elle demande à réfléchir et lui répond le lendemain par une lettre merveilleusement *femme*, où elle déduit les motifs de son refus et de sa résistance. Quelques fragments de cette lettre donneront une idée de l'ensemble.

« ... Ainsi Dieu, la Loi, la Société, tout est d'accord. Contre quoi vous mutinez-vous? me dit-on du haut du ciel, de la chaire, du tribunal et du trône dont l'auguste intervention serait au besoin invoquée par le comte. Votre oncle me parlera même au besoin d'une certaine grâce céleste qui m'inondera le cœur alors que j'éprouverai le plaisir d'avoir fait mon devoir... Je bois la coupe amère des expiations, mais en la buvant j'ai terriblement épelé cette sentence : « Expier n'est pas effacer. » Dans mon pavillon, seule, je mange un pain trempé de mes pleurs ; mais personne ne me voit le manger, ne me voit pleurant. Rentrer chez Octave? c'est renoncer aux larmes, mes larmes l'offenseraient. Oh! monsieur, combien de vertus faut-il fouler aux pieds pour, non pas se donner, mais se rendre à un mari qu'on a trompé? Qui peut les compter? Dieu seul, car lui seul est le confident et le promoteur de ces horribles

délicatesses qui doivent faire pâlir ses anges. Tenez, j'irai plus loin. Une femme a du courage devant un mari qui ne sait rien; elle déploie alors dans ses hypocrisies une force sauvage, elle trompe pour donner un double bonheur. Mais une mutuelle certitude n'est-elle pas avilissante? Moi, j'échangerais les humiliations contre des extases? Octave ne finirait-il point par trouver de la dépravation dans mes consentements? Le mariage est fondé sur l'estime, sur des sacrifices faits de part et d'autre; mais ni Octave ni moi nous ne pouvons nous estimer le lendemain de notre réunion: il m'aura déshonorée par quelque amour de vieillard pour une courtisane, et moi, j'aurai la honte perpétuelle d'être une chose au lieu d'être une Dame. Je ne serai pas la vertu, je serai le plaisir dans sa maison. Voilà les fruits amers d'une faute. Je me suis fait un lit conjugal où je ne puis que me retourner sur des charbons, un lit sans sommeil. Ici j'ai des heures de tranquillité, des heures pendant lesquelles j'oublie; mais dans mon hôtel, tout me rappellera la tache qui déshonore ma robe d'épousée. Quand je souffre ici, je bénis mes souffrances, je dis à Dieu: Merci! Mais chez lui, je serai pleine d'effroi, goûtant des joies qui ne me seront pas dues. Tout ceci, monsieur, n'est pas du raisonnement, c'est le sentiment d'une âme bien vaste, car elle est creusée depuis sept ans par la douleur... »

Où a-t-on lu réprobation plus éloquente de l'adultère que dans ces lignes qui tendent à démontrer l'impossibilité de l'expiation et à faire de ce crime social le fait irréparable, irréparable comme la mort? Évidemment le grand esprit qui conçut,

sentit et écrivit cette page incomparable voit au delà des horizons de toute religion humaine !

Cependant, après cette lettre, Honorine prend en pitié les souffrances de son mari et se résigne à subir l'épreuve. Elle rentre sous le toit conjugal, où elle est reçue comme l'enfant prodigue.

Mais, quelques mois après, elle écrit à Maurice :

« Je meurs, quoique mère, et peut-être parce que je suis mère. J'ai bien joué mon rôle de femme ; j'ai trompé mon mari, j'ai eu des joies aussi vraies que les larmes répandues au théâtre par les actrices. Je meurs pour la société, pour la famille, pour le mariage comme les premiers chrétiens mouraient pour Dieu. Je ne sais pas de quoi je meurs, je le cherche avec bonne foi, car je ne suis pas entêtée ; mais je tiens à vous expliquer mon mal, à vous qui avez amené le chirurgien céleste, votre oncle, à la parole de qui je me suis rendue ; il a été mon confesseur, je l'ai gardé dans sa dernière maladie, et il m'a montré le ciel en m'ordonnant de faire mon devoir. Et j'ai fait mon devoir... »

« — Tout ceci n'est pas la vie, dit mademoiselle des Touches, après avoir entendu le récit de cette tragique histoire. Cette femme est une des plus rares exceptions et peut-être la plus monstrueuse de l'intelligence, une perle. »

Puis elle s'écria, un instant après : Il se trouve donc encore de grandes âmes dans ce siècle ! »

23. **Béatrix.** — Il s'écoula six ans entre la publication de la première partie de ce roman et l'impression de la troisième. Cependant, malgré quelques inégalités d'exécution et de style, on ne s'aperçoit

pas trop de la différence des milieux et des impressions qui ont pu influer sur la composition, tan était grande la puissance du cerveau fécond qui savait imprimer un si profond cachet d'unité à la conception et à la gestation de ses œuvres.

Les deux premières parties sont consacrées au tableau de la vie d'une famille patriarcale aux environs de Guérande, à l'histoire de l'éducation d'un jeune héritier d'une famille noble, au portrait d'une femme de lettres, mademoiselle des Touches, dite Camille Maupin, au récit de la rivalité de cette femme célèbre et de la marquise de Rochefide, enfin aux premières amours du jeune breton Calyste.

Je ne sache rien de plus consciencieusement étudié et minutieusement touché que cette peinture de mœurs bretonnes, qui semble nous ramener en arrière d'un siècle et qui contraste si vigoureusement avec la superbe intelligence et le caractère élevé de mademoiselle des Touches. C'est un merveilleux travail d'artiste. Le portrait du musicien Conti se détache aussi en un relief saisissant. La lutte des passions n'est pas moins intéressante; les séductions qu'exerce la marquise sur le cœur et les sens de Calyste sont aussi entraînantes. Enfin les manèges de coquetterie conjugale que met en œuvre, dans la troisième partie, Sabine de Grandieu, devenue la femme de Calyste, pour arracher son mari, lorsqu'il a retrouvé Béatrix, aux délices de l'adultère rétrospectif, offrent des détails bien piquants de stratégie féminine.

En somme, roman d'amour, où se heurtent les passions les plus ardentes et les plus sincères et que domine la grande figure de Félicité des Touches.

Les contemporains ont cru ou voulu reconnaître en cette noble femme la personnalité de George Sand, en Claude Vignon Gustave Planche ; en madame de Rochefide la comtesse d'Agoult, en Conti Frantz Liszt.

Je cite ce fait pour donner acte au passé de ses fantaisies d'assimilation de créations fictives à des êtres existants. Elles prouvent seulement l'intensité de vie réelle que Balzac savait donner à ses fictions.

24. Gobseck. — On a dit d'Harpagon : Ce n'est pas seulement l'*Avare*, c'est l'avarice; — de *Tartufe*, ce n'est pas l'hypocrite, c'est l'hypocrisie; de même il faut dire de Gobseck : Ce n'est pas un usurier, c'est l'Usure.

Quel splendide Rembrandt que la description de l'intérieur de ce terrible escompteur, qui spécule sur tout, prête sur toutes choses, vend de toutes choses, depuis des colliers de diamants jusqu'à du tabac de contrebande, depuis des pâtés de foies gras jusqu'à des coupons d'indemnités de Saint-Domingue !

Balzac aimait beaucoup ce nom de Gobseck, il était très fier de l'avoir inventé.

Il a fait une scène très pénétrante de l'agonie de ce millionnaire qui se dit atteint de la *carphologie*, parce qu'il a cru voir sa chambre pleine d'*or vivant*.

Cette étude peut servir de prologue à la série d'histoires où figure Esther, dite la *Torpille;* car c'est à cette fille de la *belle Hollandaise* du Palais-Royal qu'il lègue tous ses trésors par l'intermédiaire de l'honnête avoué Derville.

25. La femme de trente ans. — La composition et l'exécution de ce roman embrassent une période de seize années, 1828 à 1844. C'est une des rares œuvres de Balzac auxquelles il ait conservé une division en chapitres dans l'édition de la *Comédie humaine* faite sous sa direction ; mais il faut dire que ces chapitres sont autant d'épisodes conçus et écrits à des époques différentes, peut-être même étrangers originairement les uns aux autres, et rattachés ensemble avec un art assez ingénieux, de façon à former un tout et à conduire à cette moralité finale : Le châtiment de la femme adultère, à divers degrés jusqu'à ce *summum* : l'inceste de la fille adultérine avec son frère consanguin.

Ces épisodes ont paru à diverses époques et sous des titres divers : *La femme de trente ans ; — Le Rendez-vous ; — Les deux rencontres ; — La vieillesse d'une mère coupable.*

On sent que toutes ces parties ne sont pas issues de la même inspiration, qu'elles ont été conçues et composées dans des milieux divers, sous des impressions différentes.

Ainsi l'étude psychologique de l'âme de Julie, de ses combats de vertu de la première partie, des aspirations vers l'amour idéal et comprimé, du sentiment profond des joies de l'amour partagé, étude délicate qui témoigne d'une méditation approfondie de Stendhal, de Sénancour, de Benjamin Constant et des autres physiologistes de l'amour, n'appartient évidemment pas au même ordre d'idées que l'épisode si dramatique des *Deux rencontres*, et que le dénouement si terriblement tragique de la *Vieillesse d'une mère coupable.*

« Maman, dit Moïna à sa mère, je ne te croyais jalouse que du père...

— Ma fille, répond la marquise d'une voix gravement altérée, vous avez été plus impitoyable envers votre mère que ne le fut l'homme offensé par elle, plus que ne le sera Dieu peut-être !... »

Et ce mot fait passer un frisson dans les veines du lecteur.

Il s'en faut aussi que le d'Aiglemont de la fin soit le même homme que celui de la première partie.

Il y a dans ce livre composite quelque chose d'hybride, ce qui arrive fort rarement dans la *Comédie humaine*. Aussi n'est-ce pas sans quelque raison que Sainte-Beuve a pu dire que Balzac avait gâté cette œuvre remarquable en la retouchant.

26. **Le père Goriot.** — Celui-ci n'a pas été retouché.

Admirable et complet de tout point quand il sortit de l'imagination qui l'a conçu, de l'esprit qui l'a façonné, admirable il reste pour la postérité !

C'est une merveilleuse création que celle de ce père enflammé de tendresse paternelle, ce Desgrieux de la paternité, ce roi Lear de la petite bourgeoisie parisienne, qui, à force d'écus gagnés à vendre du vermicelle, a réussi à marier l'une de ses filles au comte de Restaud, l'autre au millionnaire baron de Nucingen et finit, — après s'être ruiné pour satisfaire les fantaisies de ses deux *anges*, pourvoir à leur luxe, aux besoins de leurs amants, — par mourir dans la misère, abandonné, oublié d'elles !

Quelle école des pères ! Et quelle profondeur physiologique, quelle variété infinie dans ces tableaux

du Paris de la Restauration! Tous les mondes s'y croisent, s'y coudoient, s'y heurtent: maison Vauquer, salons du faubourg Saint-Germain, de la Chaussée d'Antin montrent vivante avec ses vices, ses travers, ses ridicules, leur population d'étudiants, de petits bourgeois, de gentilshommes, de grandes dames, de financiers. La vérité de la vie est prise là sur le fait avec une justesse de coup d'œil inouïe.

La vérité de la mort n'y est pas exprimée avec une moins grande intensité de sentiment; l'agonie de Goriot est un magistral chef-d'œuvre.

Et toutes ces figures inoubliables qui circulent dans ce beau livre, et se retrouvent dans tant d'autres œuvres de Balzac et comptent parmi les premiers rôles de la *Comédie humaine :* Vautrin, Rastignac, Bianchon, de Marsay, Maxime de Trailles, le comte de Restaud, Nucingen, Franchessini, le marquis d'Ajuda-Pinto, madame de Restaud, Delphine de Nucingen, madame de Beauséant, la maman Vauquer, etc.

L'effet produit par ce roman, lors de sa première publication, fut immense. Presque tous les théâtres de Paris voulurent avoir des *Père Goriot*, qu'ils firent accommoder par leurs fournisseurs habituels.

27. **Pierre Grassou.** — Dans cette courte étude sur la peinture et les peintres, où il personnifiait en Grassou la médiocrité unie à la persévérance, Balzac fait preuve d'une grande sagacité d'observation. On sent qu'il a étudié avec sa finesse ordinaire les arts, les mœurs et les procédés des artistes.

Malheureusement il ne me paraît pas s'être aussi

bien rendu compte des facultés de sentiment intuitif des masses en matière d'art. Dans son antipathie voulue et de parti pris contre la liberté et l'égalité, il prétend réserver exclusivement aux académies la mission de signaler le mérite des artistes et d'éclairer le goût du public ; il se déclare pour les anciens salons n'exposant que deux cents tableaux de choix, contre les *halls*, où tout ce qui tient pinceau, crayon, ébauchoir, pointe ou burin, a la faculté de se produire. Il semble craindre que le jugement des petits bourgeois, du *vulgum pecus*, ne favorise que la médiocrité et proscrive l'originalité, le génie.

Mais, derrière le bourgeois, n'y a-t-il pas la foule, ce qu'on appelle le *gros public*, qui, sans s'y connaître par raisonnement, juge d'instinct, devine, sent le beau là où il est véritablement ?

Il l'a bien prouvé, à propos de la musique, — cet art qui semble par excellence réservé à la haute appréciation des élites sociales, — en faisant le succès des *Concerts populaires* où l'on n'exécutait que des chefs-d'œuvre symphoniques. C'était la multitude entassée aux troisièmes à soixante-quinze centimes qui donnait le signal des applaudissements aux plus beaux passages.

Et cependant, avant l'heureuse initiative de Pasdeloup, bien des essais avaient été tentés infructueusement pour organiser, avec d'excellents orchestres, des concerts symphoniques dignes de faire concurrence à ceux du Conservatoire et qui fussent accessibles à la bourgeoisie parisienne, mais on avait eu le tort de négliger d'y réserver des places à bon marché pour le gros public.

Qu'on se rappelle aussi la façon dont le public du parterre, des deuxièmes et des galeries accueillait, au Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple, l'*Obéron*, de Weber, l'*Orphée* de Gluck, les *Noces de Figaro* de Mozart et le *Faust* de M. Gounod.

Et quels transports d'admiration, en 1848, dans ce public d'ouvriers endimanchés, lorsque le Théâtre-Français lui jouait, en représentations gratuites, *Cinna*, *Horace*, *Andromaque*, *Britannicus!* Ce n'était pas seulement la grande virtuose Rachel que cette foule applaudissait, c'était aussi, c'était surtout le génie de Corneille et de Racine !

Je me souviens d'avoir assisté, au théâtre de la Porte Saint-Martin, à une représentation extraordinaire où *Tartufe* était joué par Ligier et les artistes de la Comédie-Française. Jamais, au grand jamais, je n'avais entendu et je n'ai entendu depuis, applaudir ce chef-d'œuvre avec un tel enthousiasme et avec une si grande sûreté de goût. Et ce n'étaient pas seulement des mains qu'applaudissaient les gens des petites places. Aux plus beaux endroits ils manifestaient leurs sensations de plaisir, leurs émotions par des murmures, par des exclamations fort significatifs !

En matière d'art il faut plus se défier des jugements tout faits des prétendus connaisseurs que du sentiment spontané des foules.

Du reste, les progrès du goût public accomplis depuis trente ans ont donné tort à Balzac sur cette thèse. Mais, malheureusement, l'admiration des foules ne suffit pas pour faire la fortune des théâtres et des artistes !

28. **La Messe de l'athée.** — C'est le triomphe du sentiment sur la conviction que nous montre cette petite étude dramatisée et ciselée avec cet art prodigieux qu'aucun écrivain n'a possédé à un plus haut degré que Balzac.

29. **L'Interdiction.** — Autre chef-d'œuvre, en cinquante ou soixante pages.

Ce sont deux vrais héros de la vie privée, deux hommes à la Plutarque que : Ce marquis d'Espard qui a voulu restituer aux descendants pauvres d'une famille de protestants réfugiés en Suisse par suite de la révocation de l'Édit de Nantes, les biens confisqués par Louis XIV et dévolus aux Navarreins, ancêtres des d'Espard, et, pour ce faire, a séparé sa fortune de celle de sa femme, afin de supporter seul le poids de cette restitution, — ce qui a servi de prétexte à la marquise pour requérir du tribunal de la Seine l'interdiction de son mari comme prodigue, incapable d'administrer ses biens et de continuer à diriger l'éducation de ses deux fils ;

Et ce modèle des magistrats, le juge Jean-Jules Popinot, un de ces bourgeois sublimes que Balzac a semés dans la *Comédie humaine*, les Rabourdin, les David Séchard, les Chesnel, les Bénassis, etc., etc.

C'est ce juge qui a été chargé d'instruire sur la requête et que son neveu Bianchon, sollicité par Rastignac, a conduit à une soirée de la marquise et a livré aux séductions de cette sirène du grand monde. Il n'a même pas voulu attendre l'heure du thé, et, aux questions qui lui ont été adressées, a répondu qu'il n'avait point d'opinion avant un examen complet. Il va donc trouver le marquis chez lui.

C'est merveille de voir ces deux hautes probités face à face. — L'interrogatoire est également superbe! — Ce qui n'empêche le juge de se voir mandé par le président du tribunal, lequel, en lui reprochant d'être allé prendre une tasse de thé chez madame d'Espard et lui rappelant que « la femme de César ne doit pas être soupçonnée », l'invite à se récuser dans cette affaire et lui promet la croix de la Légion d'honneur « qui lui est due depuis si longtemps. »

Lisez ces cinquante pages, magistrats intègres; car, je vous le dis, il y a là une véritable *École des juges!*

Lisez-les aussi, opulents gentilshommes qui possédez des fortunes patrimoniales acquises on ne sait comment; car il y a là aussi une véritable *École de la noblesse!*

Lisez-les également, législateurs qui cherchez des réformes à faire daus le Code civil et dans le Code de procédure! car il y a là une *École du législateur.*

30. **Le Contrat de mariage.** — Voici encore un livre digne des méditations de nos apprentis législateurs; ils y trouveront plus d'un enseignement sur les imperfections de notre Code civil.

Ce livre était primitivement intitulé : *La Fleur des pois,* — d'une expression fort à la mode en 1820 et qui signifiait le *nec plus ultrà* du dandysme, — parce que Paul de Manerville, qui en est le héros, pouvait, à juste titre, passer pour le prototype de l'élégance dans le monde bordelais.

Balzac a sans doute trouvé que la frivolité de ce

titre ne répondait pas à la gravité si instructive de cette étude qui touche aux questions les plus ardues de la vie sociale, et il l'a changé en faisant de son roman une des scènes capitales de la *Comédie humaine.*

L'œuvre, a dit à peu près l'auteur, est surtout destinée à retracer « la grande comédie qui précède toute vie conjugale. »

C'est en effet cette comédie que joue madame Évangélista, élégante veuve d'un commerçant espagnol, laquelle a en grande partie dévoré en plaisirs fastueux l'immense fortune laissée par lui, assistée de sa fille Natalie et du jeune et roué notaire Solonet, contre Paul qui n'a, lui, pour le défendre, que le bonhomme Mathias, ancien ami de sa famille, notaire de la vieille école.

« Le contrat, a dit à Paul sa respectable tante la baronne de Maulincour, est le plus saint des devoirs. »

C'est donc sur ce contrat que s'engage la lutte. Il s'agit, pour madame Évangélista, de conserver le plus possible des biens revenant à sa fille en ayant l'air de lui tout donner.

Le subtil Mathias a bientôt lu dans le jeu de ses adversaires et, voyant le danger que court son client, l'engage à renoncer à cette alliance. Mais la mère, prudente, s'est fait une arme de la beauté de sa fille.

— Faites votre fille bien belle, avait dit d'un air fin le notaire Solonet, bien désirable ; c'est ce que je regarde comme un Avoir dans les Propres d'une future ! La robe du contrat contient, selon moi, la moitié des donations.

Et Natalie, armée en coquetterie, avait au feu de quelques-uns de ses regards presque réduit le pauvre Paul à demander grâce.

Cependant le vieux notaire obstiné l'avait relevé, et, de biais en biais, avait fini par trouver une combinaison qui permettait, sans blesser la mère, de rendre une partie de la dot inaliénable au moyen de la constitution d'un majorat sur la tête des enfants à venir.

Mais au dernier moment le jeune notaire, de son côté, réussit par une clause nouvelle à annihiler l'engagement pris par madame Évangélista.

C'est dans ces conditions que le mariage a lieu. La mère qui, censée s'être dépouillee de tout, devait aller à Paris vivre avec ses enfants, se décide brusquement à se retirer aux environs de Bordeaux dans une terre qu'elle rachète et à abandonner sa fille à l'influence et à la tyrannie de son mari.

Cinq ans après, Paul, ruiné, revient à Bordeaux s'embarquer à bord de la *Belle-Amélie,* en partance pour Calcutta. Il a quitté sa femme sans la prévenir autrement que par une lettre, et il compte rétablir sa fortune en quelques années avec les cent cinquante mille francs que lui prête son ami de Marsay.

Au moment où le navire vient d'appareiller et vogue déjà en pleine mer, l'émigrant ouvre deux lettres qui viennent de lui être apportées par un exprès : l'une, qu'il lit la première, — de sa femme, — monument d'hypocrisie lâche et câline, l'autre d'Henry de Marsay, qui lui apprend que sa belle-mère est l'auteur et l'instrument de sa ruine, que c'est elle qui lui a fait prêter de l'argent à usure pour satisfaire les coûteux caprices de sa fille, qu'elle

a favorisé les amours de celle-ci avec Félix de Vandenesse et leurs horribles trahisons.

Elle est superbe cette lettre du cruel sceptique, de ce Talleyrand de trente-cinq ans, non pas à cause des idées et des sentiments qu'elle exprime, des abominables principes qu'elle expose, des conseils qu'elle donne à ce jeune fou, dupe de son cœur, mais parce qu'elle est la fidèle expression d'un de ces caractères devenus trop communs dans ce siècle chez les parvenus de la fortune et du pouvoir, qui ont pour principe et pour mobile l'indépendance des lois morales.

Elle est tout à fait fin de siècle.

31. **Gendres et Belles-mères.** — D'après la place qu'occupe le titre de ce livre qui n'a jamais été écrit, il est aisé de deviner que Balzac se proposait d'en faire un pendant au *Contrat de mariage*.

32. **Autre étude de femme.** — C'est une simple conversation à laquelle prennent part de Marsay, devenu ministre, Émile Blondet, mademoiselle des Touches, Montriveau, Bianchon, etc.

C'est assez vous dire que ce dialogue semé d'anecdotes piquantes, dramatiques, sentimentales est étincelant d'esprit.

De Marsay y raconte son premier amour, sa première déception qui le rendit sceptique; sa première vengeance qui consista à faire de sa maîtresse une des duchesses les plus à la mode de Paris.

Là se termine le programme des SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE.

IV

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE

33. **Le Lys dans la vallée.** — Quand on relit aujourd'hui cet adorable roman, quand on relit surtout les pièces et documents relatifs à l'incroyable procès auquel il a donné lieu, on s'explique aisément que, de tous ses livres, ce fut celui que Balzac affectionnait le plus. N'est-ce pas celui dont la composition et l'exécution lui ont coûté le plus de travail, dont la publication lui a occasionné le plus de tracasseries, l'a mis en butte aux attaques les plus blessantes de la critique, aux iniquités les plus cruelles de la vie littéraire?

Néanmoins, et peut-être même en raison de ces attaques, de ces souffrances, il persista toujours dans sa prédilection pour cette œuvre qu'il considérait comme un des plus beaux fleurons de sa couronne d'écrivain, — de même qu'une mère ressent le plus de tendresse pour l'enfant dont la naissance et l'éducation lui ont coûté le plus de larmes et d'inquiétudes.

N'est-ce pas, en effet, par excellence, le roman

de la jeunesse, du premier amour, idéal, chaste, épuré, humanisé en quelque sorte par ce mélange de sensualité inhérent à la nature physique de l'être humain et qui enivre le cœur sans le souiller ?

N'est-elle pas ravissante de grâce, de poésie, d'innocence, cette Henriette de Mortsauf, avec sa pénétrante intuition de femme, qu'elle prend pour de l'expérience, et qui lui dicte cette belle lettre où elle donne à son *ami* des conseils sur la conduite à tenir dans le monde, empreints d'une sagesse si merveilleuse qu'on se demande si le cœur suffit à deviner de tels préceptes, une telle science et où cette jeune femme a pris cette expérience ?

Et cette amie si clairvoyante de Félix, de quels soins elle entoure son mari, ce gentilhomme maniaque ! De quelle tendresse elle adore ses deux enfants, cette âme d'élite !

Puis, vient l'heure dramatique de la blessure au cœur. Le fougueux Félix, ne pouvant trouver chez le lys immaculé la satisfaction des désirs implacables de la vingtième année, va la demander à lady Arabelle, qui fait bientôt parade de cette conquête dans les environs de Clochegourde.

Lorsqu'Henriette sait tout, que d'esprit elle déploie pour dissimuler sous des épigrammes et des airs malicieux la souffrance dont elle mourra !

Et cette agonie, au milieu de laquelle se fait jour un murmure de regret à peine soupiré pour les joies d'amour dont elle s'est sevrée, cette suprême caresse donnée à Félix à l'heure où elle cesse déjà d'être une femme, cette mort si grandiose dans sa simplicité, n'est-ce pas une des pages les plus sublimes de notre littérature moderne ?

La moralité qui se dégage de ce récit navrant est d'une hauteur incomparable. Cet adultère, qui ne fut qu'un adultère d'âme, porte aussi son châtiment. Les deux enfants de cette femme repousseront les caresses et les consolations de celui qui leur avait pris une part du cœur de leur mère. Madeleine, la jeune fille, qu'elle avait élevée pour *lui*, lui vouera une haine implacable !

Faut-il dire que ce livre est l'*Ecole des mères* ou l'*Ecole des amants* ?

34. **Ursule Mirouet.** — On sait avec quelle minutieuse finesse de détails Balzac décrit les mœurs des villes de province, grandes et petites, maisons, mobiliers, habitants.

Le tableau de la ville de Nemours, laquelle est le théâtre de cette scène, est un de ses mieux réussis. Il est aisé de deviner que l'auteur a, suivant son habitude, vécu quelque temps de la vie de cette cité avant d'y mettre ses personnages en mouvement. Il y en a même quelques-uns qui ont une telle intensité de vie réelle que je ne serais nullement étonné qu'il les eût trouvés, étudiés et *pourtraits* sur place.

Tel est l'herculéen maître de poste Minoret-Levrault, sorte de Macbeth de la vie bourgeoise.

L'histoire des remords de ce colosse, qui a dérobé, dans la succession de son oncle l'opulent docteur Minoret, une inscription de trente-six mille francs de rente et brûlé le testament qui en léguait la propriété à Ursule, tient une grande place dans ce livre et en constitue la partie morale et tragique, tandis que la partie romanesque et poétique est consacrée

aux jolies amours de Savinien de Portenduère et de la ravissante Ursule.

Les figures de Goupil, l'odieux clerc de notaire, bossu en dedans, qui semble être le mauvais génie d'Ursule, comme Butscha est le bon génie de Modeste-Mignon, — de Bougrand, des héritiers Minoret, du curé Chaperon, de madame de Portenduère, se détachent avec un relief remarquable du fond de cette histoire de succession, où le magnétisme, qui était une manie à la mode à l'époque où le livre fut écrit, joue un rôle peut-être un peu trop important.

35. **Eugénie Grandet.** — De même que Gobseck est l'usure, de même Grandet n'est pas seulement l'Avare comme Harpagon, il est l'Avarice elle-même, l'Avarice moderne.

Jamais, je crois, cette passion criminelle, ce vice terrible ne fut peint avec une vérité plus intense et n'inspira à un grand écrivain des développements d'action plus tragiques.

Le père Grandet est et restera le type d'avare le plus complètement humain qui ait été créé par la fiction, de même que madame Grandet, la grande Nanon, Eugénie demeurent des modèles parfaits de la soumission qu'impose la tyrannie de la plus féroce, de la plus despotique des passions.

Il y a quelque chose de véritablement angélique dans Eugénie; et avec quelle saisissante réalité se meuvent toutes les intrigues de cupidité des coureurs de dot, des des Grassins, des Cruchot autour de cette suave figure! Quel charme, quelle naïveté dans le sentiment que lui inspire d'abord son

cousin! Quelle énergie ensuite dans sa passion comprimée! Quelles déceptions en découvrant les abominables combinaisons de ce père atroce, qu'elle adore, de qui elle est aimée autant qu'un tel homme peut aimer!

Je me demande, en présence de ces crimes intimes que sa funeste passion fait commettre au père Grandet, ce qu'il faut penser de la fameuse théorie de Balzac sur l'infaillible prestige de l'autorité paternelle, qu'il considère comme la base nécessaire de la Famille et de la Société?

Le succès de ce roman fut immense et plus universel encore que celui du *Père Goriot*. Le sujet fournit les scénarios de je ne sais combien de pièces de théâtre, la contrefaçon en répandit des milliers d'exemplaires à l'étranger.

Pendant plusieurs années il fut de mode d'opposer à chacun des nouveaux livres de Balzac cette virginale, cette chaste *Eugénie Grandet*, un livre qu'on pouvait laisser lire aux jeunes filles!

Ces oppositions faisaient le désespoir du grand écrivain qui se sentait prêt à réprouver lui-même cette étude d'élite.

« Je sais bien que c'est un chef-d'œuvre, disait-il, mais je ne veux pas qu'on s'en serve pour battre mes autres productions... qui sont des chefs-d'œuvre aussi! »

Tant était grande la réputation de pureté de cet admirable livre, qu'un beau jour un journal à demi-religieux, fondé par l'abbé Migne, imagina de le publier en feuilletons, à peu près tout entier; seulement, sous prétexte de critique, on se borna à résumer ingénieusement les quelques passages qui

parurent à la rédaction trop passionnés ou insuffisamment orthodoxes. Pieuse contrefaçon, tout bonnement !

36. Les Célibataires. — I. **Pierrette.** — Balzac professait, à l'égard des célibataires, une théorie assez logique mais qui pouvait passer, à cette époque, pour originale.

Sans précisément les proscrire de sa Monarchie, comme Platon proscrivait les poètes de sa République, lui, le célibataire endurci, qui ne se maria qu'à cinquante-un ans, il aurait voulu que les célibataires, élément improductif, stérile, par conséquent parasite, nuisible, de la Société, fussent soumis à une taxe considérable, destinée à alléger d'autant les charges qui pèsent sur les pères de famille. Je crois même que, lui, le défenseur du trône et de l'Autel, lui, le catholique si orthodoxe, mais, avant tout, animé du sentiment de la Vérité et de la Justice humaines, en serait venu bientôt à réprouver le célibat des prêtres !

Après nous avoir montré la vie à Besançon, à la Grenadière, à Bordeaux, à Saché, à Nemours, à Saumur, voici que, dans *Pierrette*, l'auteur de la *Comédie humaine* nous initie à l'existence des indigènes de Provins.

Le tableau de ces petites intrigues, de ces terribles passions est composé et peint avec une vérité troublante : Là, ce n'est pas seulement la peinture des mœurs, des travers, des ridicules, des convoitises, des compétitions des divers groupes sociaux dont se compose la population de la petite ville que Balzac s'attache à faire ; il étudie aussi l'influence

communicative qu'exerce chaque cercle sur ceux qui en font partie, et l'action des milieux, les modifications qu'elle produit sur les caractères.

— Il y a peu de personnages estimables dans ce drame si simple, à peine le naïf Brigaut, la vieille mère Lorrain, M. Auffray, le docteur Martener, et on ne nous montre que leurs silhouettes.

Mais quels monstres que ces Rogron, qui sont peints en pied!

Mais aussi, d'autre part, quelles pages de pur et naïf sentiment dans l'étude si amoureusement caressée de Pierrette, cette Virginie bretonne, victime des infâmes manœuvres d'une famille cupide, armée des instruments terribles de la Légalité.

« Convenons, dit l'auteur, en concluant, que la Légalité serait, pour les friponneries sociales, une belle chose si Dieu n'existait pas! »

Il aurait pu dire aussi : la Conscience, si le sens moral n'était pas oblitéré chez les gens qui connaissent l'art de jouer habilement de la Légalité.

Remarquons que Balzac, à l'époque où il écrivait cette étude (novembre 1839), venait de faire une campagne remarquable contre la Légalité, à propos de l'affaire Peytel.

37. — II. **Le curé de Tours.** — Si Balzac a créé, grâce à l'intensité de son esprit d'observation et à la puissance de son génie, des types de prêtres excellents, tels que l'abbé Loraux, le curé Bonnet, l'abbé Birotteau et tant d'autres, il en a aussi peint d'exécrables, parce qu'il s'est attaché à étudier l'esprit-prêtre encore plus profondément que les individualités sacerdotales, et qu'alors la passion de

la Vérité l'a emporté chez lui sur ses tendances cléricophiles de parti pris.

L'abbé Troubert, ce vicaire général de l'archevêché de Tours, destiné à l'épiscopat, est absolument un monstre.

C'est dans le monde dévot et ecclésiastique de Tours que nous introduit cette belle étude, pour nous faire assister à la lutte engagée entre l'abbé Troubert, aidé de la vieille mademoiselle Gamard et le bon abbé Birotteau, soutenu par la baronne de Listomère.

Il y a là une conversation entre la baronne et le terrible Troubert, où le fond de la pensée est traduit à côté des paroles exprimées, qui est un chef-d'œuvre de jésuitisme pris sur le fait.

Voici en quels termes, dignes d'être médités, Balzac explique cet atroce abbé Troubert, intelligence supérieure tournée au mal.

« Nul doute que Troubert n'eût été en d'autres temps Hildebrand ou Alexandre VI. Aujourd'hui l'Église n'est plus une puissance politique, et n'absorbe plus les forces des gens solitaires. Le célibat offre donc alors ce vice capital que, faisant converger les qualités de l'homme sur une seule passion, l'égoïsme, il rend les célibataires *nuisibles ou inutiles*. »

38. — **III. Un Ménage de garçon en province** (la Rabouilleuse). — Originairement, cette magnifique étude était intitulée : *Les Deux frères*, et c'est véritablement le titre le plus logique de cette dramatique histoire des deux existences parallèles du

grand peintre Joseph Bridau et de son frère, l'ancien sabreur sacripant Philippe Bridau.

C'est du choc, du contraste de ces deux existences que se dégagent les moralités humaines et sociales qui pénètrent le cœur et la pensée du lecteur.

Cette œuvre est assurément une des plus profondément creusées et des plus parfaites de Balzac.

Il y a tout un drame dans l'opposition des deux caractères de Joseph, — le grand artiste austère, exclusivement voué au culte de son art et à sa tendresse filiale, — et de Philippe, le vicieux soudard du premier empire, qui se partage entre le jeu et la débauche et ne vit que de vols, d'escroqueries aux dépens de sa mère, de son frère et de toutes les dupes qu'il trouve à exploiter.

Quelle finesse de nuances dans la composition des deux types de jeunes débris de l'héroïque empire qui n'ont pu hériter que des vices, sans rien recueillir des vertus de l'ancienne famille militaire : Philippe, l'idéal de la coquinerie, de la malfaisance et du vice, — et Maxence Gilet, l'amant de Flore Brazier, qui n'est qu'un drôle, gangrené seulement à la surface !

Dans cette peinture si achevée de Philippe, Balzac semble avoir eu une intuition des destinées que pouvait faire atteindre à ces misérables le simple mais grandiose prestige du souvenir de l'épopée impériale. On dirait que la magique faculté de double vue de son génie lui a fait deviner certains héros du second empire.

Que nous en avons vu de ces brillants sabreurs qui n'avaient même pas eu l'honneur de porter les ordres de l'empereur à Montereau, pourris de vices,

élevés de bassesse en bassesse, de crime en crime au faîte des honneurs, chamarrés de croix et de dignités, bouffis de vanité, gorgés d'argent, d'influence et de pouvoir !

Car Balzac ne s'est pas borné à peindre le monde de son temps; il semble, dans plusieurs scènes de sa Comédie si éternellement humaine, avoir entrevu les mystères de la Société ultérieure.

Les tableaux de la vie provinciale de la ville d'Issoudun sont, s'il est possible, d'une vérité encore plus intense que ceux des autres villes de province dans lesquelles Balzac a placé le théâtre de ses scènes. On sait qu'il excelle en ce genre de peintures; il trouve pour varier ses effets des ressources inépuisables. Dans tous ses tableaux de cet ordre, on voit, on sent la vie de province grouiller, agir, intriguer, se morfondre de vanité impuissante et d'envie; partout on reconnaît dans l'ordonnance de la composition le génie puissant du maître, dans l'exécution sa touche magistrale; ils sont bien tous de Balzac, mais il n'y en a pas deux qui se ressemblent; chacun a son caractère propre.

La peinture, l'expression des sentiments et des passions est à la hauteur de l'étude des mœurs :

La mort de la Descoings, — l'amour si profond et si bêtement absolu de Jean-Jacques Rouget pour Flore Brazier; — la mort d'Agathe reconnaissant, au moment de l'agonie, la tendresse sublime du bon fils Joseph, page admirable de tout point! comparée à la fin terrible de Flore, devenue duchesse, — tout cela c'est le beau vrai, c'est la plus parfaite expression de l'art littéraire inspiré et guidé par le génie. Ah! les caractères de tous ces personnages ne se

démentent point pour amener des situations, justifier des surprises ou des dénouements, comme le souhaitent parfois les lecteurs qui aiment « les histoires qui finissent bien » ; non, ils demeurent fidèles à eux-mêmes, logiques et conséquents jusqu'au bout... comme la vie humaine. C'est la vie ! c'est la vie !

39. Les parisiens en province. — **L'Illustre Gaudissart.** — Cette étude, qui porte le cachet de l'époque où elle fut écrite (1832), encadre dans une simple anecdote une peinture vive, gaie et spirituelle d'un type à peu près disparu aujourd'hui : le Commis-Voyageur, en raison de la rapidité des communications créées par les chemins de fer, les télégraphes et les téléphones, du développement considérable de la publicité par la presse périodique et les prospectus.

Ce qu'on appelle maintenant le voyageur de commerce actuel n'a presque point d'analogie avec le commis-voyageur typique d'il y a cinquante ans.

40. **Les Gens ridés.** — On peut se demander à quel ordre d'idées répondait le titre de cette étude que Balzac n'a point écrite et dont il ne dit pas un mot dans sa correspondance.

41. **La Muse du département.** — On sait que chacune des études qui composent la *Comédie humaine* porte en tête une dédicace. La plupart de ces dédicaces sont de simples hommages d'affectueux ou de respectueux souvenir à des amis ou à de notables personnages, sans aucune signification littéraire. Ici la dédicace a une autre portée. En dédiant la

Muse du département à M. le comte Ferdinand de Gramont, le poète distingué qui, je crois, existe encore, Balzac lui fait honneur d'avoir été le d'Hozier des nobles familles qui jouent des rôles plus ou moins importants dans les scènes de son œuvre immortelle, c'est-à-dire d'avoir composé leurs blasons et leurs devises, créé ainsi l'ARMORIAL DES ÉTUDES DE MŒURS.

J'ai quelque lieu de penser que, si cette dédicace à cet ami dévoué se trouve ici plutôt qu'en tête des ouvrages où l'aristocratie occupe une place plus considérable, c'est que Balzac a voulu, en même temps, reconnaître, sans le déclarer nettement, que son ami a pris une légère part de collaboration à l'exécution de ce livre curieux en écrivant la plus grande partie des pièces de vers qui y figurent.

On sait toutefois qu'il y en a une de madame de Girardin et une de Théophile Gautier.

Malgré son essai de tragédie en vers de *Cromwell*, malgré les deux fragments versifiés reproduits dans ses *Œuvres complètes*, Balzac affirmait n'avoir jamais pu assouplir sa plume à écrire de ces phrases en lignes inégales, terminées chacune par une assonance. Il avait peut-être sur la versification les mêmes idées que Stendhal, lequel disait qu'un rimeur lui faisait l'effet d'un homme qui, ayant l'usage de ses deux jambes, s'astreindrait à marcher à cloche-pied.

Ce qui n'empêchait pas l'un et l'autre d'admirer sincèrement les grands poètes et d'être eux-mêmes des poètes, dans le sens littéral du radical ποὶητησ, ποιημα, qui signifie créateur, création. Car ils ont créé des œuvres pleines de poésie.

Seulement, de même que Chateaubriand et Bernardin de Saint-Pierre, deux autres poètes de ce siècle, ils les ont écrits en prose.

C'est encore une comédie ou plutôt un drame de l'adultère que la charmante histoire des amours de madame de la Baudraye et d'Étienne Lousteau. Elle est superbe de passion vraie, cette femme qui, après avoir été pendant dix ans la reine de la haute société de Sancerre, — et quelle société que celle de Sancerre ! — courtisée par quatre ou cinq sommités du pays, mariée à une sorte d'avorton impuissant ; — après avoir hésité à choisir un amant parmi ces prétendants, se laisse un jour éblouir par les paillettes d'esprit d'un feuilletoniste parisien qui a su à propos la compromettre en chiffonnant, dans une partie de campagne, sa robe d'organdi.

Elle a pris cette galanterie au sérieux, et, affolée, elle est venue retrouver Lousteau à Paris, s'afficher publiquement comme sa maîtresse et habiter avec lui.

De quelle tendresse patiente, de quel dévouement elle fait preuve cette femme héroïque qui supporte toutes les infidélités, toutes les vilenies, toutes les lâchetés d'âme de cet être séduisant à la surface, mais absolument dépourvu de cœur, d'énergie, de caractère et de valeur réelle ! Elle aime en véritable Desgrieux femelle !

C'est alors qu'elle peut vérifier la justesse d'un mot prononcé un soir dans son salon, par son mari à propos de vengeances conjugales.

« — Bah ! dit le petit La Baudraye, le duc de Bracciano que sa femme a mis en cage, et à qui elle se fait voir tous les soirs dans les bras de son

amant, va la tuer... Vous appelez cela une vengeance?... Nos tribunaux et la société sont bien plus cruels...

— En quoi? fit Lousteau.

— Mais on laisse vivre la femme avec une maigre pension, le monde lui tourne alors le dos; elle n'a plus ni toilette, ni considération, deux choses qui selon moi sont toute la femme, dit le petit vieillard.

— Mais elle a le bonheur, répondit fastueusement madame de la Baudraye.

— Non, répliqua l'avorton en allumant son bougeoir pour aller se coucher, car elle a un amant... »

Là est, en effet, la moralité frappante qui se dégage de ce livre, le châtiment de l'adultère par l'adultère même! Il arrive souvent que c'est l'amant en personne qui se charge d'être le vengeur du mari.

Enfin, poussée à bout par la vie misérable que lui fait la paresse de son amant qui en est venu à faire écrire ses feuilletons par elle, elle se résigne à le quitter pour aller tenir l'hôtel acheté à Paris par son mari, devenu comte et pair de France. Mais bientôt elle voit son amant venir à elle, la main tendue, lui demandant presque l'aumône. Elle a pitié de cet avilissement et se jette encore dans ses bras.

En concluant, Balzac parle des conseils que donna le curé de la paroisse à la mère de Dinah de la Baudraye pour tâcher de corriger et de convertir sa fille par les pratiques austères de la religion. Il dit bien que le lendemain l'hôtel était fermé et que Dinah partie avec sa mère et ses enfants pour le Sancerrois, y fut charmante pour le comte...

Mais, dans son respect pour la logique des caractères et des passions, le grand physiologiste n'os pas affirmer que cette femme si profondément épris ne revit plus jamais Etienne Lousteau ni en réalit ni dans ses rêves de Muse.

42. **Une actrice en voyage.** — Le titre de cett étude, qui n'a pas été écrite, promettait un piquan tableau des convoitises provinciales qui évoluen autour des actrices parisiennes pendant leurs tournées départementales.

43. **La femme supérieure.** — C'est vraisemblablement par erreur que Balzac a donné ce numér d'ordre à ce sous-titre de l'étude intitulée *Les employés*, laquelle se trouvera à sa place naturell dans les SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE (nº 55).

44. LES RIVALITÉS. — **L'Original.** — Encore un étude qui n'a pas été écrite.

45. **Les héritiers Boirouge.** — Il en est de même d celle-ci.

S'agissait-il de cette fameuse scène de l'inventaire après décès, dont il parle dans sa Correspondance, et qui devait faire pendant au *Contrat d mariage?*

46. **La Vieille fille.** — C'est Alençon qui sert d théâtre à la lutte ouverte entre les convoitises allumées par la perspective de l'opulente dot de mademoiselle Cormon, vieille fille de quarante-deux ans admirablement douée, organisée, *titrée*, aurai

dit Charles Fourier, pour le mariage et pour la maternité.

Malgré sa fortune s'élevant à dix-huit mille francs de rente, — ce qui n'était pas peu de chose à Alençon en 1816, — elle est arrivée à cet âge critique où tout espoir de maternité va être perdu pour elle, sans trouver un parti convenable; — car elle a vécu la plus belle partie de sa jeunesse pendant la période de guerres incessantes où l'étoffe dont on fait des maris valides était excessivement rare.

Trois prétendants sont en ligne : un tout jeune homme qui aime en silence et si secrètement qu'il n'osera jamais se déclarer, — un ancien fournisseur, le robuste et audacieux Du Bousquier, ruiné d'argent et de virilité par ses déportements de jeunesse ; — enfin le vieux, mais pimpant chevalier de Valois, noble pique-assiette, vivant de ses gains au whist, de ses dîners en ville, et trouvant moyen de réaliser des économies pour faire de petits cadeaux aux jeunes grisettes qu'il se plaît à chiffonner.

Quoique dévote d'une dévotion bête, elle est assez touchante, cette forte Normande qui n'aime personne et ne désire l'hymen que comme promesse et moyen de la maternité.

Aussi, lorsqu'elle apprend par la mère de l'amoureux timide, présidente d'une œuvre charitable fondée en faveur des filles-mères, que la jeune et belle blanchisseuse Suzanne vient de quitter Alençon pour aller à Paris cacher sa honte de l'état où l'a mise le galant du Bousquier, cette révélation destinée à diminuer les chances de l'ex-munitionnaire produit sur elle l'effet opposé et la décide à jeter des regards bienveillants sur ce mauvais sujet

un peu mûr ; sans qu'elle s'en rende bien compte, le méfait qui lui est imputé lui semble un gage de l'accomplissement de ses vœux secrets et elle devient la femme de Du Bousquier, à la grande déconvenue du chevalier et au grand désespoir du pauvre Athanase.

Hélas ! le malheur de la chaste Suzanne n'a été qu'un faux malheur, inventé par elle pour se faire payer par le traitant son voyage à Paris, où elle deviendra une des courtisanes les plus distinguées du monde galant, sous le nom de madame du Val Noble.

La pauvre Cormon en sera pour ses espérances trompées. Et elle en souffre toujours ; car à l'âge de soixante ans, époque à laquelle les femmes se permettent de faire des aveux, elle a dit à madame de Coudrai qu'elle ne supportait pas l'idée de mourir fille.

47. Les provinciaux a Paris. — **Le Cabinet des antiques.** — Balzac n'a pas voulu déterminer le nom de la ville où vivaient le marquis d'Esgrignon, sa fille Armande, où fut élevé le jeune Victurnien et où le cabinet des antiques recevait les nobles débris de l'ancien régime pendant les premières années de la Restauration. Toutefois le nom des rues et la présence du chevalier de Valois laissent aisément deviner qu'il s'agit d'Alençon.

Du reste un certain nombre de villes de province ont dû posséder de pareils cabinets. J'ai entendu en 1848 dans un salon légitimiste de Paris, des propos qui ne ressemblaient pas mal à ceux que Balzac prête au marquis et au chevalier.

Que l'éducation donnée à Victurnien d'Esgrignon par les gentilshommes qui peuplaient ce cabinet et surtout par sa famille aient fait de lui un roué du dix-huitième siècle égaré dans celui-ci, là n'est pas pour moi le grand intérêt de cette étude ; j'y trouve seulement l'explication d'un fait qui m'a toujours paru phénoménal : la longue survivance d'idées et de mœurs d'autrefois aux époques où elles avaient leur raison d'être ; on en voit encore d'assez fréquents exemples dans le temps présent ; quelques philosophes attribuent ces singularités à des effets d'atavisme, qui feraient retrouver chez un descendant des pensées, comme on retrouve des traits physiques d'un ancêtre. Je crois qu'ils se trompent, que c'est seulement aux résultats de certaines éducations traditionnelles que doit être attribuée cette survivance des idées. Le développement, la généralisation de l'enseignement public, de l'éducation par l'Etat, ne peut manquer de rendre ce phénomène de plus en plus rare.

Ce qui domine toute cette étude si curieusement fouillée c'est la création d'un personnage composé avec un soin particulier, l'ancien notaire Chesnel, qui consacre sa fortune, consume sa vie au service des d'Esgrignon, lutte avec un courage héroïque pour conjurer les manœuvres d'un certain Ducroisier, leur ennemi juré, qui favorise les déportements du jeune comte dans le but d'achever sa ruine et de perdre d'honneur la maison d'Esgrignon.

L'expédition que fait à Paris ce vieillard, vrai Caleb du notariat, près de la duchesse de Maufrigneuse pour lui demander les moyens de sauver de la honte le jeune fou qui l'aime et a commis un faux

pour satisfaire ses caprices, ses démarches douloureuses auprès des juges, dans lesquelles il fait intervenir la duchesse sous des vêtements masculins, sont des actes sublimes qui révèlent chez ce bourgeois un cœur d'élite.

Epuisé par les excès d'activité déployés à propos de cette affaire, il meurt heureux d'achever son œuvre, de voir le vieux marquis à son chevet et de se faire enterrer dans la chapelle du château, le corps en travers.

Mais il ne l'avait pas complètement achevée, cette œuvre, car, mal vu en cour à cause du retentissement de cette affaire, Victurnien n'ayant pu obtenir de grande charge, ni faire un beau mariage, se voit contraint, quelque temps après la Révolution de Juillet, d'épouser la nièce de du Croisier qui lui apporte trois millions de dot et le laisse libre d'en manger les revenus à Paris en menant une joyeuse vie de garçon.

C'est ainsi qu'il continua les mœurs traditionnelles du dix-huitième siècle.

Ils sont parfois bien touchants, ces champions du passé, *laudatores temporis acti*, que Balzac nous peint d'un pinceau si fin, souvent si complaisant, touchants et grotesques à la fois, ces amants de la France d'autrefois, la Dulcinée du Toboso irretrouvable de ces modernes Don Quichottes! Touchants et grotesques comme le héros de Cervantes!

48. **Jacques de Mets.** — Cette étude n'a pas été écrite.

49. Illusions perdues. — **Les deux poètes.**

50. Un grand homme de province à Paris.

51. Les souffrances de l'inventeur.

61. SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES. — Comment aiment les filles.

62. A combien l'amour revient aux vieillards.

63. Où mènent les mauvais chemins.

64. La dernière incarnation de Vautrin.

Ici je suis bien obligé d'intervertir l'ordre assigné par Balzac à chacune de ses études et de placer immédiatement après *Illusions perdues*, qui fait partie des Scènes de la vie de Province, *Splendeurs et misères des courtisanes*, qui appartient aux Scènes de la vie parisienne. Les sept parties dont se compose ce grand drame de la vie littéraire, de la vie galante et de la vie industrielle ont ensemble une telle connexité qu'il est à peu près impossible de les séparer. L'ensemble forme une œuvre complète.

Ce livre, le deuxième épisode au moins, fut l'objet des plus violentes attaques de la part de la critique. On signala le tableau des mœurs du journalisme parisien comme un acte de vengeance de l'auteur contre les confrères qui avaient pris le parti de son adversaire dans le procès de la *Revue de Paris*.

Je crois que le génie et le caractère de Balzac étaient au-dessus d'une mesquine passion et que, dans la conception et l'exécution de cette série d'études, il a été inspiré par l'amour de la vérité bien plutôt que par de petites considérations de repré-

sailles. Toutefois il n'est pas hors de propos de constater que, dans sa dédicace à Victor Hugo, placée en tête de ce beau livre, on sent un léger souffle de colère.

« ... Vous avez, lui dit-il, comme Chateaubriand, comme tous les vrais talents, lutté contre les envieux embusqués derrière les colonnes ou tapis dans les souterrains du Journal. Aussi désiré-je que votre nom victorieux aide à la victoire de cette œuvre que je vous dédie, et qui, selon certaines personnes, serait un acte de courage autant qu'une histoire pleine de vérité. Les journalistes n'eussent-ils donc pas appartenu, comme les marquis, les financiers, les médecins et les procureurs, à Molière et à son théâtre? Pourquoi donc la Comédie humaine, qui *castigat ridendo mores*, excepterait-elle une puissance, quand la Presse parisienne n'en excepte aucune »?

Mais qu'importe à la Postérité que de petits chercheurs d'une gloire facile aient tenté de se faire un nom en attaquant les plus grands de leurs contemporains, qu'ils aient été séduits par l'exemple des Zoïle, des Fréron, des Desfontaines et autres détracteurs, l'œuvre subsiste grande et monumentale.

Cette conception, qui embrasse une période de gestation, de composition et d'exécution de douze années, de 1835 à 1847, constitue, dans l'ensemble de ses sept épisodes, formant chacun une action dramatique distincte, un poème grandiose, d'une puissance d'invention et d'une ingéniosité, d'une variété d'éléments et de combinaisons incomparables ; c'est le poème des génies incomplets, stérilisés par la paresse, la débauche et l'adversité.

Quels deux poètes que ce Lucien si généreusement doué par la nature, beauté, facilité, esprit, presque génie, qui rêve, fait des vers et compose des œuvres écrites dans l'espoir d'en faire des moyens de fortune et des titres de gloire, et ce David Séchard, qui rêve aussi, mais travaille à réaliser son rêve par la découverte d'un moyen de transformation et d'amélioration d'une industrie importante.

Quel contraste saisissant entre les jouissances mondaines, physiques et décevantes de Lucien et les jouissances pures et morales de David dans son ménage !

Quelles différences aussi entre leurs attitudes et leurs courages dans la lutte, entre leurs souffrances !

Et quelle belle moralité se dégage de cette double et frappante antithèse !

Lucien, après avoir brillé comme un météore, avoir vu tout lui sourire, avoir trouvé le succès, l'amour et les femmes trop faciles, s'être enivré de lui-même, tombe dans la dépravation et de chute en chute en arrive à la résolution du suicide, faute de la force de caractère, de la virilité de conscience indispensables à l'homme qui veut posséder son âme, — tandis que David, soutenu par l'élévation de ses sentiments, par l'amour et le dévouement de sa femme, par la conscience de ses devoirs de père de famille, abdique jusqu'à la gloire et aux profits de son invention qui enrichira d'autres que lui, pour se retirer dans le calme bonheur de la vie de famille ?

Lucien serait mort dans les flots de la Charente s'il n'avait pas rencontré au moment où il allait se

noyer un aimable prêtre, l'abbé Carlos Herrera qui, croyant trouver en lui un sujet précieux, capable d'arriver avec son aide aux plus hautes destinées, a aisément dissipé ses idées noires et, en lui démontrant qu'il serait toujours temps de se tuer s'il ne réussissait pas dans une seconde tentative pour la conquête de la fortune et de la puissance, il le décide à venir à Paris.

Ce faux abbé c'est Vautrin, dit Trompe-la-Mort, le forçat évadé qui a déjà commencé, à la maison Vauquer, du *Père Goriot*, la fortune de cet Eugène de Rastignac, un autre Angoumoisien, destiné à monter si haut.

Mais, comme il a promptement découvert la faiblesse de caractère de son nouveau protégé, Vautrin veut faire de lui sa chose, afin de pouvoir le manier à volonté. Disposant de capitaux considérables qui appartiennent à l'association des forçats, mais dont il a le maniement pour les faire valoir et les féconder, Carlos Herrera, qui prétend pousser Lucien dans le monde politique, commence par lui fournir les moyens de renouer des relations avec ses anciens confrères de la presse parisienne, de reparaître dans les salons aristocratiques en remplaçant le nom bourgeois de Chardon, qu'il tient de son père, par le nom plus noble de Rubempré, qu'il a le droit de porter du chef de sa mère ; enfin il lui donne pour maîtresse une fille d'une beauté, d'une grâce irrésistibles, qu'on a surnommée *la Torpille*, à cause du pouvoir de fascination engourdissante qu'elle exerce sur tous ceux qui l'approchent.

Le faux prêtre a catéchisé la pauvre fille qui, tirée du milieu pervers où elle vivait, s'éprend

d'une passion violente pour le charmant poète.

Le tableau de leurs amours, enveloppées du mystère exigé par l'abbé pour permettre à Lucien de faire figure dans le grand monde, est peint de main de maître.

En même temps, l'apprenti homme d'Etat mène la haute vie aristocratique, se fait aimer à la fois de la duchesse de Sérizy et de mademoiselle Clotilde de Grandlieu, que Carlos Herrera espère lui faire épouser.

Pour atteindre ce but, il faut que Lucien puisse justifier d'une grande fortune et soit autorisé à porter le nom de sa mère et son titre nobiliaire. Ce mariage lui ouvrira la carrière des honneurs et du pouvoir.

Tant qu'il ne s'est agi que d'assurer le bien-être, l'élégance, le luxe même de son protégé, l'abbé y a pourvu, tant au moyen de sa caisse que par les sacrifices faits par le baron de Nucingen dans l'espoir d'obtenir les faveurs d'Esther, qu'il désire avec une ardeur sénile. Mais ici c'est par millions qu'il faut compter.

Le terrible meneur de cette forte intrigue a sous la main tout un monde de serviteurs dévoués, le robuste cocher Paccard, l'adroite femme de chambre Europe, la terrible cuisinière Asie, la tortueuse marchande à la toilette madame Nourrisson, prêts à commettre tous les crimes sur un ordre de lui. Il sait le secret de la naissance d'Esther, fille de la Belle Hollandaise et du richissime père Gobseck ; il sait qu'elle est héritière de la fortune du vieil usurier, laquelle s'élève à plusieurs millions. Il faut donc qu'Esther meure, mais il faudrait aussi qu'avant de mourir elle fît son testament en faveur

de Lucien. Elle n'a pas eu le temps d'apprendre le secret de sa fortune, que déjà elle s'est engagée envers Nucingen et s'est tuée de désespoir avant de consommer cet horrible sacrifice.

Carlos Herrera fera donc lui-même le testament en falsifiant l'écriture d'Esther. Que lui importe un faux de plus dans sa vie en présence de l'immense résultat et de l'accomplissement de l'œuvre si laborieusement préparée!

Mais le vieux baron, furieux de voir la proie qu'il a payée si cher lui échapper par la mort, fait prévenir le parquet qu'une jeune femme a été empoisonnée. Les plus fins limiers de la police sont mis sur pied pour arrêter le faux abbé. Il se réfugie sur un toit où le célèbre Corentin va le saisir lui-même, lorsque Jacques-Collin-Carlos, retrouvant toute sa vigueur de jeunesse, lance le policier, son ennemi juré, le seul qui soit capable de le démasquer, du haut du toit sur le pavé, sans toutefois réussir à s'échapper.

Presque en même temps Lucien était arrêté par la gendarmerie, en promenade aux environs de Gray, avec la jeune duchesse de Lenoncourt-Chaulieu et Clotilde de Grandlieu, au moment où celle-ci venait de lui dire, à la fin d'une longue conversation : « Je ne me marierai jamais qu'avec vous! »

Tous deux, Lucien et l'abbé, sont enfermés à la conciergerie et au secret.

L'auteur initie le lecteur à tous les détails des interrogatoires qu'ils subissent et prouve qu'il ne possède pas moins complètement le code d'instruction criminelle que le code de procédure civile. L'énergique forçat déploie, dans la comédie qu'il

joue avec les magistrats, une habileté prodigieuse, dont ceux-ci finiraient par être dupes si le faible Lucien ne se laissait pas prendre aux pièges que lui tend le juge Camusot et ne livrait pas le secret de l'identité de Jacques Collin.

Cependant la duchesse de Maufrigneuse et la comtesse de Sérizy, averties par Asie, que Jacques Collin a trouvé moyen de leur dépêcher, viennent d'accourir au Palais, bientôt suivies de M. de Sérizy et de M. le comte Octave de Bauvan, ces deux maris si curieusement originaux, qui aiment leurs femmes *quand même ;* ils ont su intéresser le procureur général, M. de Granville, au sort de Lucien qu'*on* veut sauver comme plus malheureux que coupable. La comtesse a même pénétré dans le cabinet du juge d'instruction et a livré aux flammes les procès-verbaux du fatal interrogatoire en se brûlant outrageusement les mains. Il n'y a plus qu'une ordonnance à signer et le jeune captif va être libre.

Des cris se font entendre. Le voisin de cellule de Lucien appelle au secours. L'infortuné fils adoptif de Carlos Herrera, au désespoir des aveux qu'il vient de faire, effrayé de la perspective d'une confrontation avec l'abbé, n'a pris que le temps d'écrire son testament, une lettre à l'abbé et une rétractation de ses réponses. Puis, avec une force de volonté héroïque, il s'est pendu au moyen de sa cravate !

On emporte madame de Sérizy mourante. La destruction des pièces permet de sauver l'honneur du nom de Lucien et d'exécuter ses dernières volontés.

Un autre drame succède à celui-là. Jacques Collin est resté prisonnier, mais rien ne prouve sa culpabilité. On voudrait avoir la preuve de son identité

de forçat, car il persiste à se dire prêtre espagnol. Vainement on lui tend des pièges; plus adroit que tous les policiers chargés de l'observer, il joue sous jambe même le fameux Bibi-Lupin.

Enfin, lassé de sa lutte contre la Société, et, comme il sait que la Justice a encore à cœur la possession des lettres passionnées que mademoiselle de Grandlieu a écrites à Lucien, il offre de livrer ces lettres qu'il a mises en lieu sûr, à la condition qu'on lui accordera certaines grâces et qu'on le placera au service de cette même police judiciaire contre laquelle il a toujours été en guerre.

C'est ainsi qu'il devient, selon son expression, « pourvoyeur du bagne, au lieu d'en être locataire. »

Telle est la dernière incarnation de celui à qui Lucien de Rubempré écrivait au moment suprême :

« Adieu donc, adieu, grandiose statue du mal et de la corruption ; adieu, vous qui, dans la bonne voie, eussiez été plus que Ximénès, plus que Richelieu, vous avez tenu vos promesses ; je me retrouve au bord de la Charente, après vous avoir dû les enchantements d'un rêve... Ne me regrettez pas : mon mépris pour vous était égal à mon admiration. »

Ce drame complexe où s'agitent tant de passions, où se jouent tant de comédies, où alternent et se mêlent les mœurs provinciales et les mœurs parisiennes, forme une sorte de trait d'union entre les scènes de la vie de province et les scènes de la vie parisienne.

Entre le tableau des salons d'Angoulême et les luttes de l'inventeur laborieux, soutenu par les sentiments de la famille contre les calculs de l'intérêt égoïste et de la cupidité financière, il nous montre

le poète de province transplanté à Paris et s'y débattant tour à tour au milieu des attractions périlleuses du monde aristocratique, des séductions perfides du monde des théâtres, de la littérature et de la galanterie, subissant les premières atteintes de la corruption parisienne, et négligeant les excellents exemples qu'il a sous les yeux dans la vie de travail, de persévérance et de haute probité intellectuelle et morale de quelques-uns des membres du cénacle, les d'Arthez, les Michel Chrestien, les Joseph Bridau, les Bianchon.

Ces peintures de la vie littéraire, où apparaissent les figures caractéristiques de Raoul Nathan, de Lousteau, de Finot, de Félicien Vernou, de Claude Vignon, de mademoiselle des Touches, d'Émile Blondet, de du Bruel, de Bixiou et de tant d'autres, sont vraies de cette grande vérité de l'art que le génie sait imprimer à ses productions, elles sont vraies parce qu'elles sont humaines et logiques.

Cependant, il est juste de dire qu'elles ne sont peut-être pas d'une exactitude scrupuleuse en tant que mœurs des premières années de la Restauration.

Observées par l'auteur après la Révolution de juillet, au milieu de l'agitation des idées, du bouillonnement des cerveaux, du mouvement des ambitions qui se produisit à cette époque, observées avec ce miroir grossissant que Balzac avait dans la tête, avec cette lucidité d'intuition de *voyant*, il semble qu'il ait deviné, particulièrement en ce qui concerne le journalisme, les mœurs d'une époque plus avancée que celle où il vivait.

Du temps de la Restauration, la presse satirique

existait à peine, et, quand on relit des articles du *Figaro* de Victor Bohain, lequel a si efficacement contribué, a-t-on dit, à préparer les fameuses journées, on est stupéfait de trouver ses plaisanteries si inoffensives.

Sous le régime qui suivit, la publicité des journaux et surtout des feuilles satiriques fut encore fort restreinte. Puis, les journaux ne s'occupaient guère que de politique, de littérature, de théâtres et de beaux-arts. La critique littéraire, une appréciation raisonnée des livres nouveaux y tient une place considérable jusqu'à l'invasion du roman-feuilleton, qui date de 1839.

Il n'était pas encore question de *reportage* et de chroniques. Les grands journaux ne s'attaquaient qu'aux personnages volontairement publics en raison de leur situation, de leurs fonctions ou de leurs œuvres. Elle respectait à peu près la vie privée.

Les mœurs du second Empire ont considérablement modifié cet état de choses, qui s'est encore aggravé par l'imitation du journalisme *à l'américaine.*

La Chronique, qui n'a fait son entrée assez timidement dans la presse parisienne que vers 1857, dans le *Courrier de Paris*, a pris bientôt des proportions énormes et est devenue insensiblement un des éléments principaux de tout journal. Elle a dévoré le Premier-Paris, et la Critique littéraire n'existe plus du tout; elle est remplacée par des réclames plus ou moins développées écrites par les auteurs ou par les éditeurs des livres annoncés. Ces chroniques sont souvent elles-mêmes composées d'anecdoctes sur la vie privée des uns et des autres, de

descriptions de bals, de fêtes, de toilettes, de menus de dîners, toutes choses moins intéressantes assurément pour les lecteurs que pour les personnes qui en sont l'objet et qui ont parfois sollicité, sinon payé l'insertion de ces programmes fastidieux et sont tout disposés à se fâcher si, par hasard, le reporter homme d'esprit juge à propos, pour donner quelque piquant à son article, de l'agrémenter d'un trait de son crû ressemblant plus ou moin à une indiscrétion.

Tel est le régime de presse que nous a légué le second Empire et que la plupart des journaux étrangers se sont empressés d'imiter. Est-ce un bien, est-ce un mal qu'il en soit ainsi? La presse n'y a-t-elle pas perdu de sa considération et de son crédit? Il ne m'appartient pas d'en juger. D'ailleurs, *non est his locus*. Mais il est permis de se demander ici ce que Balzac aurait pensé et dit s'il eût été témoin et victime de pareilles mœurs littéraires!

Ce qui domine les quatre derniers épisodes de cette vaste composition, c'est la grande et complexe figure de ce démon très réel, absolument dépourvu de surnaturel, de fantastique, échappé de cet enfer terrestre qu'on appelle le bagne, — de ce Jacques Collin, tour à tour terrible Vautrin, onctueux Carlos Herrera qui ayant réussi, par l'amour, à ramener des derniers degrés de la prostitution Esther, cette fille perdue, aux sentiments élevés du bien et de l'honnêteté, prétend opérer une pareille transformation sur Lucien, au moyen de l'attrait de la richesse, de la gloire, des grandeurs, du pouvoir et entreprenant, pour ainsi dire, sur Dieu, former un être à lui, sa créature, faire enfin d'un garçon beau,

intelligent, spirituel, mais déjà piqué par le vice, — comme un fruit prédestiné à tomber avant sa maturité, — un homme fort, puissant et heureux!

Serait-ce donc que le retour de la Femme égarée vers les bons sentiments est plus facile à obtenir que celui de l'Homme engagé dans une mauvaise voie. Ou bien est-ce que l'Amour vrai a plus d'action sur la Femme, même souillée, que n'en a sur l'Homme le prestige de l'opulence, des honneurs et des satisfactions d'orgueil?

Ces sept épisodes comprenant la vie de Lucien, celle d'Esther et de Vautrin, veulent être lus à la suite l'un de l'autre, dans l'ordre que j'ai indiqué. J'engage vivement les personnes qui ont le goût de Balzac à les relire selon cette méthode; elles sentiront aisément tout ce que cette œuvre, une dans sa variété, gagne de portée et de saveur à être lue ainsi.

La critique de son temps a beaucoup reproché à Balzac ses peintures de la vie corrompue et corruptrice, ses créations de personnages vicieux et pauvres.

Je crois avoir déjà dit que, pour répondre à ce reproche, il avait dressé lui-même le bilan de ses personnages vertueux et de ses créations d'êtres vicieux, et démontré que son actif de vertus dépassait de beaucoup son passif de perversités.

On l'accusait aussi de peindre ses créatures dépravées sous des couleurs bien plus séduisantes que ses types d'hommes et de femmes honnêtes.

Voici en quels termes il relevait ces attaques dans la préface de la première édition de *Pierrette* (1840) :

« Savez-vous en quoi consiste notre immoralité, notre profonde corruption? A rendre les fautes sé-

duisantes, à les excuser. Mais s'il n'y avait pas d'immenses séductions dans les fautes, en ferait-on? Puis, s'il n'y avait pas de vices, y aurait-il des vertus? »

J'ajouterai que je ne crois pas avoir jamais trouvé Balzac, dans aucune des parties de son œuvre immense, complaisant pour la perversité. S'il est parfois, de par l'excellence de son cœur, indulgent pour les Fautes, peut-être, en raison de l'élévation de sa grande âme, adversaire passionné de la peine de mort, clément pour le Crime qui souvent n'est qu'un fait, il se montre toujours, en vertu de sa haute raison dévouée à la défense de l'intérêt social, impitoyable pour le Vice, cette lèpre du cœur qui transmet sa contagion à des séries de générations!

Et il continue ainsi son plaidoyer :

« ... Avant de dire s'il (l'auteur) a ou n'a pas une pensée d'avenir, ou philosophique, ne devrait-on pas chercher s'il a voulu, s'il a dû avoir une pensée? Sa pensée sera la pensée même de ce grand tout qui se meut autour de vous, s'il a eu le bonheur, le hasard, le je ne sais quoi de le peindre entièrement et fidèlement. Dans certaines peintures, il est impossible de séparer l'esprit de la forme. Si, lisant cette histoire vivante des mœurs modernes, vous n'aimez pas mieux, toi boutiquier, mourir comme César Birotteau ou vivre comme Pillerault, que d'être du Tillet ou Roguin; toi, jeune fille, être Pierrette plutôt que madame de Restaud; toi femme, mourir comme madame de Mortsauf, que de vivre comme madame de Nucingen; toi homme, civiliser comme le fait Bénassis, que de végéter comme Rogron, être le curé Bonnet au lieu d'être

Lucien de Rubempré, répandre le bonheur comme le vieux soldat Génestas au lieu de vivre comme Vautrin, certes le but de l'auteur serait manqué. Les applications individuelles de ces types, le sens des mille histoires qui formeront cette histoire des mœurs ne seraient pas compris. Mais comme le tableau général est fait dans une pensée encore plus élevée, et qu'il n'est pas encore temps d'expliquer, ce ne sera qu'un très petit malheur. »

Assurément, la mort n'ayant pas laissé à Balzac le temps d'achever ses œuvres (on verra dans le présent tableau les titres des diverses et nombreuses conceptions qui faisaient partie de son plan, et que son puissant cerveau a emportées dans la tombe !), le grand écrivain n'a pu expliquer cette haute pensée générale et a laissé à la Postérité le soin d'en chercher l'interprétation.

En attendant qu'elle l'ait trouvée, on peut affirmer que le sentiment indiqué par l'auteur se dégage très nettement de la lecture de son œuvre.

Tout être doué d'une nature saine, d'un esprit lucide, d'un cœur droit aimerait mieux, s'il avait à choisir, être un des personnages honnêtes, fût-il malheureux, qu'un de ces opulents gredins que le vice dévore !

Ne se dégageât-il pas d'autre moralité de la lecture si intéressante de la *Comédie humaine*, ne serait-ce pas déjà un beau titre de gloire pour Balzac ?

Mais je crois avoir déjà démontré et j'espère démontrer, d'une façon encore plus incontestable, qu'elle contient des enseignements nombreux et féconds de nature à favoriser le perfectionnement à venir de l'organisme des sociétés humaines.

V

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE

52. Histoire des Treize. — 53. Ferragus. — 54. La Duchesse de Langeais. — 55. La Fille aux yeux d'or. — Ces trois scènes de la vie parisienne peuvent être groupées ensemble, quoiqu'il n'y ait entre elles aucun lien d'intérêt romanesque, aucun enchaînement biographique de personnages, non plus à cause du titre général et à physionomie cabalistique qu'elles portent toutes trois et de l'intervention de la société mystérieuse des *Treize* dans l'action de ces trois études qui sert à justifier le titre d'ensemble.

Que treize hommes appartenant à différentes classes de la société parisienne aient ligué ensemble leurs forces, leurs intelligences, leurs énergies individuelles, pour favoriser réciproquement contre les obstacles matériels et humains leurs ambitions, leurs convoitises, leurs passions ou leurs vices, là n'est pas l'intérêt de ce livre dramatique et émouvant. Ce qui relie les trois aventures dont il se compose, c'est que les deux dernières sont, pour ainsi dire, la contre-partie, l'envers de la pre-

mière et qu'elles aboutissent ainsi toutes trois à cette moralité commune : l'enthousiasme pour la vertu, l'horreur la plus profonde pour le vice.

Quelle séduction irrésistible, en effet, dans ce tableau si parfait de l'amour idéal et complet du bonheur absolu dans le mariage que présente l'adorable ménage de M. et madame Jules Desmarets!

Tendrese, passion profonde et réciproque, honnête fortune gagnée par le travail, tout leur sourit. Il faut, pour troubler cette pure félicité, qu'un jeune fat épris d'un amour platonique pour la jeune femme la voie entrer dans une maison équivoque, s'en autorise pour l'obséder, l'espionne, soit puni de cette curiosité malsaine par les tentatives que dirige contre lui l'association des Treize, qu'enfin il éveille la jalousie de son mari.

Combien il est touchant ce drame intime de la jalousie d'un mari qui n'a cessé ni d'aimer ni d'estimer celle qu'il espionne, et d'une femme coupable seulement d'avoir menti pour dissimuler ses visites à son père poursuivi et obligé de se cacher!

Le lecteur ne peut s'empêcher de pleurer avec M. Desmarets la mort sublime de cette adorable et vertueuse Clémence, qui succombe à la douleur d'avoir été soupçonnée.

Au milieu des détails navrants de l'enterrement, je remarque que Balzac prévoyait, dès 1833, l'insuffisance prochaine des cimetières de Paris et se déclarait partisan de l'incinération des corps.

Bien différente est l'aristocratique duchesse de Langeais de cette exemplaire madame Jules, type de la vertu bourgeoise.

C'est la coquetterie poussée à ce degré où elle devient une dépravation du cœur et des sens, un véritable vice!

S'être fait aimer avec la passion la plus ardente et la plus profonde par un héros tel que le marquis de Montriveau pour se jouer de lui, n'est-ce pas la plus atroce des perfidies? faire encourager, assister ses manœuvres de coquetterie par la sainte intervention de la religion et du prêtre, n'est-ce pas le plus horrible des sacrilèges?

Le châtiment qui atteint cette « Laïs intellectuelle », comme l'appelle Ronquerolles, en lui mettant au cœur l'amour le plus violent pour cet homme aussitôt qu'elle se sent méprisée de lui, est à la hauteur de son crime. C'est à peine si l'on trouve trop cruelle l'expiation qu'elle subit pendant un séjour de sept années dans le couvent de Carmélites d'une île voisine de l'Espagne où elle s'est retirée.

Cependant, Montriveau la retrouve là; il lui donne des témoignages de la fidélité persistante de sa passion; il veut l'enlever; mais au moment où, aidé de ses amis les Treize, il réussit à forcer les portes du couvent, il ne trouve plus qu'un cadavre. Elle a pu mourir heureuse en se sentant encore aimée!

La *Fille aux yeux d'or* expose une des aventures les plus curieuses de la jeunesse d'Henri de Marsay, le futur ministre.

Ce qui séduit en lui Paquita, la Fille aux yeux d'or, à la fois si naïve et si corrompue, c'est qu'il paraît avoir les beautés, les grâces, les allures d'une femme.

Quel talent, quelle adresse, quelle sobriété de moyens, quelle prudente réserve de style, dans

cette courte étude sur un des vices les plus abominables de l'humanité antique et moderne!

Quelle saisissante splendeur et quel mouvement dramatique dans l'horrible dénouement de cette tragique aventure!

On a vivement reproché à Balzac ce tableau très vrai, quoique exempt de crudités de langage, d'une dépravation, hélas! trop réelle à divers étages et à diverses époques du monde.

L'histoire nous dit que la garde qui veille aux barrières des palais n'en a pas toujours défendu les princesses les plus augustes!

On l'a taxé d'immoralité. Cependant il se dégage de cette œuvre une moralité très pénétrante, car elle inspire une répulsion profonde pour les perversités humaines! — Puis, il faut se dire que Balzac tenait à peindre toutes les difformités morales et que la *Comédie humaine* n'eût pas été complète s'il n'y avait pas donné une petite place à ce vice innommable!

55. **Les Employés ou La femme supérieure.** — Cette étude si profondément creusée et si fine du monde administratif et bureaucratique, bien qu'écrite en 1838 (il y a un demi-siècle), porte encore un cachet absolument indéniable de vérité et d'actualité. On pourrait même dire que les abus signalés par l'auteur se sont multipliés et aggravés.

Le point de vue est si élevé, la pensée est si mûrement réfléchie, si nettement et si éloquemment formulée que les enseignements féconds de ce beau livre mériteraient de faire l'objet des sérieuses méditations des hommes politiques qui étudient ou

prétendent étudier le problème en apparence si ardu de la réforme administrative.

On dirait que les organisateurs des services administratifs dans la plupart des états de l'Union Américaine se sont inspirés des idées de Rabourdin pour constituer leur système. On pourrait croire aussi qu'Émile de Girardin a puisé à cette même source les pensées qui lui ont suggéré la conception et les développements de sa fameuse utopie gouvernementale : « Trois ministères seulement : ministre dirigeant ; — ministère des recettes ; — ministère des dépenses. »

Quant à la question de l'impôt et des modes de perception, on trouve aussi dans ce livre des aperçus qui ne sont pas moins dignes, surtout à l'heure présente, de l'attention et des études des hommes d'Etat.

C'est peut-être dans cette composition, en apparence frivole et romanesque, que Balzac a le mieux mis en relief ses qualités de réformateur et d'homme politique. On peut en juger par la page que voici où sont résumées les vues de Rabourdin, le simple chef de bureau qui a rêvé de rendre un immense service à son pays :

« Mis à portée d'étudier l'administration française et d'en observer le mécanisme, Rabourdin avait opéré dans le milieu où le hasard faisait mouvoir sa pensée, ce qui, par parenthèse, est le secret de beaucoup d'œuvres humaines, et il avait fini par inventer un nouveau système d'administration. Connaissant les gens auxquels il aurait affaire, il avait respecté la machine qui fonctionnait alors, qui fonctionne encore et qui fonctionnera long-

temps ; car tout le monde se serait effrayé à l'idée de la refaire, mais personne ne pouvait se refuser à la simplifier. Le problème à résoudre était donc un meilleur emploi des mêmes forces. Dans sa plus simple expression, ce plan consistait à remanier les impôts de manière à les diminuer sans que l'Etat perdît ses revenus, et à obtenir, avec un budget égal au budget qui soulevait alors tant de folles discussions, des résultats deux fois plus considérables que les résultats actuels. Une longue pratique avait démontré à Rabourdin qu'en toute chose la perfection était produite par de simples revirements. Economiser, c'est simplifier. Simplifier, c'est supprimer un rouage inutile : il y a donc déplacement. Aussi, son système reposait-il sur un déclassement, il se traduisait par une nouvelle nomenclature administrative. Là gît peut-être le secret de la haine que s'attirent les novateurs. Les suppressions exigées par le perfectionnement, et d'abord mal comprises, menacent des existences qui ne se résolvent pas facilement à changer de condition... »

Puis, ce bout de conversation, lorsque Rabourdin poussé à bout par les taquineries, les rebuffades, les calomnies, les iniquités de toute sorte, s'est résigné à supprimer son mémoire et à donner sa démission :

Un député. — Vous n'aurez donc plus Rabourdin ?

Des Lupeaux. — Il a donné sa démission.

Clergeot. — Il voulait, dit-on, réformer l'administration.

Le ministre (*en regardant les députés*). — Les traitements ne sont peut-être pas proportionnés aux exigences du service.

De la Brière. — Selon M. Rabourdin, cent employés à douze mille francs feraient mieux et plus promptement que mille employés à douze cents francs.

Clergeot. — Peut-être a-t-il raison.

Le ministre. — Que voulez-vous ? la machine est montée ainsi, il faudrait la briser et la refaire. Qui donc en aura le courage ? »

Combien de ministres royaux, impériaux, républicains, ont prononcé cette phrase décourageante depuis cinquante ans !

Les amateurs de situations romanesques ont prétendu que cette étude manquait d'intérêt et de mouvement dramatique.

Pourtant que peut-on trouver de plus intéressant que cette lutte accidentée de l'intelligence, de l'étude, du savoir, presque du génie, contre la médiocrité intrigante, paresseuse, ignorante et incapable ?

Hélas ! si la médiocrité triomphe dans ce combat c'est que la réalité des faits ne permet pas un autre dénouement à ce drame, à la suite duquel les époux Rabourdin, qui en sont les héros, vont chercher et trouver le bonheur ailleurs que dans la gloire d'une réforme administrative.

Et quelle magnifique création que cette Célestine Rabourdin ! Qu'elle a de grâce, de goût, de haute probité, de génie d'âme, cette bourgeoise supérieure ! Avec quel esprit elle joue le prudent et roué haut fonctionnaire des Lupeaulx !

Assurément, s'il n'y a pas un drame émouvant dans ce tableau de mœurs bureaucratiques, il y a la plus amusante, la plus piquante, la plus actuelle, la plus profonde des comédies. Les profils, les sil-

houettes de tous ces hommes de bureau sont tracés avec une si grande finesse, une si rare, une si précise vérité de dessin que la plupart de leurs traits caractéristiques se reconnaissent encore chez leurs successeurs d'aujourd'hui.

On le sait, du reste, hélas! la vieille machine bureaucratique et administrative est encore debout; elle a résisté au Temps, ce grand useur de toutes choses, elle a résisté aux révolutions, aux progrès accomplis dans les sciences et dans la politique! Elle a résisté, grâce à cette puissance incalculable qu'on appelle la force d'inertie, à toutes les tentatives, à tous les besoins de réformes?

Aurions-nous par hasard, à défaut du problème du Mouvement perpétuel, résolu celui de la Routine perpétuelle, dont le mécanisme administratif serait le type le plus achevé?

Faudra-t-il longtemps encore dire comme Voltaire: « Celui qui tente de réformer un abus trouve d'abord pour adversaires ceux qui vivent de cet abus? »

56. **Sarrasine.** — Ce simple récit d'une trentaine de pages, qui laisse deviner, plutôt qu'il ne la raconte, une anecdote très scabreuse, est écrit avec une délicatesse et une réserve de style prodigieuses. On peut le considérer comme le pendant, sinon comme l'envers de la *Fille aux yeux d'or*.

57. **Grandeur et décadence de César Birotteau.** — C'est encore une de ces études profondes qui offrent d'utiles et féconds sujets de méditation, des enseignements instructifs aux législateurs et aux politiciens réformateurs.

En tant que romancier, Balzac a accompli un véritable tour de force littéraire en écrivant cette sorte d'épopée tour à tour dramatique et comique de la société bourgeoise et commerçante de Paris, en trouvant le moyen, grâce à son merveilleux talent d'artiste, de rendre extrêmement touchant ce héros de la parfumerie, présenté d'abord sous des dehors assez grotesques.

Mais, s'il est ridicule de prétentions ambitieuses, de vanité outrecuidante dans la prospérité, comme il devient intéressant, grand même, quand le malheur l'atteint ! On se prend à le respecter, à l'aimer parce qu'il ne s'est jamais départi des principes de la plus scrupuleuse probité, de l'honneur commercial le plus austère. Il est digne des deux femmes adorables qui l'entourent, le vénèrent et le consolent, Constance et Césarine.

Comme ce trio honnête et sympathique se détache avec un relief charmant du fond de ce tableau des mœurs du commerce et de la Banque !

En avons-nous assez vu, depuis, de ces du Tillet, de ces Claparon, etc., etc., sous le gouvernement de 1830, et surtout sous le second Empire ? Ils ont pullulé !

Mais, dans les circonstances où l'auteur a placé son héros, la protection des Lenoncourt, des Vandenesse, du roi lui-même, me semble bien inutile ; le cadeau de six mille francs sur la cassette est un peu puéril. Qu'est-ce que cela comparé au dévouement de Pillerault, le républicain, et du jeune Anselme Popinot ?

Mais il est des parties dans ce roman, — celles probablement qui touchent le moins les chercheurs

de sensations, — qu'on ne saurait trop recommander à l'attention des lecteurs sérieux; ce sont celles qui ont trait à la législation, à la procédure, aux usages en matière de faillites.

Peut-être ce fut le souvenir des remarquables observations contenues à ce sujet, dans *César Birotteau* qui inspira à Jules Favre et à Dupont de Bussac la proposition sur « les Concordats amiables », qu'ils présentèrent à l'Assemblée constituante de 1848 ; peut-être aussi les quelques salutaires modifications qui ont été apportées depuis à cette législation sont-elles dues aux enseignements puisés dans ce livre si curieusement étudié.

Il n'en est pas moins vrai que les législateurs peuvent encore le lire avec fruit, car il s'en faut que tous les abus signalés par Balzac aient disparu.

58. **La maison Nucingen.** — « Vous et quelques âmes belles comme la vôtre, écrit Balzac dans la dédicace de cette étude, adressée à madame Zulma Carraud, comprendront ma pensée en lisant la *Maison Nucingen* accolée à *César Birotteau.* » Dans ce contraste n'y a-t-il pas tout un enseignement social ? »

En effet, le puissant banquier juif et allemand devenu maître d'une fortune énorme, grâce à trois ou quatre liquidations, désastreuses... pour les autres et qui ont plongé dans la misère des milliers de familles, est bien l'envers de cet infortuné et honnête Birotteau, à peine coupable d'un excès de vanité.

— Cet enseignement, Balzac le résume par ce mot de Blondet placé à la dernière page de cette

étude si savante, si profonde et si sincère du monde de la finance.

« Les lois, dit-il, sont des toiles d'araignée à travers lesquelles passent les grosses mouches et où restent les petites. »

Mais le grand écrivain ne se trompait-il pas en croyant que le triomphe des doctrines monarchiques et religieuses, la pratique du pouvoir absolu, mettrait un frein à ces déprédations des féodalités financières? Qu'avons-nous vu sous le despotisme du second Empire? Au lieu d'agir en vertu de la liberté et de lutter à ciel ouvert dans une concurrence plus ou moins loyale, les financiers se sont abrités sous le couvert des principes de conservation sociale et ont donné de plus grands développements à leurs opérations avec le concours et parfois la complicité du pouvoir et de la religion !

59. **Facino Cane.** — Ce récit, qui n'a que douze pages, peint avec une grande intensité de coloris la passion de l'or survivant au sens de la vue chez un vieux musicien italien pensionnaire des Quinze-Vingts, qui veut à toute force entreprendre à pied le voyage de Venise pour aller chercher les trésors enfouis dans son palais.

60. **Les Secrets de la princesse de Cadignan.** — Elle est d'une finesse incomparable, cette nouvelle exquise qui met en scène la séduisante pervertie qui fut la duchesse de Maufrigneuse et est devenue princesse de Cadignan, la non moins dépravée marquise d'Espard et le grand, noble et naïvement superbe d'Arthez.

Comme le spirituel peintre ironique des grandes dames sait faire comprendre, par ses sous-entendus transparents, ces appétits blasés de la fière royaliste qui, dans son regret de n'avoir pu s'offrir le régal de l'amour de l'austère républicain Michel Chrestien, parce qu'il a voulu se borner à l'aimer dans l'ombre et le silence, veut se donner le plaisir de séduire le grand d'Arthez, en lui jouant la comédie de la femme innocente, pure et calomniée, pour ainsi dire « vierge et martyre! » comme elle le dit elle-même, non sans un sourire intérieur. C'est le triomphe de l'esprit de la femme.

Et maintenant, si vous voulez juger de la merveilleuse souplesse du génie de Balzac, à la fois un, multiple et divers, lisez cette étude parallèlement avec *La duchesse de Langeais;* vous apprécierez la différence de ces deux hautes coquetteries; la duchesse, pour s'approprier ce lion de Montriveau, à qui elle ne veut pas se donner, ce soldat fort, nerveux, puissant, aventureux, s'adresse à ses nerfs, à ses sens, — tandis que la princesse, qui brûle d'appartenir à d'Arthez, s'adresse à l'imagination, à l'âme noble et chevaleresque du grand poète!

61. **Les grands, l'hôpital et le peuple.** — Quel immense sujet, et combien on doit regretter que le grand génie de qui le puissant cerveau l'avait conçu ne nous en ait laissé que le titre!

68. **Un prince de la Bohême.** — C'est une singulière histoire que celle de La Palférine, prince par les manières, l'élégance, les relations, le ton, l'insolence, bohême par le délabrement de la bourse.

Cette bohème aristocratique précéda de quelques années dans le monde parisien la bohème artiste et littéraire dont Henry Murger fut le plus illustre représentant et historiographe.

Les La Palférine eurent longtemps leur quartier général au perron de Tortoni; on les voyait souvent dîner au Café de Paris, situé alors en face. Ils faisaient quelques apparitions au foyer et à l'amphithéâtre de l'Opéra et soupaient volontiers à la Maison d'Or ou au Café Anglais en sortant du bal de l'Opéra.

Ils disparurent complètement de Paris après la révolution de février 1848, mais on en vit reparaître quelques-uns un peu plus tard, qui devinrent la fleur des pois du second Empire !

67. **Les Comédiens sérieux (les Comédiens sans le savoir).** — Une revue d'intrigants et de grotesques de Paris que font passer à un provincial des artistes mystificateurs, avec cet esprit satirique que Balzac prête à Léon de Lora (Mistigris) et à Bixiou.

68. **Echantillons de causeries françaises.** — Ces causeries n'ont point paru dans la *Comédie humaine*. Quelques fragments très spirituels et qui promettaient beaucoup, retrouvés après la mort de l'auteur, ont été publiés dans les *Œuvres diverses*.

69. **Une vue du Palais.** — Cette étude n'a pas été écrite. On sait assez à quel point Balzac était initié aux mystères du monde judiciaire pour regretter qu'il n'en ait laissé que le titre.

70. **Les petits bourgeois.** — Balzac parle beaucoup dans sa Correspondance de ce roman destiné primitivement au feuilleton du *Journal des Débats*. Mais il fut tellement touché de l'héroïsme de la Garde Nationale parisienne pendant les journées de juin 1848, qu'il renonça à achever cette étude satirique de la Bourgeoisie de Paris.

Il est probable qu'on l'a fait achever, après sa mort, par une main étrangère, très habile assurément, mais qui n'est point celle du maître.

Toutefois on reconnaît dans les premiers chapitres quelques traits d'observation parfaitement dignes de l'auteur de *César Birotteau*.

71. **Entre savants.** — Balzac faisait certes beaucoup de cas des vrais et grands savants dont les études profitent au perfectionnement moral et aux progrès matériels et intellectuels de l'humanité, mais il ne dissimulait point son dédain et son aversion pour ces faux savants, ces parasites de la science, si creux et si pompeusement solennels dont son époque a offert de si curieux spécimens.

Il est donc difficile de deviner à quel point de vue il entendait se placer pour écrire cette étude annoncée sous un titre si vague.

72. **Le Théâtre comme il est.** — Quant à celle-ci, il n'y a aucun doute à avoir ; l'auteur du *Faiseur*, de *Quinola*, de la *Marâtre*, n'avait pas eu assez à se louer du monde des théâtres pour qu'il soit permis de supposer qu'il eût l'intention d'en faire l'apologie.

73. **Les Frères de la consolation** (**l'envers de l'Histoire contemporaine**). — Classé, je ne sais pourquoi, parmi les *Scènes de la vie politique* et définitivement indiqué dans le plan général de la *Comédie humaine* pour prendre sa place normale dans les *Scènes de la vie parisienne*, ce beau roman, — conçu et composé pour faire un contraste saisissant aux tableaux de mœurs dépravées, vicieuses, criminelles, peints dans la plupart des scènes qui précèdent, — comprend deux épisodes.

Le premier, sans titre, qui pourrait s'appeler *madame de la Chanterie*, a été écrit de 1843 à 1845; le deuxième, l'*Initié*, porte la date d'août 1848.

C'est, je crois, la dernière date que Balzac ait inscrite, avant sa mort, à la fin d'un de ses livres.

Cette étude me paraît appartenir à un nouvel ordre d'idées dans lequel entrait Balzac.

Peut-être se proposait-il d'affecter cette forme ironique à ses futures critiques sociales, de créer, en opposition, en contraste, en *envers* des vices réels de la société contemporaine, un monde idéal de haute vertu, de grandiose équité sociale destiné à balancer, à compenser, à réparer les désastres causés par les passions mauvaises et nuisibles?

N'est-ce pas là la véritable moralité de cette superbe association formée, sous les auspices de l'angélique madame de la Chanterie, entre des êtres éprouvés par le malheur, victimes d'iniquités sociales ou judiciaires, réunissant leurs ressources, leur activité, leur zèle, leur charité pour aller au-devant des souffrances secrètes d'autrui et apporter aux malheureux, non seulement les secours matériels dont ils peuvent avoir besoin, mais aussi, mais

surtout les consolations morales qui encouragent les cœurs et préviennent les terribles désespoirs des âmes?

Telle est la société secrète des Frères de la Consolation, qui a ses agents chercheurs de misères, espions dévoués des grandes douleurs, qui a ses médecins pour les maux physiques, les plus savants et les plus illustres de Paris, ses prêtres pour l'apaisement et la réhabilitation des âmes, et, pour les chagrins et les périls pécuniaires, son banquier, la grande maison Mongenod, dépositaire des capitaux considérables de l'association qu'elle fait fructifier honnêtement, et qui est bien l'envers le plus saisissant des du Tillet, des Gigonnet, des Nucingen et autres coquins de haut et bas étages, bien plus banquistes que banquiers.

Conception admirable, dont le développement romanesque offre, dans la dernière partie, des péripéties très émouvantes et un dénouement d'un effet puissamment tragique!

Cette étude, malgré ses tendances monarchiques, malgré les doctrines d'exclusivisme catholique qui y sont professées, me paraît devoir être classée parmi les compositions du grand Balzac qui approchent le plus de la perfection.

73 *bis*. **Les Parents pauvres.** — Lorsque Balzac dressait, en 1845, le plan de la *Comédie humaine* et assignait à chacune de ses études la place qu'elle était destinée à occuper dans ce vaste programme, non seulement il n'avait pas encore écrit *les Parents pauvres*, mais il semble qu'il n'y avait pas même pensé, puisque le titre n'est indiqué à aucun des 144 numéros de ce curieux catalogue.

Et pourtant il allait écrire dans ce chef-d'œuvre un des plus formidables *endroits* de l'histoire contemporaine, contrastant de la façon la plus énergique avec l'œuvre précédente.

Les deux épisodes dont se compose cette incomparable étude, la *Cousine Bette* et le *Cousin Pons*, ne portent que deux millésimes reliés par un trait d'union : 1846-1847. Ils paraissent donc avoir été composés et écrits dans l'espace d'une année, c'est-à-dire presque improvisés.

Du reste on a pu lire, dans un fragment d'une lettre de cette époque, que j'ai cité, qu'il écrivit certaines parties au courant de la plume, sans revoir d'épreuves; Balzac, ce glorieux et passionné piocheur.

Il est vrai de dire qu'il était alors au *summum* de son génie, que cette œuvre est, comme disent les Allemands en parlant du *Don Juan* de Mozart et du *Freyschutz* de Weber, son « opéra der opéra », comme on pourrait dire en parlant de la symphonie en *ut* mineur de Beethoven, du *Guillaume Tell* de Rossini !

Ces deux épisodes semblent issus d'une même idée, en représenter les deux faces et avoir été composés parallèlement.

La cousine Bette est la vengeance de la pauvreté consobrinale; le cousin Pons en est la victime. Mais quelle superbe ironie dans l'opulence secrète de Pons, le persévérant collectionneur et dans les trésors de son âme !

La cousine, dévorée d'envie, dissimulant sa haine sous des dehors humblement mielleux, se fait l'artisan perfide de la ruine pécuniaire et morale des

Hulot au moyen de madame Marneffe et de Wenceslas, et donne le spectacle d'une passion mauvaise, animée par une volonté inflexible, une patience infatigable, soutenue par l'empire sur elle-même le plus persistant, triomphant de ceux qui ont blessé sa vanité de femme !

Cette conclusion serait peut-être immorale, si le châtiment des êtres vicieux qui vivent d'une vie si cruellement réelle dans l'action poignante de cette étude prise sur le vif n'était pas si impitoyablement terrible.

« Sublime horreur ! » écrivait le marquis de Belloy à son ami Balzac après avoir lu cette incomparable peinture de perversités et de vertus contemporaines !

Faut-il rappeler les principaux de ces types inoubliables qui se meuvent dans ce drame si humain du monde de la haute bourgeoisie parisienne?

Ce baron Hulot, cet inassouvissable amant de la chair, le luxurieux moderne ; — ce vieux soldat, le général Hulot d'Hervy qui pleure sur les hontes infligées au nom qu'il a illustré.

Ce Crevel si grotesque, si vrai, si odieusement et si naïvement méprisable.

Ce ménage Marneffe, l'idéal de ce que la corruption parisienne peut produire de plus ignoblement fangeux.

Et, en regard, ce beau idéal de la vertu bourgeoise dans la personne de cette sublime Adeline Hulot.

Et cette Lisbeth elle-même, cette cousine si minutieusement étudiée et exécutée à la façon des peintres flamands.

Et encore tous les personnages de second plan,

Venceslas, Hortense, Josepha, l'atrocement vindicatif Brésilien, etc.

Et encore, ces hautes pensées qui fourmillent dans ce livre et dont je cueille au hasard quelques unes...

« Laissez aux jeunes filles bien élevées le choix absolu de leurs maris; si elles sont en position d'avoir ceux qu'elles désigneront, elles se tromperont rarement.

« La nature est infaillible; l'œuvre de la nature, en ce genre, s'appelle : aimer à première vue. En amour, la première vue est tout bonnement la seconde. » Mais quel démenti encore au principe de l'absolutisme paternel, souvent professé par Balzac!

Et cet autre démenti à la prétendue excellence des pratiques de la religion catholique pour défendre les âmes contre les tentations du vice : « Valérie (madame Marneffe) avait ajouté l'hypocrisie religieuse à son hypocrisie sociale. Exacte aux offices le dimanche, elle eut tous les honneurs de la piété. Elle quêta, devint dame de charité, rendit le pain bénit et fit quelque bien dans le quartier, le tout aux dépens d'Hector. »

Chose curieuse, je remarque que chez plusieurs des héros de Balzac, comme chez le Don Juan de Molière, la dévotion est un des moyens du Vice et de la Perversité!

Et encore celle-ci : « La beauté, c'est le plus grand des pouvoirs humains. Tout pouvoir sans contrepoids, sans entraves, autocratique, mène à l'abus, à la folie. L'arbitraire, c'est la démence du pouvoir.»

C'est assez beau de la part d'un prétendu absolutiste!

Puis : « Le travail constant est la loi de l'art comme celle de la vie. »

Enfin cette dernière, qui me paraît résumer la moralité des gaspillages luxurieux des Hulot et des Crevel : « Mais si l'on veut transporter par la pensée ces troubles à l'étage supérieur de la société, près du trône ; en voyant ce que doivent avoir coûté les maîtresses des rois, on mesure l'étendue des obligations du peuple envers ses souverains quand ils donnent l'exemple des bonnes mœurs et de la vie de famille. »

Quoi qu'il en soit de toutes ces beautés variées de cet épisode de la *Cousine Bette*, je me demande encore si je ne préfère pas le *Cousin Pons*, qui a obtenu bien moins de succès, même devant le public des liseurs sérieux et des lettrés. On sent que l'auteur s'est complu dans la composition et dans l'exécution particulièrement pourléchée de cette étude à peu près irréprochable. Les détails de mœurs et de caractères n'y sont pas moins studieusement dépeints que les mobiliers, les objets d'art et les bibelots.

Ainsi quelle majesté dans ces deux figures principales de Pons et du vieux musicien Schmuke, l'idéal de la bonté, de la droiture d'âme, de l'amitié élevée à la hauteur d'une passion !

Avec quel relief ces deux nobles individualités, l'honneur de l'espèce humaine, se détachent sur le fond du tableau où grouillent les personnages secondaires, les Cibot, les Remonencq, les Magus, les Fraisier, le docteur Poulain, l'abbé Duplanty, et, dans le clair-obscur, les esquisses des de Marville, des Popinot, du notaire Berthier, de Cardot, etc. !

73 *ter*. Esquisse d'hommes d'affaires. — Cette simple anecdote, où est exposé en quinze pages infiniment spirituelles un des trucs dont se servent souvent les princes de la bohème pour payer leurs dettes et entretenir des femmes sans qu'il leur en coûte rien, est datée de 1845. C'est pourquoi elle ne figure pas dans le plan de la *Comédie humaine*.

73 *quater*. Gaudissart II. — Autre truc de commis-voyageur devenu boutiquier de Paris et spéculant sur l'excentricité et la vanité des femmes à la mode pour pratiquer à leur égard le vol à la facture. — Non compris dans le plan de la *Comédie humaine*.

VI

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE

74. **Un épisode sous la Terreur.** — Ce n'est qu'une anecdocte, mais elle est contée avec une grande habileté de composition et produit un remarquable effet de mise en scène.

Ecrite et publiée en janvier 1831, combien elle a dû faire frémir d'horreur, six mois après la révolution de Juillet, les royalistes fidèles, à une époque où étaient encore nombreux les survivants de la Terreur qui appréhendaient le retour des violences révolutionnaires !

Il s'agit simplement, dans ce récit, d'une messe dite le lendemain du 21 janvier 1793, sur la demande d'un inconnu, et dont l'anniversaire se célèbre tous les ans à pareille date.

En 1795, le prêtre qui dit cette messe secrète et les deux religieuses qui l'entendent reconnaissent l'inconnu qui l'avait commandée et qui y assiste aussi régulièrement. Ils l'ont vu sur la charrette qui conduit les condamnés au supplice. C'est le bourreau !

75. **L'histoire et le roman.** — Livre qui n'a point été fait.

76. **Une ténébreuse affaire.** — Cette étude politico-historique peut donner une idée de la façon dont Balzac entendait l'histoire dans le roman, et de ce qu'il se proposait de faire de l'étude annoncée sous le numéro précédent.

Il donnait volontiers le pas à la littérature romanesque sur la littérature historique.

Lamartine lui ayant demandé en 1847 s'il s'expliquait, lui le grand romancier, que l'*Histoire des Girondins* eût obtenu un succès plus grand et plus rapide que les romans en vogue.

« Parbleu ! répondit l'auteur des *Parents pauvres*, c'est parce que vous avez écrit ce beau livre en romancier et non en historien. »

N'est-ce pas peut-être aussi le secret des livres historiques de Michelet?

Dans ce drame puissamment agencé et plein de péripéties et de situations intéressantes, l'auteur, combinant son action sur un fait vrai dont quelques acteurs ou leurs descendants vivaient encore, a dû déplacer le lieu de la scène, changer les noms, modifier les caractères, mêler à l'action des personnages de son invention et y ajouter des faits de son crû, ce qui ne l'a pas empêché d'être l'objet de vives attaques de la part des amis de M. Clément de Ris, qui prétendaient reconnaître cet homme très honorable dans le personnage odieux de Malin de Gondreville.

Ces attaques ont suscité une polémique très cu-

rieuse, imprimée dans les *Œuvres complètes* parmi la collection des préfaces.

Balzac y défend, en se justifiant avec éloquence, les droits du romancier et raconte à l'appui de sa thèse, des anecdotes historiques du plus haut et du plus saisissant intérêt.

Cette préface est le complément indispensable de l'histoire puissamment dramatique de l'enlèvement du sénateur Malin et de sa séquestration momentanée.

On voit apparaître et se développer dans l'action de ce roman si mouvementé des caractères qui se dégagent du fond avec un superbe relief : le garde Michu, secrètement dévoué à la cause et au parti des Bourbons ; la noble figure de la vaillante Laurence de Cinq-Cygne, dont la mâle énergie va jusqu'à donner un coup de cravache sur la main du policier qui cherche à lui arracher des mains sa cassette; les héroïques frères de Simeuse, les d'Hauteserre.

Dans ce roman on voit se soulever un coin du voile qui enveloppait la politique de Louis XVIII; on est témoin des agissements des trois fameux policiers Peyrade, Corentin, Contenson qu'on retrouve dans plusieurs scènes de la *Comédie humaine ;* il y a là une prodigieuse étude des mœurs, des caractères, des moyens d'action de ces hommes de police qui jouent un rôle si important dans la société moderne.

Balzac a dû probablement puiser cette connaissance profonde des mystères de la police dans les relations que Léon Gozlan lui prête avec Vidocq.

Mais ce qui ressort avec le plus de vigueur de tout ce tableau des mœurs politiques du commencement

de ce siècle, c'est la figure vraiment typique de ce Malin, qui, après avoir été un révolutionnaire des plus ardents, devient sénateur de l'Empire et le pair de France de Gondreville sous la Restauration et sous la dynastie de Juillet. Quel enseignement dans ces transformations! Quel spécimen du caméléon politique qui s'est si abondamment reproduit depuis!

77. **Les deux ambitieux.** — Encore une étude dont le titre promettait beaucoup sous la plume de Balzac, qui avait vu et peint tant d'ambitieux. Malheureusement elle est restée en projet.

78. **Un attaché d'ambassade.** — Il faut en dire autant de celle-ci.

79. **Comment on fait un ministère.** — Combien de fois on a dû regretter qu'il n'ait pas donné cette leçon au monde politique!

80. **Le député d'Arcis.** — Je comprends que Balzac ait été tout d'abord séduit par le titre, le sujet et l'affabulation de ce roman qui répondait à une des préoccupations politiques du public en 1847. La réforme électorale s'y rattachait par son action et, par quelques personnages de l'histoire d'*Une ténébreuse affaire,* lui permettait de mettre en scène la divertissante famille des Beauvisage et de faire faire une fin à ce chenapan de Maxime de Trailles. Aussi en commença-t-il l'exécution avec le plus vif entrain.

La révolution de Février le surprit au milieu de son travail, et, en décrétant soudainement le suf-

frage universel, fit perdre tout intérêt d'actualité à ce tableau satirique des intrigues du régime censitaire, lequel passait désormais dans la catégorie des vieilles lunes. Ce dut être pour l'auteur une cruelle déception.

Peut-être est-ce à cela qu'il fait allusion dans une de ses lettres, où il dit que cette révolution dérange toutes ses affaires ; aussi ne se sentit-il pas le courage de continuer ce livre dépourvu de tout attrait pour lui.

Toutefois, afin de satisfaire le journal et les éditeurs avec qui il avait traité, il confia à son ami Charles Rabon, romancier de beaucoup de talent, la mission d'achever cette étude d'après son plan et ses notes.

Rabon, que j'ai beaucoup connu en 1855, m'a souvent dit que cette besogne sur des pensées qui n'étaient pas les siennes avait été pour lui une des plus fatigantes qu'il eût eu à accomplir durant le cours de sa vie littéraire.

81. Z. Marcas. — Marcas est un de ces hommes de génie inconnus et incompris, comme Balzac se plaisait à en imaginer, à en mettre en scène, pour leur prêter quelques-unes de ses idées sur le gouvernement, sur l'administration et le développement des sociétés modernes, un de ces hommes qui, comme Rabourdin et Michel Chrestien, portent dans leur cerveau tout un plan de réformes.

Pauvre, il a mis successivement sa haute intelligence au service de divers hommes d'Etat et a été écœuré par l'incapacité, les trahisons, l'insolence et l'ingratitude des gens en védette.

Il finit par succomber de dégoût, et, en repoussant les propositions d'un négociateur qui lui offre une position brillante au nom du parti opposé à celui de son dernier patron, il lui répond par le mot célèbre de l'Hôtel de Ville en juillet 1830 ; « Il est trop tard ! » mot qui devait être redit en 1848 à Louis-Philippe par Emile de Girardin.

Cette étude serrée et pleine d'idées lumineuses représente la lutte de l'impuissance du génie pauvre contre la suffisante et orgueilleuse insuffisance des puissants !

Elle témoigne incontestablement des aspirations démocratiques et socialistes de l'auteur.

Aussi un très éminent publiciste républicain aussi sincère qu'ardent, aussi convaincu que vaillant, M. Anatole de la Forge, a-t-il pris texte de *Z. Marcas*, qu'il compare à Gambetta, pour ranger Balzac parmi les *serviteurs de la démocratie* et lui consacrer à ce titre un remarquable article dans le *Siècle* du 1er août 1883.

Mais ce n'est pas, à mon avis, dans cette nouvelle seulement que Balzac se montre le grand justicier des pauvres, des souffrants, des opprimés, le grand flétrisseur des iniques, le grand châtieur des vicieux et des pervers, le sublime apôtre du travail et des travailleurs, c'est de l'ensemble de la plupart des diverses parties de son œuvre, de l'ensemble de sa vie même, la plus digne d'être proposée comme exemple aux hommes doués de volonté et de persévérance, que se dégagent les principes, les sentiments démocratiques les plus sincères et les plus féconds.

Malheureusement le parti républicain de 1832, au lieu de chercher à attirer à lui ce talent si original,

si vigoureux, le traita toujours en ennemi; ses polémistes, ses critiques littéraires, sauf Hippolyte Rolle du *National* qui eut toujours pour Balzac la plus sincère et la plus fervente admiration, le signalèrent à qui mieux mieux comme l'immoral initiateur d'une littérature corrompue et corruptrice.

Après Février 1848 qui semblait devoir être le signal d'une conciliation générale des partis, des idées, des esprits, puisque les républicains les plus ardents allaient eux-mêmes chercher le clergé pour l'inviter à venir bénir leurs plantations d'arbres de la liberté, les journaux de la démocratie ne se relâchèrent point de leur esprit d'hostilité systématique contre l'auteur de la *Comédie humaine*.

Il me souvient que, cette année-là, étant sur la brèche comme rédacteur du *Courrier Français*, où j'interdisais toute attaque contre le grand penseur, j'allai trouver mon ami Taxile Delord à propos d'un violent article publié dans la *Voix du peuple* sur un roman de Balzac, *L'Envers de l'histoire contemporaine*, je crois, et je cherchai à lui démontrer ainsi qu'à Proudhon, qui était présent, qu'il serait dans l'intérêt bien entendu de la démocratie de considérer et de faire considérer comme sien par les masses un homme qui lui appartenait à tant de titres, non seulement parce qu'il avait écrit le *Médecin de campagne* et le *Curé de village*, ouvrages d'une portée incontestablement socialiste, parce qu'il avait flagellé les oisifs et les parasites, peint les mœurs des privilégiés de la naissance et de la richesse sous des couleurs aussi vraies que repoussantes, mais encore parce qu'il était une des gloires littéraires de la France.

« Ne croyez-vous pas, leur disais-je, que la démocratie a manqué de sagesse et d'habileté en traitant en ennemis des poètes tels que Lamartine et Victor Hugo ? Voyez à quel point Béranger s'est montré plus sage que vous, quel grand exemple il vous a donné en adressant à Chateaubriand, qui menaçait de s'exiler après la chute du trône des Bourbons, cette belle chanson :

Chateaubriand pourquoi fuir ta patrie ?

Delord contesta mon appréciation qu'il qualifia d'aveuglement fanatique.

Proudhon m'avoua qu'il ne lisait jamais de romans, que par conséquent il ne connaissait pas une ligne de Balzac.

Il en a lu depuis, des romans, car, dans son curieux livre : *La justice dans l'Eglise et dans la Révolution*, il a assez énergiquement maltraité les poètes et les romanciers de son temps, particulièrement la démocrate George Sand ; mais il ne dit pas un traître mot de Balzac.

Il est vrai qu'à l'époque où il écrivait son livre, Balzac était mort depuis cinq ou six ans et déjà entré dans sa gloire !

Un autre souvenir me revient à propos de l'opinion et des principes politiques de Balzac.

En 1868 et 1869, lorsque j'eus l'honneur de déjeuner place des Barricades à Bruxelles à la table de Charles Hugo avec son illustre père, nous causâmes plusieurs fois de Balzac et de ses principes politiques.

Naturellement je soutenais ma thèse qui était fort contestée.

L'auteur des *Châtiments*, qui possédait bien toute l'œuvre de Balzac, convenait aisément que plusieurs de ses livres contenaient des pensées d'une haute portée démocratique et des germes d'idées de réforme sociale; il croyait même que son attachement à la royauté avait été pour Balzac, comme pendant longtemps pour lui-même, une affaire de sentiment, de poésie du malheur, plutôt qu'une affaire de principe et de raisonnement; mais il ne pouvait oublier que peu de jours avant sa mort, le grand homme avait fait parade devant lui de ses convictions royalistes et catholiques et avait presque failli le plaindre d'avoir abandonné la cause des rois pour s'attacher à celle du peuple.

Je lui répondais que si Balzac n'avait été jusque-là démocrate que secrètement et inconsciemment, il le serait devenu plus tard ouvertement, entraîné par la force des choses, par la logique de son raisonnement et par la puissance de son génie.

Lors de la dernière visite que je fis à Victor Hugo à Bruxelles, comme après le déjeuner nous étions restés seuls tous deux dans le salon où il me donnait quelques notes pour une étude biographique destinée au *Plutarque populaire*, il s'interrompit, me montrant quelques volumes de la *Comédie humaine*, épars sur un guéridon, et me dit:

— Eh bien, et celui-ci, vous ne m'en parlez plus? Savez-vous, comme disent les Belges, je crois que vous avez raison. Ce grand homme avait le cerveau et le cœur démocrates. Il n'avait de monarchiste que l'imagination. Il ne se serait pas passé longtemps avant qu'il en vînt lui aussi à confesser les beaux dogmes de la démocratie; — d'ailleurs,

s'il eût résisté jusque-là, le 2 décembre 1851 l'eût certainement éclairé de sa fulgurante lumière. Le coup d'Etat a été pour les esprits intelligents et les cœurs honnêtes attardés encore dans les ornières de la doctrine monarchique, ce que fut pour saint Paul le chemin de Damas! »

VII

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE

Sur les vingt-cinq études comprises dans cette section, deux seulement ont été écrites. Je vais donc me borner à donner les titres des autres avec leurs numéros d'ordre.

Il est probable que c'est pour préparer cette importante partie de son œuvre qu'il fit ses nombreuses excursions en Allemagne et qu'il en a rapporté de curieux documents, outre les plans de champs de bataille relevés par lui, dont Dutacq m'a parlé et qu'il m'a montrés en partie.

82. **Les Soldats de la République.** (Trois épisodes.) — 83. **L'Entrée en campagne.** — Cette étude fut annoncée en 1845 dans le prospectus du journal le *Soleil*, que devait publier Dutacq et qui ne parut pas; il affirmait en avoir le manuscrit entre les mains. — 84. **Les Vendéens.** — 85. **Les Chouans.** — Ce roman, qui porte la date de 1827, est le premier que Balzac ait signé de son nom.

Il fut publié en cinq petits volumes in-12, et je me rappelle l'avoir lu sous cette forme en 1834 ou 1835.

C'était, du reste, le format dans lequel parurent à peu près tous les romans publiés de 1810 à 1830 et signés de Pigault-Lebrun, Picard, Victor Ducange, Anne Radcliffe, Ducray-Duminil, de Paul de Kock, de Raban, d'Auguste Ricard, du vicomte d'Arlincourt, du baron de Lamothe-Langon, de Gustave Drouineau, de Victor Hugo *(Bug-Jargal; — Han d'Islande; —* le *Dernier jour d'un condamné)*, Jules Janin, Régnier Destourbet, Stanislas Macaire, Alphonse Signol, Dinocourt et autres romanciers plus ou moins à la mode dans le public des cabinets de lecture durant cette période.

Comme Balzac déclare en tête de la version de cette étude faisant partie de la *Comédie humaine* (janvier 1845) avoir retouché le style de cet ouvrage, d'abord assez entortillé, hérissé de fautes, « en sorte qu'il est maintenant à l'état de perfection relative qui permet à un auteur de présenter son ouvrage sans être par trop mécontent », j'aurais voulu pouvoir comparer, au point de vue de la curiosité littéraire et bibliographique, les deux textes de la première et de la dernière édition; mais j'ai vainement fait chercher dans le commerce de la librairie et dans les anciens cabinets de lecture un exemplaire portant le millésime de 1827; il m'a été impossible d'en trouver.

Si l'on se procure encore sans trop de difficulté, et en y mettant le prix, les premières éditions in-8° des livres publiés de 1828 à 1835, parce qu'elles ont été, il y a quelques années, mises à la mode, lan-

cées et recherchées sous le nom général de *Romantiques*, les in-12 datés à peu près de la même époque sont devenus rarissimes.

Quoi qu'il en soit, de ce livre tel qu'il est aujourd'hui, il se dégage, sinon précisément des pensées républicaines et démocratiques, au moins un sentiment très net d'aspiration à la formation du monde moderne, d'une société nouvelle mais insuffisamment définie; on aperçoit enfin dans ce livre très curieux à étudier une vue assez claire de la fin du vieux monde monarchique.

En 1799 et en 1800 déjà les Vendéens ne sont plus les braves soldats d'une cause grande et sacrée, ils sont des Chouans, souvent des pillards, parfois des chauffeurs.

Balzac se proposait, dit-il, dans sa courte préface, de compléter cette étude par l'épisode sur les Vendéens annoncé dans cette nomenclature.

Quelle lumière aurait pu jaillir de la comparaison entre la première et la seconde révolte de l'Ouest!

On rencontre toutefois dans les *Chouans* des figures héroïquement saisissantes ou énergiquement caractéristiques : le marquis de Montauron, dit *le gars*, jeune chef d'une bravoure incomparable, doué d'un prestige irrésistible, qui impose à tout le monde une obéissance aveugle, — la marquise du Gua, — l'impitoyable Marche-à-Terre, — l'amusant Galope-Chopine, tour à tour *blanc* et *bleu*.

Il y a, enfin, cette aimable et spirituelle mademoiselle de Verneuil, l'exquise enchanteresse chargée par Fouché de la délicate mission de séduire *Le Gars* et de le livrer aux troupes du premier consul moyennant cent mille écus, aimée et espionnée à la

fois par le policier Corentin et par le commandant Hulot. Prise à son propre piège, elle devient amoureuse du marquis, se fait aimer de lui et, après de nombreuses et émouvantes péripéties, des alternatives de passions et de défiances réciproques, elle finit par s'immoler elle-même en le faisant tuer.

Je me rappelle avoir lu, dans la très belle et très grave histoire d'Antonto Perez, de Mignet, un épisode de séductrice séduite qui ne manque pas d'analogie avec le cas de mademoiselle de Verneuil.

Antonio Perez, refugié à la cour de la princesse de Béarn pour éviter les émissaires de Philippe II, s'éprend si follement d'une aimable dame qu'il accepte d'elle un rendez-vous en deçà de la frontière d'Espagne. Des soldats ont été apostés là pour s'emparer de l'ancien ministre et le livrer à son sinistre et implacable maître. Mais, touchée à son tour par la passion, la jeune séductrice ne se sent pas la force de trahir cet homme et accourt au devant de lui pour l'empêcher de franchir la frontière.

Ici le drame se dénoue en comédie.

Est-il besoin de dire que le livre de Balzac a paru au moins une dizaine d'années avant celui de Mignet?

86. Les Français en Égypte. — Le Prophète. — 87. *Idem.* Le Pacha. — 88. *Idem.* Une Passion dans le désert. — Nous n'avons que ce dernier épisode, en quelque sorte l'épilogue de cette étude africaine.

Balzac, contre sa coutume, n'avait pas étudié sur place les mœurs et les paysages du théâtre de cette scène dont l'idée lui avait été inspirée, dit-on, par ses fréquents entretiens avec Martin, le célèbre dompteur de fauves.

Aidé par ses conversations, par une observation attentive et minutieuse des pensionnaires du dompteur et de sa merveilleuse puissance d'intuition, il avait réussi à se constituer une Afrique assez ressemblante, paraît-il, en tous cas très séduisante pour le lecteur, car elle est bien en harmonie avec l'action et le théâtre de cette courte nouvelle, où il nous montre un soldat échappé au supplice que lui réservaient les ennemis et sauvé par une panthère qui s'éprend pour lui d'une violente passion. Néanmoins, dans un moment d'inquiétude causé par les allures jalouses de sa farouche amante, il lui plonge son sabre dans la gorge.

Pourtant, quel philosophe que ce soldat, et comme il traduit bien la passion de Balzac pour la solitude et les vastes horizons par cette sublime définition du désert : « C'est Dieu sans les hommes ! »

J.-J. Rousseau n'eût pas mieux dit.

89. L'Armée roulante. — 90. La Garde consulaire. — 91. Sous Vienne : I. Un Combat. — 92. *Idem.* II. — L'Armée assiégée. — 93. *Idem.* III. La Plaine de Wagram. — 94. L'Aubergiste. — 95. Les Anglais en Espagne. — 96. Moscou. — 97. La Bataille de Dresde. — 98. Les Traînards. — 99. Les Partisans. — 100. Une Croisière. — 101. Les Pontons. — 102. La Campagne de France. — 103. Le Dernier champ de bataille. — 104. L'Émir. — 105. La Pénissière. — 106. Le Corsaire algérien.

VIII

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE

107. Les Paysans.

Pourquoi Balzac voulait-il placer en tête des Scènes de la vie de campagne cette étude écrite bien longtemps après les deux autres qu'il nous a laissées? La jugeait-il faite à un point de vue général et de façon à résumer en quelque sorte ses impressions et ses théories sur les travailleurs et le travail de la terre?

C'est ce que je ne me chargerai pas d'expliquer. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce livre est une des œuvres les plus parfaites sous le rapport littéraire, les plus profondément creusées, les plus scrupuleusement observées, les plus éloquemmen écrites du maître.

Ici le paysagiste, aussi bien que le physiologiste, serre la nature et la réalité de plus près peut-être que partout ailleurs.

Cependant, il faut se garder de trop généraliser cette peinture des cultivateurs français. Le paysan

que met en scène cette étude est bien le vrai paysan des environs des grandes villes, surtout des environs de Paris, toujours avide d'exploiter et enclin à contrarier le citadin agronome, théorique ou amateur ; mais il n'est pas le type complet de l'homme des champs.

D'ailleurs, les mœurs des paysans en France varient suivant les zones et les genres de culture.

Balzac, qui a vécu dans les diverses régions de notre beau et cher pays, a pu constater lui-même que les paysans de la Brie ne ressemblaient pas plus à ceux de la Touraine que ses bourgeois d'Arcis-sur-Aube ne ressemblent à ses bourgois d'Issoudun ou d'Angoulême, que le vigneron diffère essentiellement du planteur de pommes de terre ou de l'éleveur de bestiaux.

Ainsi doit-on considérer ce tableau rural surtout comme une étude locale très réussie.

Pourtant c'est à peine si l'on y trouve un intérêt romanesque. Le drame est dans la lutte des bourgeois campagnards aidés des paysans contre le nouveau et excellent seigneur propriétaire du château et de ses dépendances, le brave général Montcornet.

Cette lutte est terrible, elle fait surgir des types à la façon de ceux de Walter Scott et de F. Cooper.

Rigou, l'avare jouisseur, — Gaubertin, — Tonsard, — Fourchon, — Courtecuisse, — les Soudry, — Lupin, — l'honnête Michaud et sa charmante femme, — Nizeron, le vieux républicain rural, — ce sublime Aristide de Blangy, — Sibilet, sont caractérisés avec un relief énergique, une originalité et une vérité saisissantes.

Le *Café de la Paix*, à Soulanges, l'auberge du *Grand I vert* et leurs habitués sont peints et décrits avec une fermeté et une finesse de traits incomparables. Tout cela a une intensité de vie admirable.

Malgré toutes ces hautes qualités littéraires, ce beau livre est plutôt une étude sociographique et économique qu'un roman, Loin de l'en blâmer, je ne l'en estime que plus.

Ce que j'aime moins, c'est que dans ce livre, comme dans plusieurs autres, Balzac affecte encore le parti-pris de croire la réforme des mœurs routinières possible seulement par le catholicisme, les pratiques religieuses, le développement de l'influence du clergé et de l'éducation congréganiste.

De même aussi il continue à pousser au rétablissement des grandes exploitations agricoles, des opulents châteaux et des vastes forêts ; il proteste contre le morcellement des cultures.

Mais les choses se sont sensiblement modifiées depuis 1845, et s'il eût pu être témoin de ce qui s'est passé dans le cours de ces quarante années, il est probable que certaines de ses idées sur ce sujet se seraient aussi quelque peu modifiées.

Une des idées les plus utiles et les plus fécondes de l'Assemblée constituante de 1848, laquelle en eut plusieurs excellentes dont la conspiration monarchico-bonapartiste ne lui laissa pas le temps d'achever l'étude et de préparer la réalisation, l'idée de l'établissement d'un système de Crédit foncier, destiné à faciliter la mobilisation de la propriété foncière, a changé la face des choses en détruisant un des pires fléaux de l'agriculture et de l'agriculteur, l'usure.

Mais, quels que soient les bienfaits produits déjà par le Crédit foncier tel qu'il est, il s'en faut de beaucoup qu'il soit organisé de façon à donner tous ceux dont l'idée contient le germe.

Certes, il y a eu des déboisements déplorables parce que, exécutés sans avoir été précédés d'études, ils ont modifié les climatures, mais il est constant qu'en général les défrichements ont enrichi le pays puisqu'ils ont contribué à accroître le chiffre de la population.

Balzac le dit lui-même dans les *Paysans*, comme il l'avait démontré dans le *Médecin de campagne* et le *Curé de village*. Malheureusement ce chiffre reste à peu près stationnaire depuis quarante ans !

Il est permis de croire que la lecture de ces trois admirables études a été pour quelque chose dans le mouvement d'idées de réformes agricoles qui s'est produit depuis un demi-siècle ; mais il reste beaucoup à faire.

On ne peut se dissimuler que la plupart des vices agricoles, signalés dans les *Paysans*, ravagent encore nos populations rurales dans un certain nombre de régions ; l'influence prédominante des prêtres pendant la période de 1850 à 1870, où ils ont presque exclusivement dirigé l'enseignement primaire, est loin d'avoir produit une amélioration ; ce qui seul peut amener une réforme morale, c'est la pratique résolue de l'instruction obligatoire et gratuite. Encore faut-il s'attendre à ce que l'effet de cet enseignement ne commencera à se faire sentir qu'après deux ou trois générations, c'est-à-dire lorsque l'enfant, en sortant de l'école primaire, ne trouvera plus au foyer de sa famille l'exemple des mauvaises

mœurs et du mauvais langage, surtout si d'ici là la diffusion des écoles de gymnastique, l'organisation des apprentissages professionnels et des exercices militaires, tout en développant ses forces physiques, ont détourné son esprit et son âme des tendances dangereuses et l'ont habitué à la discipline.

Il atteindra ainsi, travailleur honnête, intelligent, éclairé, l'époque où son âge l'appellera à entrer dans les cadres des serviteurs militaires du pays, soit en vertu de la loi de recrutement, soit par un engagement volontaire qu'on pourrait rendre facultatif à partir de dix-sept ans !

Ce n'est peut-être qu'un rêve, peut-être aussi qu'une idée, et voilà comment la lecture de ces beaux livres fait tout à la fois rêver et penser !

108. **Le Médecin de campagne.** — J'ai déjà dit, je crois, dans la partie biographique de cette étude sur Balzac, que ce livre était un de ceux qu'il aimait le mieux, qu'il était le plus fier d'avoir imaginés et écrits.

J'estime qu'il avait profondément raison et que, parmi le grand nombre de chefs-d'œuvre que son cerveau a créés, celui-ci mérite d'être placé au premier rang.

C'est un de ces ouvrages capitaux, l'honneur d'une époque et d'une nation, que je voudrais voir vulgariser par tous les moyens possibles, surtout par l'extrême bon marché et par la publicité la plus étendue, car il est rempli d'enseignements accessibles à tous les cœurs bien situés et à toutes les intelligences.

La partie romanesque elle-même, qui tient fort

peu de place dans l'action, offre une haute leçon de morale sociale.

Le sublime docteur Bénassis est adoré de toute la contrée, qu'il a peuplée, civilisée, fertilisée, parce qu'il veut expier une faute de sa jeunesse. Péché, hélas ! commun et très véniel au point de vue de la morale traditionnelle que nous a léguée la spirituelle et aimable aristocratie du dix-huitième siècle, — crime au point de vue de la conscience du docteur et de toutes les consciences honnêtes ; il a abandonné une jeune fille de qui il s'était fait aimer et qui est morte de désespoir et de misère.

Les superbes épisodes, les plaisantes et touchantes figures qui animent cette action presque tout entière en promenades et en conversations, à peine est-il besoin de les rappeler : la mort du vieux crétin, — le récit de la vie de Napoléon par un vieux soldat naïf, — la confession du docteur, — l'histoire si originale de la Fosseuse, — le chevaleresque Génestas, — les honnêtes Dufau, — Tonnelet, — Cambon, — le respectable Janvier, le vieux prêtre assermenté, — l'énergique Butifer et çà et là quelques pensées sur la liberté des échanges entre nations, — sur la nécessité de donner une plus grande solennité au mariage civil de façon à accroître le prestige et la solidité des liens de famille, et, sur l'oisiveté, cette admirable phrase qu'on devrait graver en lettres d'or sur les monuments publics :

« La vie des oisifs est la seule qui coute cher, peut-être même est-ce un vol social que de consommer sans produire. »

Ce fut également l'opinion de Jean-Jacques.

Il n'est peut-être pas hors de propos d'insister ici

sur cette opinion que Balzac professait à l'égard de l'oisiveté et des oisifs, des parasites et du parasitisme, parce qu'elle me paraît de nature à jeter une lumière sur ses principes en matière de morale sociale et sur les conséquences que, de déduction en déduction, son esprit logique eût vraisemblablement été amené à en tirer un jour où l'autre.

De même que Jean-Jacques Rousseau, Balzac pensait que l'oisiveté n'est pas seulement un vice individuel qui atrophie les facultés et pervertit les caractères de ceux qui s'y abandonnent, mais encore qu'elle est un fléau pour toute société où elle est mise en honneur; — ils estimaient, ces deux grands et féconds génies, que l'oisif et le parasite, en ne produisant rien, en ne rendant aucun service à l'agrégation d'hommes au milieu de laquelle ils vivaient à ses dépens, se rendaient coupables d'une sorte de vol, en même temps que le spectacle de leur bien-être, de leurs jouissances presque toujours abusives, l'exemple de leurs mœurs trop souvent relâchées contribuaient activement à exciter l'envie et la colère des serviteurs laborieux du Dieu Travail et à corrompre les idées, les goûts et les mœurs de tout le monde.

En dépit de ses illusions sur l'Aristocratie et le Clergé qu'il aurait voulu et qu'il avait espérer voir prendre en main la protection du peuple et l'initiative du Progrès, il en était venu à désespéré de leur faire accepter cette mission sociale et renoncer pour ce labeur bienfaisant à leur chère oisiveté. Aussi, dans les deux admirables romans où il a mis en œuvre l'initiation au progrès, à la prospérité matérielle et morale par le travail, — le *Médecin de*

campagne et le *Curé de village*, — n'est-ce point par des gentilshommes qu'il fait accomplir ces sublimes transformations de deux régions incultes en terres promises de fertilité et de richesse, des deux peuplades misérables, dépravées et désœuvrées en populations actives, industrieuses et honnêtes. S'il a fait contribuer des prêtres à ces œuvres de transformation, il a eu soin de doter ces curés de mœurs et d'intelligences tellement exceptionnelles qu'ils semblent plutôt des êtres surhumains que des êtres appartenant à la réalité comme le docteur Bénassis et Véronique Graslin.

Et voyez à quel point Balzac a horreur de l'oisif et de l'oisiveté ; il ne s'en prend pas seulement à l'homme qui *doit* l'utilisation de son activité, de son intelligence, de son travail, à la société dont il fait partie ; il s'en prend aussi quelquefois aux choses, il ne se borne pas à déplorer, malgré son respect pour l'orthodoxie catholique, le célibat forcé des prêtres qu'il frappe de stérilité dans l'œuvre nécessaire de la propagation de l'espèce ; il flétrit aussi la stérilité des terres incultes, l'inertie de l'or enfoui dans les coffres de l'avare, l'oisiveté des richesses détournées de la circulation agricole, industrielle, commerciale pour s'immobiliser dans les réserves du capitaliste.

Assurément, s'il lui eût été donné de mettre encore au service de la société humaine et de son perfectionnement, de son progrès dans la voie de la Justice et de la Vérité, les longues années de maturité géniale que semblait lui promettre la robuste constitution de son tempérament physique, moral et intellectuel, il eût réussi à trouver la formule pratique de

la transformation de cette société qui a pour objectif la conquête de la plus grande somme de bien-être et de bonheur, sinon pour tous, au moins pour le plus grand nombre.

Les tendances de cette transformation, il n'a cessé de les chercher, de les étudier, et il les a souvent indiquées avec un rare bonheur dans celles même de ses conceptions romanesques qui semblent les plus étrangères à cette sorte de sujets graves et profonds.

Pour qui a lu et fouillé avec une attention soutenue l'œuvre de Balzac et médité sur les aspirations et les enseignements qui s'en dégagent, il est impossible de ne pas conclure que ce grand homme en apparence royaliste, conservateur et catholique, avait une profonde horreur pour toutes les routines, les tyrannies, les préjugés, les iniquités sociales qui sont les principaux éléments, les principaux moyens de ces régimes d'administration politique, sociale, religieuse et économique.

Dans son œuvre, comme dans sa correspondance, ne se montre-t-il pas toujours l'ennemi de l'arbitraire, aussi bien que l'adversaire implacable de cette déperdition de forces, de valeurs morales, intellectuelles, physiques, matérielles, soit visibles, soit latentes, que la Providence a départies à l'homme, roi de la création, en mettant au service du bonheur commun l'univers entier, les objets qui le meublent, les êtres qui le peuplent, les éléments de toute sorte qui le mettent en mouvement. Dieu semble avoir dit à l'homme : Le monde est ton domaine ; rien de ce qui le peuple n'est inutile, c'est à toi de savoir découvrir par ton génie et ta pensée

studieuse, utiliser par ton travail constant tous les êtres, tontes les substances dont se compose la Nature. C'est à toi, pour te montrer digne des bienfaits de la Providence, de ne laisser dépérir, se stériliser, s'atrophier, ou, ce qui est pis encore, se détourner de leur destination, par suite de ton oisiveté ou de l'oisiveté même des choses, ces êtres, ces forces, ces valeurs dont tu es le gérant responsable au nom de l'humanité !

Le Travail est donc la vraie loi divine, l'Oisiveté est la réprobation, — le Travail est le Bien; l'Oisiveté est le Mal; — le Travail est saint et d'ordre angélique; l'Oisiveté est maudite et d'ordre diabolique.

Et qu'on ne s'y méprenne pas; qu'on ne fasse pas plus austère qu'elle ne l'est réellement cette bienfaisante et paternelle loi du travail constant pour tous, qu'on n'affecte pas de lui prêter comme conséquence la suppression absolue du repos, de la rêverie, de la distraction, de la contemplation.

Non ! repos, rêverie, distraction, contemplation, n'ont rien de commun avec l'oisiveté. Le repos n'est pas le contraire du travail, il est plutôt la seconde face de l'activité humaine, pour ainsi dire l'envers du mouvement !

109. **Le Juge de paix.** — Le profil du juge de paix Dufau esquissé dans l'étude qui précède laisse pressentir la façon dont Balzac aurait traité cette figure qui joue un rôle si important dans notre monde rural. Malheureusement le temps lui a manqué pour écrire ce pendant au *Médecin de campagne.*

110. **Le Curé de village.**

Cette étude appartient au même ordre d'idées que le *Médecin de campagne.*

Là aussi il s'agit de la régénération matérielle, morale, intellectuelle, agricole d'une contrée, entreprise et accomplie à titre d'expiation et de réparation d'un crime de jeunesse.

Il est horrible le crime commis par Véronique Graslin. Fille d'un brocanteur enrichi, mariée à un banquier opulent de Limoges, mais qui la rend très malheureuse et qui la laisse manquer d'argent pour ses charités, courtisée par un des principaux magistrats de la ville, mais pieuse, considérée, exerçant sur tout le monde le prestige d'une conduite irréprochable et d'une vertu immaculée, elle a aimé un jeune, pauvre et honnête ouvrier, et quand cet amour entouré du plus grand mystère a conduit Tascheron, arrivé au paroxysme de la passion, à commettre un vol et un double assassinat, non seulement elle n'a rien fait pour le sauver, mais encore elle a eu la terrible énergie de demeurer en apparence impassible devant les péripéties du drame judiciaire dont son amant est le héros et de paraître se désintéresser absolument de la sanglante tragédie qui se dénoue sur l'échafaud.

Mais aucune tache, aucun soupçon n'a terni sa robe de sainteté, tandis que les parents du condamné, honteux de l'ignominie qui flétrit leur nom, s'exilent douloureusement de leur pays.

Tels sont les crimes que la vénérée madame Graslin, veuve et maîtresse d'une grande fortune, veut expier sous la sainte direction du curé Bonnet

C'est pour cela qu'elle va consacrer sa fortune à

fertiliser cette plaine aride de Montégnac, le village qu'habitaient les Tascheron, et où repose le corps du supplicié.

Pour accomplir cette œuvre, elle entreprendra des travaux énormes ; aidée d'un ingénieur, ancien élève de l'École polytechnique, elle fera détourner le cours des torrents pour en faire des lacs et en utiliser les eaux en irrigations fécondantes, construire des digues, défricher à propos, faire des plantations, bâtir des fermes, créer et aménager les cultures, inaugurer dans le pays l'élevage des chevaux et du bétail; enfin elle moralisera les habitants par l'habitude du travail, le développement des sentiments de la famille, par un bien-être relatif, la fécondation du sol par l'agriculture et l'arboriculture, l'amélioration de l'être humain par le travail de la terre avec l'emploi judicieux de ces deux grands collaborateurs naturels, le soleil et l'eau.

C'est la réalisation de cet idéal de la sublime utopie de Charles Fourier qu'elle a opérée pour une commune du centre de la France; modèle offert en exemple à imiter aux milliers d'autres communes qui ne sont encore que des Montégnac avant Véronique!

Mais où trouver des riches qui sachent faire un si noble et si judicieux usage de leur argent?

Pourtant il ressort du livre que madame Graslin s'est enrichie elle-même en enrichissant les autres, qu'elle a fait une bonne spéculation en fertilisant toute une région.

C'est en cela, à mon avis, que ce livre est d'une moralité vraiment humaine; il prouve que le bien fait à tous porte avec lui sa récompense.

Conclusion matérialiste si l'on veut, mais irréfutable.

Il faut bien prendre l'homme comme il est, et se dire qu'on a plus de chance d'exercer une influence sur ses idées et sur ses actions en invoquant son intérêt qu'en faisant appel à son cœur et à ses sentiments religieux.

Est-il donc nécessaire d'avoir des crimes à expier et des fautes à réparer pour concevoir et tenter de si nobles entreprises?

Au moral, la conscience de l'accomplissement d'un devoir humain; au matériel, la perspective d'une fortune à doubler, à tripler peut-être, ne suffisent-elles donc pas?

Au surplus, ce n'est pas aux seuls capitalistes des champs et aspirant au bien agir que je conseille de lire attentivement cette étude substantielle où fourmillent les pensées les plus élevées, les idées les plus fécondes, les aperçus les plus ingénieux, c'est aussi aux législateurs, à tous les hommes qui s'occupent des intérêts présents et à venir du pays, à ceux surtout qui se sont fait une spécialité des questions agricoles; ils y trouveront des sujets de méditation d'une actualité saisissante.

On comprendra, d'après ce qui précède, que je néglige la partie romanesque de cette composition supérieure par tant d'autres points.

J'avoue même que le dernier chapitre *Véronique au tombeau*, dont le style si éloquemment pénétrant me causait jadis une si vive impression, m'a laissé presque froid lors de ma dernière lecture.

Plus j'admire la grandeur de la conception tout

humaine de madame Graslin, son héroïque persévérance dans l'exécution, moins je suis touché du long suicide qu'elle s'inflige parallèlement par ses macérations et son cilice, en vue de la clémence divine et de son salut éternel !

Je ne crois pas que Dieu veuille faire acheter son indulgence par les souffrances corporelles et volontaires des êtres qu'il a créés. Ce n'est pas lui, c'est l'homme seul que je rends responsable de la barbare invention des supplices physiques. Les remords sincères des conscieuces sont plus faits pour l'apaiser que tous les jeûnes et tous les cilices du monde.

L'excessive dévotion de Véronique, sa confession publique, entendue et comprise de quelques intimes, loin de la grandir à mes yeux, seraient plutôt de nature à la diminuer.

111. Les environs de Paris. — L'illustre habitant de Chaillot, de Passy, de Ville-Parisis, des Jardies n'a pas eu le temps d'écrire cette dernière scène de la Vie de Campagne.

IX

TROISIÈME PARTIE

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

Sous ce titre général d'études philosophiques, Balzac a compris toutes ses Nouvelles fantastiques publiées dans les *Contes bruns*, ses études historiques et ses études mystiques.

112. **Le Phédon d'aujourd'hui.** — Un fragment de ce livre a été retrouvé et fait partie des *Œuvres diverses* sous le titre de : *Les Martyrs ignorés*. C'est une conversation entre docteurs, philosophes et étudiants, où il y a encore plus d'esprit que de science.

113. **La Peau de Chagrin.** — C'est un des livres les plus brillants de Balzac; il date du temps où il voulait se faire une réputation par l'originalité de ses conceptions, la bizarrerie de ses idées, l'éclat de son style.

Aussi ce roman paraît-il fortement imprégné des mœurs, des opinions politiques, littéraires, philosophiques et du langage qui avaient cours en 1831.

Le fantastique à la Hoffmann, le romantisme à la Victor Hugo et à la Pétrus Borel s'y prêtent un mutuel appui.

L'idée philosophique est superbe : montrer, exposer l'existence réelle, morale, psychologique d'un homme qui a acheté la certitude de voir tous ses désirs satisfaits à la condition que, à chaque souhait exaucé, la durée de sa vie serait abrégée : une peau de chagrin est l'emblème de ce pacte.

Aussi avec quel désespoir Raphaël, à chaque désir qu'il manifeste, voit la fatale peau se rétrécir et lui marquer ainsi qu'il a fait un pas vers la mort !

Il y a, dans ce livre étourdissant de verve, un écho et un reflet de la turbulente et chatoyante jeunesse de 1830. La scène de l'orgie reproduit avec une admirable vérité le mouvement d'esprit, d'imagination, d'idées extravagantes qui affola la société française après la révolution de Juillet.

Dans ce bel épisode de l'histoire des mœurs du temps, on trouve aussi, comme dans toutes les études de Balzac, des caractères originaux et nettement tracés. Fœdora, la femme sans cœur, est une étude qui semble faite sur le vif. Pauline, la jeune fille aimante et pure, dessinée d'une main si amoureusement caressante, n'en est pas moins vraie, tout en étant l'idéal de la tendresse pure. Raphaël est le poète de son temps avec ses supériorités et ses faiblesses.

Cependant je suis heureux de constater que, dans ce conte où le surnaturel et le fantastique jouent un si grand rôle, il n'est question ni d'Enfer, ni de Damnation. La certitude que la satisfaction de chacun de ses désirs abrège son existence, ne fait-elle

pas de la vie morale et physique de Raphaël un supplice infernal de tous les instants ?

114. **Jésus-Christ en Flandre.** — Cette légende fantastique, datée de Paris, février 1831, est d'un assez bel effet, mais empreinte du goût ultra-romantique du moment.

La moralité de ce morceau se résume dans cette conclusion : « Croire, c'est vivre ! Je viens de voir passer le convoi d'une monarchie! il faut défendre l'*Église.* »

En effet, l'Église pouvait, à bon droit, être considérée comme en grand péril à ce moment; on se rappelle que, ce même mois, le 13 février 1831, eurent lieu la descente de presque toutes les croix qui surmontaient les églises de Paris, et le sac de l'archevêché. C'est en parlant de cette époque qu'un sage prélat, l'évêque d'Apt, a écrit ceci : « En ce temps-là nous n'osions pas sortir en soutane ! »

115. **Melmoth réconcilié.** — Cette étude, à la fois fantastique et comique, procède à peu près de la même idée que la *Peau de chagrin*, quoiqu'elle ait pour point de départ la croyance à la Damnation. Mais ici le récit est mis en scène dans un milieu bourgeois.

C'est Melmoth, le personnage diabolique imaginé par le grand romancier anglais Mathurin, qui se libère de la damnation en achetant l'âme du caissier Castanier moyennant deux millions que celui-ci a volés à son patron Nucingen.

Castanier est tellement malheureux de son marché qu'il le repasse au boursier Claparon au prix de quelques centaines de mille francs; mais

Claparon en est bientôt réduit lui-même à chercher preneur, si bien que le cours des âmes sur la place de Paris descend, au bout de quelques jours, à la misérable somme de dix mille francs!

116. **Massimilla Doni.** — Cette étude philosophico-musicale a pour théâtre la poétique ville de Venise. On y trouve beaucoup de fantaisie, pas mal de mysticisme, et aussi quelque peu de magnétisme, mais surtout un sentiment très élevé de la musique exprimé avec un art infini.

Quelle délicieuse femme, tout âme, que cette Massimilla Doni, platoniquement amoureuse d'Émilio! Et quel contraste avec la passion toute sensuelle de la Tinti pour le grand chanteur Genovese, qui perd ses facultés d'artiste quand il chante avec elle!

Catanes, Capraja, Vandromini sont aussi des types bien originaux, et Italiens comme les meilleurs Italiens peints par Stendhal.

Et quelle merveilleuse analyse du *Mosé* de Rossini! Comme elle témoigne hautement de la souplesse du génie de Balzac!

J'y rencontre une phrase dans laquelle il semble pressentir et annoncer l'idéal musical de Wagner. Mais il préfère le grand Rossini, le maëstro complet. Sa musique est à la fois divinement idéale et délicieusement sensuelle.

Et dire qu'il y a maintenant une école de chroniqueurs qui affirme que Balzac, de même que Th. Gautier et Alex. Dumas, dédaignait la musique et la considérait comme le tapage le plus importun et le plus coûteux!

La musique est par excellence la langue de l'amour, parce que comme l'amour elle est idéale et sensuelle.

Pourquoi chercher à séparer ces deux éléments, ces deux principes?

C'est pourtant ce que beaucoup de poètes, de romanciers, séduits par la Béatrix de Dante et la Laure de Pétrarque, ont souvent tenté de faire. — Vainement! — Il vient toujours un moment où l'idéale Psyché ne peut résister au désir de contempler les traits charnels de Cupidon!

Et voilà comment l'idéal touche de si près au réel!

117. **Le Chef-d'œuvre inconnu.** — Étude d'art et d'artistes qui nous transporte au commencement du dix-septième siècle, dans l'atelier du peintre Porbus, au moment où il initie le jeune Nicolas Poussin aux grands principes de son art et où le vieux maître Frenhofer leur donne à tous deux la grande leçon que voici :

« La mission de l'art n'est pas de copier la nature, mais de l'exprimer! Tu n'es pas un vil copiste, mais un poète! »

118. **Gambara.** — Autre étude musicale qui met en scène un bohémien de l'art, doué d'un véritable génie, — et contient une analyse lyrique de *Robert le Diable*.

On sent là moins de chaleur d'enthousiasme que dans l'appréciation du *Mosé* de Rossini.

Balzac, ce génie presque entièrement fait de volonté et de persévérance, professait plus d'admira-

tion pour le génie tout spontané et d'inspiration de l'auteur de *Guillaume Tell* que pour celui de Meyerbeer, produit, comme celui de l'auteur de la *Comédie humaine*, par un long travail et de patientes études !

119. **Balthazar Claës ou La Recherche de l'absolu.** — Ici, c'est bien une véritable étude philosophique et psychologique que ce drame de la passion pour la science, élevée à sa plus haute puissance, passion qui dévore tout, domine tout, est encore plus absorbante que toutes les autres, Amour, Jeu, Ambition.

Dans l'histoire de la lutte sublime dont la maison de Claës est le théâtre, le génie de Balzac apparaît dans toute sa splendeur !

Il est peu de tableaux aussi parfaits que celui de la ville de Douai en 1812 et celui de l'intérieur flamand de l'hôtel Van Claës.

Et quelle exquise création que cette Pepita Claës, la femme du savant! Quelle âme dans ce corps presque contrefait ! Elle transparaît sur son visage et empreint d'une grâce adorable ses traits privés de beauté plastique.

Et ce Balthazar Claës, qui, après avoir ruiné sa famille, meurt paralysé au moment où son génie vient de trouver sa formule !

Que de Génies expirent ainsi, consumés, dévorés matériellement et moralement par la recherche de *leur* absolu !

Si Pepita est suave et touchante dans sa faiblesse passionnée pour son mari, Marguerite, leur fille, est superbe d'énergie dans sa lutte pour le patrimoine de ses frères et le relèvement de la maison

Claës. Mais elle est trop rigide pour éveiller autant d'intérêt et de sympathies que sa mère.

Puis il me semble que Balzac, en créant ce personnage si vrai, a fait quelque peu bon marché de ses théories sur l'infaillibilité de l'autorité et le respect de la majesté paternelles.

« Il arrive un moment, dit-il, dans la vie intérieure des familles, où les enfants deviennent, soit volontairement, soit involontairement, les juges de leurs parents. »

Parole sage et profonde !

Et tous ces personnages, secondaires dans l'action : Lemulquinier, le domestique enthousiaste et docile; Pierquin, le notaire; M. de Solis, etc., autant de fines et délicates peintures flamandes, étudiées avec sincérité et conviction, léchées et finies avec le soin le plus consciencieux, comme des Miéris, des Metzu ou des... Meissonier !

120. **Le Président Fritot.** — Rien ne fait pressentir ce qu'aurait pu être ce président.

121. **Le Philanthrope.** — Il en est de même de ce Philanthrope. Mais j'ai quelque lieu de croire que Balzac songeait à une étude ironique sur les philanthropes modernes qu'on aurait pu comparer ainsi à ses vrais philanthropes à lui, le docteur Bénassis, Véronique Graslin et Mme de La Chanterie.

122. **L'Enfant maudit.** — Ils sont assez pittoresquement campés les acteurs de ce drame farouche dont la scène se passe sous le règne de Louis XIII.

Mais, si l'ombrageux comte d'Hérouville est atroce,

bien charmantes sont les figures de la comtesse, d'Étienne, le fils maudit, et surtout de Gabrielle, la poétique fille du *rebouteur* normand Beauvouloir.

123. **Adieu.** — Ceci n'est qu'une anecdote, le dénouement tragique d'un drame terrible dont les premières scènes se sont déroulées pendant cette fatale retraite de Russie, si féconde en épisodes émouvants.

Avec quelle rapidité, quelle sobriété poignantes tous ces événements — prologue — action, jusqu'au suicide du comte Philippe de Sucy, qui sert d'épilogue, — sont racontés en quelques pages pleines de mouvement et de couleur!

C'est un de ces beaux et saisissants récits où Balzac excellait et par lesquels l'homme de génie s'annonçait dès 1830.

124. **Les Marana.** — Autre épisode des guerres de l'Empire, dont le prologue raconte quelques incidents de la prise de Tarragone et prouve que les officiers des armées françaises en campagne n'étaient pas toujours de parfaits modèles de délicatesse, de probité et même de bravoure. Il est vrai que l'un des deux chenapans est un marquis italien.

En revanche, deux Espagnoles, la mère, la Marana, — descendante d'une de ces familles où toutes les femmes sont fatalement filles de joie, — et sa fille Juana sont des caractères d'une énergie superbement héroïque.

Celle-ci, après avoir refusé d'épouser son amant, le marquis de Montefiore, en qui elle vient de recon-

naître un méprisable voleur, consent à devenir la femme de l'officier Diard, pour donner un père à son enfant. Elle lui apporte une dot relativement considérable.

Il ne lui faut pas longtemps pour s'apercevoir de la médiocrité intellectuelle de son mari, constater que son incapacité l'empêchera de se faire une position, et deviner enfin que son oisiveté le rendra la proie de quelque vice.

En effet, bientôt Diard, devenu joueur, dissipe toute la fortune de sa femme, et, un soir qu'il est acculé par une grosse perte, rencontrant Montefiore dans une rue écartée, il le poignarde et lui vole son portefeuille.

Rentré chez lui, sur le point d'être arrêté, il veut fuir.

« — Voici le seul moyen de vous sauver ! » lui dit sa femme.

Et elle lui présente un pistolet.

Alors, comme il recule devant ce moyen héroïque de salut, elle le tue elle-même.

125. **Le Réquisitionnaire.** — Une simple anecdote de quinze pages, mais dont le récit fait avec un art infini donne le frisson au lecteur.

C'est un de ces exemples assez nombreux du magnétisme sympathique qui fait ressentir, à de longues distances et au moment même où ils se produisent, la sensation des événements tragiques arrivés à une personne chère.

126. **El Verdugo.** — Neuf pages, et Balzac vous a raconté comme quoi le marquis de Leganès a reçu

du roi d'Espagne, comme titre de noblesse, le nom de *El Verdugo* (le bourreau), pour avoir eu le courage de faire décapiter, pendant l'occupation française, sa femme et tous ses autres enfants par la main même de Juanito, son fils aîné, pour leur éviter la souillure du contact de l'ennemi.

Drame épouvantable, qui donne idée de la haine des Espagnols de ce temps-là pour tout ce qui était français !

127. **Un drame au bord de la mer.** — Dans ce récit, non moins simple, non moins succinct, non moins émouvant, c'est un marin breton, Cambremer, qui se fait le sévère justicier de son fils unique Jacques, coupable d'avoir pillé la maison paternelle, menacé, insulté sa mère !

« — Je ne veux pas, lui dit-il, qu'un Cambremer soit fait mourir sur la place du Croisic! »

Puis il laisse le fils criminel s'endormir, le baillonne, lui met une pierre au cou et va le jeter à la mer.

128. **Maître Cornélius.** — Cette aventure nous fait remonter au quinzième siècle. Il paraît que, dès sa première lecture de *Quentin Durward*, Balzac avait été obsédé par l'idée fixe d'esquisser à sa façon un portrait du roi Louis XI, qu'il trouvait peint sous des aspects trop défavorables et mal jugé par Walter Scott.

En effet, vers la fin de 1831, aussitôt qu'il s'est senti maître d'un public, il lui a présenté dans cette agréable nouvelle intitulée *Maître Cornélius*, un profil bien étudié et assez réussi de Louis XI, lequel

n'a nui en aucune façon à la grande peinture de l'illustre romancier écossais.

Du reste, cette curieuse figure offre des physionomies si diverses que des artistes de la force de ces deux grands romanciers pourraient en faire dix portraits tous ressemblant à l'original historique, sans se ressembler entre eux.

129. **L'Auberge rouge.** — Le fantastique terrible se mêle au réel bourgeois dans cette nouvelle dont le style se ressent un peu trop de la forme littéraire à la mode dans les journaux de 1830.

130. Sur Catherine de Médicis.

I. **Le martyr calviniste.** — 131. *Idem.* II. **La Confession de Ruggieri.** — 132. *Idem.* III. **Les deux rêves.**

Cette étude ne fait, pour ainsi dire, pas partie de la *Comédie humaine.* Elle devait être classée parmi les essais historiques, à part de l'œuvre immense conçue et en partie accomplie par le génie du plus grand peintre de mœurs de notre littérature.

Or, en histoire, Balzac avait une façon de penser assez paradoxale. Il aimait à contester, à discuter les caractères et les événements traditionnels.

Comme il possédait une rare puissance d'intuition des hommes et des choses actuels, laquelle s'étendait même aux caractères, aux mœurs et aux faits à venir: — (j'ai eu plus d'une fois l'occasion de constater, dans cette étude, cette faculté géniale de pénétrer et de peindre au-delà du présent), — se sentant ainsi doué, il se croyait peut-être pourvu aussi de la clairvoyance rétrospective du passé. Il aurait voulu, a-t-il écrit, refaire l'histoire de France à ce point de vue.

Fort heureusement il a commencé par Catherine de Médicis, et, comme cet essai ne lui a pas réussi, il s'en est tenu là.

Naturellement, cette imposante et terrible figure devait le tenter en raison du faible qu'il a pour les pouvoirs à la fois rusés, autoritaires et énergiques jusqu'à la cruauté. Lui, le monarchiste, le clément, l'adversaire passionné, convaincu de la peine de mort, ne va-t-il pas jusqu'à dire que « Robespierre reste à juger ? »

Mais, quand il compose et écrit le drame qui doit confirmer sa théorie, il advient qu'il oublie son parti pris politique et historique, et qu'entraîné par son génie, par sa passion pour la Vérité et la Justice, il dirige son action dans un sens opposé à celui qu'elle devrait suivre pour servir d'argument à sa thèse.

Il nous annonce qu'il va défendre, justifier, réhabiliter la grande reine, et il nous la montre dans le *Martyr calviniste*, — un drame magnifique d'ailleurs, — commettant les plus méchantes et les plus lâches actions sous prétexte de raison d'Etat, — cette raison qui a fait commettre et excuser tant de crimes!

133. **Le nouvel Abeilard.** — Balzac n'a dit à personne ce qu'il se proposait d'écrire sous ce titre. Etait-ce la vie d'un philosophe? — Etait-ce un pendant de la NOUVELLE HÉLOISE!

134. **L'Elixir de longue vie.** — Balzac déclare lui-même, dans sa dédicace, *au lecteur*, que « cette fantaisie est due à Hoffmann de Berlin »; il ajoute seulement qu'il l'a traitée à sa manière.

En effet cette mort fantastique de Don Juan est bien curieuse à lire, quoiqu'elle porte une forte empreinte de 1830.

Plus curieuse encore est la dédicace, évidemment écrite en 1842.

135. **La Vie et les Aventures d'une idée.** — Un fragment de cette étude retrouvé et publié dans les œuvres diverses sous le titre de *Aventures administratives d'une idée heureuse* nous permet de pressentir quelle pouvait être à peu près l'intention du grand penseur qui a témoigné souvent tant de compassion pour les pauvres inventeurs et chercheurs dont les idées se perdent sur la route si ardue de la réalisation.

136. **Les Proscrits.** — Une des plus émouvantes, des plus poétiques légendes fantastiques que Balzac ait écrites, et en même temps une des plus humaines.

Ne trouve-t-on pas, à la fin de ce beau récit, où est évoquée la grande figure de Dante, ce cri éternel de tous les proscrits rentrant dans leur pays. Un d'eux apprend que les murs de Florence lui sont ouverts.

« — Partons, s'écrie le vieux Gibelin d'une voix tonnante : Mort aux Guelfes ! »

Ce fut aussi la pensée d'un grand nombre des proscrits de 1832, 1834, 1839, lorsque la révolution de 1848 les ramena en France. En 1870, bien des proscrits du coup d'État et de la funeste loi de sûreté générale, en revoyant leur patrie vaincue et envahie, songèrent plus à se venger qu'à chasser les Prus-

siens ; ils furent les principaux instigateurs de la Commune.

Enfin les proscrits de 1871 eux-mêmes ne s'empressèrent-ils pas, en rentrant à la faveur de l'amnistie, de donner le signal des hostilités contre les républicains qui les avaient rappelés, en les signalant à l'animadversion du peuple sous le nom d'opportunistes?

Décidément la proscription politique est mauvaise conseillère!

137. **Louis Lambert.** — Je crois avoir assez, peut-être trop longuement parlé de ce beau livre en racontant la vie de Balzac. Je n'ai donc rien à ajouter ici.

138. **Séraphita.** — C'est le livre mystique, le livre d'un monde au-dessus de la terre et de l'homme, le livre des régions angéliques, qui tente de pénétrer les mystères de cet au-delà divin, pour les révéler aux pâles mortels.

J'avoue que je n'ose pas toucher à ces questions surnaturelles. Je craindrais que ma pauvre raison humblement terrestre n'eût point la force de suivre à ces hauteurs le vol sublime du génie. Je me borne donc à admirer comme artiste les merveilles du style que ce grand poète en prose a créé pour décrire les célestes horizons que lui a fait entrevoir sa haute faculté de *voyant*.

X

QUATRIÈME PARTIE

ÉTUDES ANALYTIQUES

139. **Anatomie des corps enseignants.** — On sait que Balzac avait fait une profonde étude de l'éducation de la jeunesse et de l'enseignement. Il n'est pas surprenant qu'il fût tenté de compléter sa science expérimentale par une scrupuleuse dissection des Corps enseignants.

140. **La Physiologie du mariage. — 141. Petites misères ou Philosophie de la vie conjugale.**

Il faut parler en même temps de ces deux livres qui se complètent l'un l'autre. Balzac l'a compris ainsi. N'a-t-il pas écrit, à la fin des *Petites misères*, que « cette œuvre est à la *Physiologie du mariage* ce que l'histoire est à la philosophie, ce que le Fait est à la Théorie? »

En effet, quand le grand chercheur a écrit la *Physiologie du mariage*, en 1829, il n'avait que trente

ans. On peut penser que la science des caractères de l'homme et de la femme, des liens moraux et physiques, des sympathies spirituelles et matérielles, des affinités électives ou spontanées qui les attirent l'un vers l'autre, les rapprochent et les unissent, des antipathies et des répulsions qui les divisent, — on peut penser, dis-je, que cette science si complexe il l'avait perçue par intuition, comme il en a perçu tant d'autres, en véritable *voyant*, — tandis que le livre des *Petites misères de la vie conjugale*, achevé en 1846, est une œuvre de maturité, l'œuvre d'un observateur fin, sagace, parfois plus spirituel que profond, mais un peu revenu de ses préventions contre le contrat matrimonial, qui, tout en signalant les petits chagrins de la vie à deux, conçoit, prévoit, laisse deviner les petites et les grandes joies de cette association d'âmes, d'esprits et de sensations.

Il avait bien compris, en écrivant le premier de ces livres, que la législation codifiée sous le Consulat et l'Empire avait infligé à la femme, dans notre société moderne, une sorte de « diminution de tête » (pour me servir de l'expression du Droit romain), que non seulement elle l'avait dépouillée du beau titre de citoyenne, à elle octroyé par la révolution, mais encore l'avait frappée d'une foule d'incapacités civiles, notamment au Titre du « mariage ».

Du reste, le Code de Procédure civile, le Code pénal, ne sont pas plus généreux à son égard. Où est, par exemple, dans le Code pénal, en faveur de la femme, le pendant de cet article 324 qui autorise le Jury à excuser le mari qui tue sa femme

dans le cas de flagrant délit d'adultère? — Pourquoi le délit d'adultère de la femme peut-il être constaté et puni en quelque lieu qu'il soit commis, tandis que le mari n'est punissable que s'il entretient une concubine au domicile conjugal?

L'inégalité légale de l'homme et de la femme était donc flagrante. Le seul remède que la loi eût laissé à celle-ci était le recours au divorce, et la Restauration l'avait supprimé pour être agréable à l'Eglise!

Balzac sentit bien que, l'abolition du régime militaire ayant rendu les mariages beaucoup plus faciles et plus fréquents, la femme avait dû tendre de toutes les forces de son intelligence, de ses charmes, de son esprit, de son génie, à se relever de cette demi-servitude légale où la tenaient les lois civiles et pénales.

C'est parce qu'il la jugeait ainsi qu'il l'a montrée, dans ce monde de la Restauration, — qu'il a peint avec une si frappante intensité de coloris, — ou supérieure à l'homme ou s'efforçant d'assurer sa domination.

Pour le même motif, il a pensé que, dans le mariage, la femme ne pouvait manquer, en raison même de sa nature, de chercher des compensations à l'état d'infériorité où la plaçaient les lois et les conventions sociales.

C'est, je crois, pour caractériser les phases de cette lutte entre la puissance du mari et l'esprit de la femme, lutte où triomphe souvent la raison du plus faible, qu'il a écrit la *Physiologie du mariage*.

Dans les *Petites misères de la vie conjugale* il a tissé en quelque sorte l'envers comique de cette trame sérieuse, ourdie dans la *Physiologie*.

Il s'attache surtout aux ruses mises en œuvre par le mari pour tromper sa femme. Plusieurs parties sont du comique le plus divertissant; quelques épisodes, comme celui de l'*Affaire Chaumoutel*, sont restés proverbiaux.

La moralité qui se dégage de ces deux livres si profondément pensés et si spirituellement écrits, c'est que l'égalité légale devrait être la base de l'association conjugale, première assise de la Famille, et que le mensonge et la trahison sont les fléaux les plus redoutables de l'union familiale, comme de toute société.

142. Pathologie de la vie sociale. — 143. Monographie de la vertu. — 144. Dialogue philosophique et politique sur la perfection du dix-neuvième siècle.

Aucune de ces trois études, dont les titres promettent tant, ne paraît avoir été même commencée.

XI

LES CONTES DROLATIQUES

Si je ne dis que peu de mots des *Contes drolatiques,* ce n'est pas que, à l'exemple de Lamartine, je regarde cette spirituelle et parfois profonde débauche d'esprit comme une œuvre cynique, écrite seulement pour « avoir un habit et du pain ».

Ainsi que le prouvent les espaces de temps écoulés entre les dates d'exécution des divers contes et plusieurs passages de la *Correspondance* de Balzac, ils ont dû être pour lui des récréations, des divertissements de ses études de penseur.

Il se délassait de la permanente tension de son cerveau par ce travail qui l'amusait et où il trouvait l'occasion d'étudier la belle langue française du seizième siècle, d'y chercher non seulement des mots expressifs, mais encore des tours de phrases ingénieux, de se livrer enfin à cette utile gymnastique de style, à laquelle il a dû en grande partie l'originalité de sa forme.

Au surplus la lecture de ces contes joyeux est fort amusante, et rien n'y est de nature à pervertir soit l'esprit, soit le cœur !

XII

BALZAC AUTEUR DRAMATIQUE

Lamartine a dit, en parlant de Balzac : « La France a eu deux Molière, l'un en vers, l'autre en prose. »

Un peu plus tard, M. Taine écrivait : « Balzac est le Shakespeare français. »

En effet, nul écrivain français ne me paraît avoir possédé à un plus haut degré que lui les hautes qualités qui constituent le poète dramatique et ont fait de ces deux immortels génies les maîtres incontestés du grand art du théâtre.

Conception, science des grandeurs et des petitesses du cœur humain, étude et observation de la logique des caractères, des passions, des vices, des défauts, des travers et des ridicules communs à tous les mortels ou particuliers à ses contemporains, — connaissance approfondie des mœurs des diverses catégories sociales et professionnelles, — ordonnance et composition des scènes et esprit du dialogue, il avait tout ce qu'il fallait, même la rapi-

dité d'exécution, pour devenir en peu de temps le maître du Théâtre contemporain.

De *Vautrin à Mercadet* et à *la Marâtre*, il avait fait de grands progrès dans l'art de ménager, de graduer les effets, et dans quelques autres secrets du métier d'un ordre secondaire ; il ne lui manquait plus que la pratique usuelle de quelques *ficelles* théâtrales qui n'ont rien de commun avec le grand art, — et cependant ont une puissante action sur les spectateurs, — peut-être enfin un peu de cette indépendance de la vérité, de la logique dont sont pourvus les auteurs réputés forts, et qui fait qu'on sacrifie tout pour obtenir un grand effet de scène.

Il lui manquait surtout la confiance du public, de la plupart des lettrés, lesquels n'admettent pas généralement qu'un grand écrivain ne demeure pas parqué dans la spécialité où il fait preuve de talent et obtient d'immenses succès, — la confiance des directeurs de théâtres, — enfin celle surtout des comédiens, de qui il paraissait peu disposé à accepter les corrections et les avis intéressés.

Si Harel joua *Vautrin*, c'est qu'il était aux abois et ne savait où donner de la tête. Il engageait un coup de partie sur les noms de Balzac et de Frédérick.

On pouvait en dire autant de Lireux lorsqu'il donna à l'Odéon les *Ressources de Quinola*. Et quels comédiens fournit-il à son illustre auteur !

Pour accepter *Paméla Giraud*, le directeur infligea à Balzac je ne sais quel collaborateur.

Enfin si Hostein se décida à jouer la *Marâtre* au Théâtre-Historique, c'est qu'on était au mois de mai 1848, que les théâtres étaient délaissés et que

les auteurs en vedette ne se souciaient pas de sacrifier leurs nouveautés dans un pareil moment.

Quant au *Faiseur* ou *Mercadet,* la vraie grande comédie de ce siècle, le comité du Théâtre-Français l'a refusé deux fois : la première, du vivant de Balzac, la seconde peu de temps après sa mort, lorsque, sur la demande d'Arsène Houssaye, alors administrateur de la Comédie-Française et fervent admirateur du génie de Balzac, je lui eus communiqué une épreuve du manuscrit que m'avait confiée Dutacq.

Du reste, les mêmes motifs furent allégués pour les deux refus : la pièce avait des longueurs ; surtout aucun des premiers comiques du moment ne voulut assumer la responsabilité du principal rôle, évidemment destiné à *Monsieur* Frédérick Lemaître.

Et voilà pourquoi, quelques mois après, on fit retoucher l'œuvre, où la griffe du Génie avait mis son empreinte léonine, par la patte du Talent qui en tira une réduction, *Mercadet*, appropriée à la scène du Gymnase. Cette réduction est encore au répertoire du Théâtre-Français et menace d'y rester longtemps.

Dame, notre premier théâtre littéraire a bien maintenu pendant près de deux siècles au répertoire de la Maison de Molière le *Don Juan* de ce même Molière, arrangé en vers par Thomas Corneille !

Voilà comment le grand Balzac ne put avoir accès dans la maison de Molière que grâce à une collaboration anonyme !

Le *Faiseur* refusé, je proposai à M. Houssaye de reprendre la *Marâtre*.

Il y consentit avec enthousiasme et me pria de distribuer les rôles.

Mademoiselle Nathalie dut jouer le rôle de Gertrude, et M. Geffroy celui du général.

Malencontreusement, cet artiste éminent, mais très nerveux, avait une profonde horreur pour le nom de Bonaparte (c'était en 1851!) il affirma qu'il lui serait impossible de représenter un personnage fanatique de bonapartisme. Le rôle fut dévolu à M. Beauvalet, qui ne voulut point accepter un rôle refusé par M. Geffroy. Simple question de dignité.

On proposa M. Maubant, que madame de Balzac refusa.

A quelque temps de là, Rachel, qui, par hasard, avait lu la *Marâtre*, eut la fantaisie de jouer Gertrude avec sa sœur Rébecca dans le rôle de Pauline. Mais bientôt elle changea d'idée, et les études de la pièce furent abandonnées.

Et voilà pourquoi la *Marâtre* n'est pas au répertoire de la Comédie-Française !

Je n'en doute pas, Balzac, s'il eût vécu, serait devenu, au bout de peu d'années, le plus fort et le plus fécond des auteurs dramatiques contemporains.

Chez lui, l'ingéniosité de la composition était aussi facile, aussi rapide que l'enfantement de la conception et la verve du dialogue.

Combien de titres de pièces, avec les sujets y adaptés, il portait dans son puissant cerveau!

Sans compter ce *Roi des mendiants*, — ce *Pierre et Catherine*, et tant d'autres dont il est question dans sa correspondance, il avait je ne sais combien de compositions dramatiques achevées ou commencées.

Ainsi, son *Ecole des ménages*, tragédie bourgeoise primitivement intitulée *la Demoiselle de magasin*, était imprimée. J'en ai eu entre les mains une épreuve, ainsi que Gérard de Nerval, qui en a fait une remarquable analyse dans un feuilleton de la *Presse*.

Richard cœur d'éponge, colossale bouffonnerie, était également écrit. Altaroche a été sur le point de le faire jouer à l'Odéon.

Enfin, j'ai lu en manuscrit le premier acte d'*Orgon*, comédie en cinq actes et en vers, suite et contre-partie de *Tartufe*.

Cette pièce devait être écrite en collaboration avec Amédée Pommier, qui mettait en vers les idées et les phrases de Balzac. La moralité était la déchéance d'Orgon comme père de famille. A chaque acte d'autorité qu'il essayait d'accomplir, il se voyait bafoué par femme, frère, enfants, serviteurs, avec cet impitoyable refrain! « Rappelez-vous Tartufe! »

Certes, au théâtre, comme dans le roman, il serait arrivé à être *primus inter pares;* car il avait pressenti cet avenir, il se l'était promis et dans ce *voyant* plein de génie, il y avait un *voulant* plein d'énergie, de puissance et de patience.

Je trouve parfaitement choisi l'emplacement où va se dresser le monument que la Société des Gens de lettres fait élever en l'honneur du grand Balzac, non loin de ces galeries de bois du Palais-Royal où Lucien de Rubempré allait porter son manuscrit au libraire Dauriat, de ces maisons de jeu où Raphaël perdait son dernier louis, à cent pas de cette rue Froidmantel où végétait Gambara; mais son esprit sarcastique, s'il survivait dans sa statue, ne souri-

rait-il pas avec quelque amertume en voyant de temps à autre affiché en face de lui, sous le titre de *Mercadet,* ce *Faiseur* auquel il ne voulait absolument qu'on changeât rien. — Il répète cette recommandation dans je ne sais combien de lettres.

Combien de temps encore le Théâtre-Français jouera-t-il cette réduction du *Faiseur ?* Durera-t-elle deux siècles comme la traduction en vers du *Don Juan* de Molière ? Ce n'est pas probable.

Il eût été digne des sociétaires de la Comédie-Française de profiter de cette occasion pour mettre à leur répertoire le vrai *Faiseur* de Balzac et offrir à la souscription le produit de la première représentation. Je suis bien sûr que l'administrateur de l'illustre compagnie et son doyen, — le plus beau Mercadet que Balzac eût pu rêver, — seraient allés de grand cœur au-devant de leurs vœux !

CONCLUSION

Je résume en quelques lignes cette étude déjà trop longue, et qui cependant laisse encore beaucoup à dire sur ce sujet aussi complexe que fécond.

Balzac, — ce vaste génie littéraire, qui eût été aussi un grand homme politique et un grand poète dramatique, si le travail incessant que lui imposaient les nécessités de sa vie tourmentée lui eût laissé le temps d'appliquer sa puissante volonté et ses hautes facultés à la pratique spéciale de la Politique et du Théâtre, — Balzac, qui a légué à la postérité une œuvre monumentale et un nom impérissable, — a exercé sur la littérature de son temps une influence énorme : non seulement il a considérablement élargi le terrain de cette littérature réputée frivole, mais encore il a prodigieusement élevé son niveau.

Par la variété et l'originalité de ses conceptions, par l'habileté de ses compositions, l'abondance de ses pensées, l'étendue de ses connaissances, la nouveauté de ses aperçus, il a fait de l'art du roman un art qui comporte et embrasse tous les genres de littérature, et il a su en même temps le rendre fécond en enseignements.

S'il a servi de modèle à bien des écrivains de son temps et des générations qui l'ont suivi, sa vie de lutte et de travail mérite aussi d'être donnée en exemple aux ouvriers de l'Art et de l'Intelligence de la Postérité ; car son Génie est fait surtout de Volonté et de Patience !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SA VIE

DEUXIÈME PARTIE

SON ŒUVRE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DU MÊME AUTEUR

Le Charnier des innocents, roman historique (1380-1418). Librairie nouvelle. 1 vol. in-18. 1860.

Les Poètes de l'amour. 1 vol. in-32. Garnier frères.

Lettres d'amour. 1 vol. in-32. Garnier frères.

Œuvres choisies de Pierre Corneille, avec introduction sur la vie et l'œuvre de Corneille. 2 vol. in-18. A. Delahays.

Paris au gaz, contes et nouvelles. 1 vol. in-18. Dentu, 1861.

Œuvres choisies de Vadé, avec introduction. 1 vol. in-18. Garnier frères.

Le Dossier des Jésuites. 1 vol. in-18. Germer-Baillière.

Un Crime légal, roman parisien. 1 vol. in-18. Marpon et Flammarion. 1883.

Les Gouvernements provisoires en France, 1830-1848-1870. 1 vol. in-8°. B. Simon.

Sous le pseudonyme de Jean Lux.

Le Plutarque populaire contemporain. 1 vol. grand in-8°. 1870. Librairie centrale.

Sarah, la mangeuse de cœurs, roman parisien. 3 vol. gr. in-8°, B. Simon.

En collaboration avec Octave Féré.

Le Fou de la Bourse : 1. *L'Assassinat de la rue du Cirque ;* 2. *Les Millions du baron.* 2 vol. in-18. Librairie centrale, 1872.

Crimes d'amour. 1 vol. gr. in-8°. Librairie illustrée.

Robin-des-Bois, roman d'aventures. 1 vol. gr. in-8°. 1886. B. Simon.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

